ARDOUIN-DUMAZET



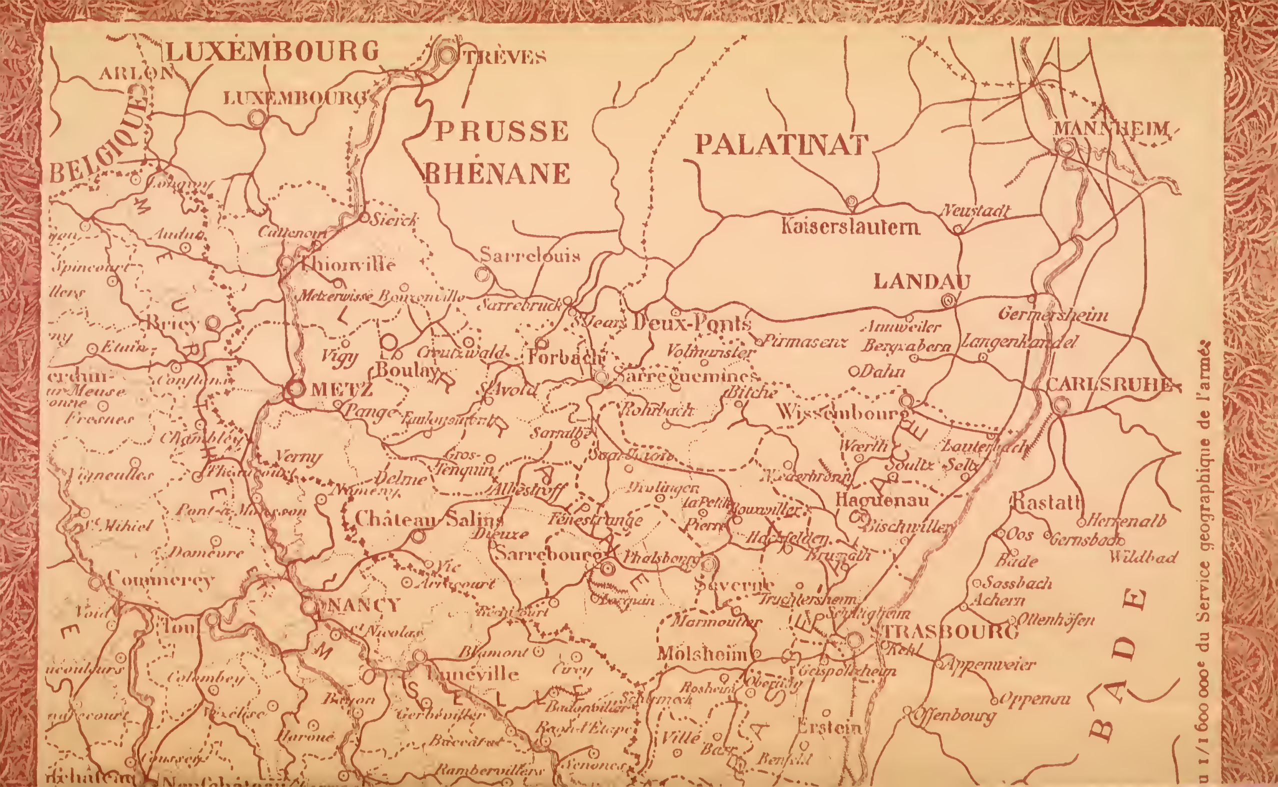
PARIS

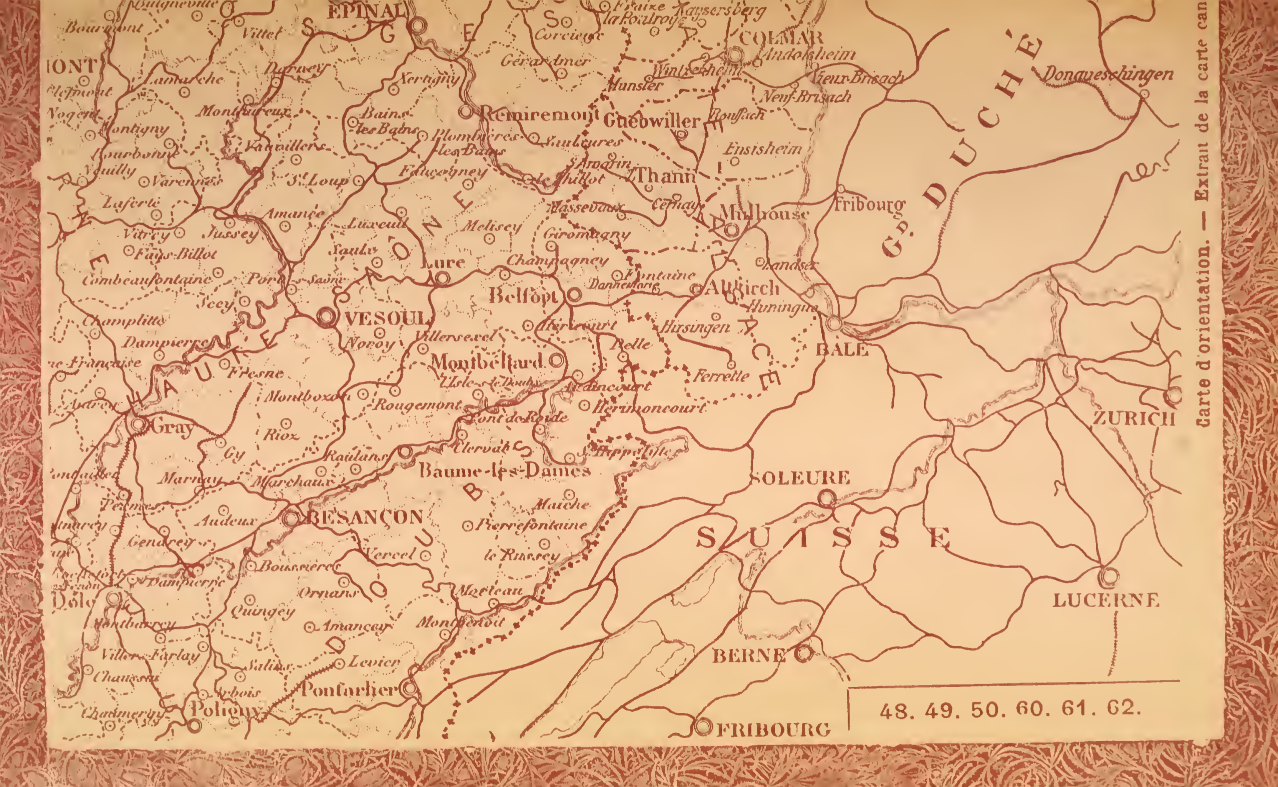
BERGER-LEVRAULT

LES
PROVINCES DÉLIVRÉES

HAUTE-ALSACE
II

Rouffach
Ensisheim
COLMAR
Neuf-Brisach
Turckheim
Munster
Kaysersberg
Les Hautes-Chaumes
Lacs des Vosges
Le Vignoble
Ribeauvillé
Ste-Marie-aux-Mines


LUXEMBOURG
ARLON
TRÈVES
LUXEMBOURG
BELGIQUE
PRUSSE
RHÉNANE
PALATINAT
MANNHEIM
Kaiserslautern
Neustadt
LANDAU
Germersheim
Langenkandel
CARLSRUHE
Sierck
Thionville
Sarrelouis
Sarrebruck
Deux-Ponts
Pirmasenz
Annweiler
Bergzabern
Dahn
Briey
Etain
Vigy
Boulay
Forbach
Sarreguemines
Bitche
Wissembourg
METZ
Pange
Rohrbach
Sarralbe
Wœrth
Soultz
Lauterbach
Verny
Delme
Château Salins
Dieuze
Fénestrange
Haguenau
Rastatt
Herrenalb
Oos
Gernsbach
Wildbad
Bade
Sassbach
Achern
Ottenhöfen
Commercy
Domèvre
Vic
Sarrebourg
Phalsbourg
Saverne
NANCY
Toul
Marmoutier
Molsheim
STRASBOURG
Kehl
Appenweier
Oppenau
Offenbourg
Lunéville
Blamont
Cirey
Erstein
BADE
u 1/1 600 000e du Service géographique de l'armée



Carte d'orientation. — Extrait de la carte can



LES

PROVINCES DÉLIVRÉES

I

HAUTE-ALSACE

2e PARTIE

La Plaine d'Alsace — Colmar
Les Vosges centrales — La Guerre en Haute-Alsace

3e édition, avec 11 cartes et croquis

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
NANCY - PARIS - STRASBOURG
1919

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Europe centrale et ses réseaux d'État (Voyage en Belgique, Hollande, Allemagne et Danemark). — Un volume in-12. 3 fr. 50. (Berger-Levrault.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12. avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault.)

L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul LÉONNEC, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault.

L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — In-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault.)

Au Régiment — En Escadre. — Préface de M. MÉZIÈRES, de l'Académie Française. 1894. Grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul GERS. 18 fr. (Berger-Levrault.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel BOURRAS. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 c. (Berger-Levrault.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Les Petites Industries rurales. — Un volume in-12. (Lecoffre.)

Album de la guerre. — Texte de deux volumes de la section photographique de l'armée. (Armand Colin.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des Gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale, le Touring-Club de France et la Société nationale d'agriculture de France. 60 volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 et reliés en percaline à 4 fr.

1re SÉRIE : Morvan, Val de Loire et Sologne.
2e SÉRIE : Beauce, Perche et Maine. — (Voir 56e série : Touraine et Anjou.)
3e SÉRIE : Les Iles de l'Atlantique : D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Noirmoutier. (*Bretagne I*) : De la Loire à Belle-Isle.
4e SÉRIE (*Bretagne II*) : Les Iles de l'Atlantique : D'Hoëdic à Ouessant.
5e SÉRIE (*Bretagne III*) : Haute-Bretagne intérieure. — (Le littoral est décrit dans les séries 51 et 52; la Basse-Bretagne, dans la 53e série.)
6e SÉRIE : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
7e SÉRIE : Région lyonnaise.
8e SÉRIE : Région du Haut-Rhône (Le Rhône, du Léman à la mer).
9e SÉRIE : Graisivaudan et Oisans. — (Voir 57e série : Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.)
10e SÉRIE : Les Alpes, du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
11e SÉRIE : Forez, Haut-Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.
12e SÉRIE : Alpes de Provence et Alpes-Maritimes.
13e SÉRIE : La Provence maritime : I. Région marseillaise. — (Voir 55e série : II. Côte d'Azur.)
14e SÉRIE : La Corse.
15e SÉRIE : Les Charentes et la Plaine poitevine.
16e SÉRIE : De Vendée en Beauce.
17e SÉRIE : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18e SÉRIE : Région du Nord : I. La Flandre.
19e SÉRIE : Région du Nord : II. Hainaut et Cambrésis.
20e SÉRIE : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21e SÉRIE : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22e SÉRIE : Lorraine centrale (Plateau lorrain).
23e SÉRIE : Plaine comtoise et Jura.
24e SÉRIE : Haute-Bourgogne.
25e SÉRIE : Basse-Bourgogne et Sénonais.
26e SÉRIE : Berry et Poitou oriental.
27e SÉRIE : Bourbonnais et Haute-Marche.
28e SÉRIE : Limousin.
29e SÉRIE : Bordelais et Périgord.
30e SÉRIE : Gascogne.
31e SÉRIE : Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32e SÉRIE : Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33e SÉRIE : Basse-Auvergne.
34e SÉRIE : Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35e SÉRIE : Rouergue et Albigeois.
36e SÉRIE : Cévennes méridionales.
37e SÉRIE : Le Golfe du Lion.
38e SÉRIE : Haut-Languedoc.
39e SÉRIE : Pyrénées, partie orientale.
40e SÉRIE : Pyrénées centrales.
41e SÉRIE : Pyrénées, partie occidentale.

Région parisienne :

42e SÉRIE : I. Nord-Est : Le Valois.
43e SÉRIE : II. Est : La Brie.
44e SÉRIE : III. Sud : Gâtinais français et Haute-Beauce.
45e SÉRIE : IV. Sud-Ouest : Versailles et le Hurepoix.
46e SÉRIE : V. Nord-Ouest : La Seine, de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.
47e SÉRIE : VI. Ouest : L'Yveline et le Mantois.

Les Provinces délivrées :

48e SÉRIE (48e et 60e volumes) : Haute-Alsace.
49e SÉRIE (49e et 61e volumes) : Basse-Alsace.
50e SÉRIE (50e et 62e volumes) : Lorraine annexée.

51e SÉRIE (*Bretagne IV*) : Littoral breton de l'Atlantique.
52e SÉRIE (*Bretagne V*) : Iles et littoral de la Manche.
53e SÉRIE (*Bretagne VI*) : Basse-Bretagne intérieure.
54e SÉRIE : Normandie : II. Normandie centrale (*En préparation*).
55e SÉRIE : Provence maritime : II. Côte d'Azur.
56e SÉRIE : Touraine et Anjou.
57e SÉRIE : Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.
58e SÉRIE : Région du Nord : III. Calaisis, Boulonnais et Artois.
59e SÉRIE : Vosges.
60e, 61e, 62e (Voir Provinces délivrées).
63e SÉRIE : Normandie orientale (*En préparation*).
64e, 65e, 66e SÉRIES : **Banlieue de Paris** (*3 volumes sous presse*).
67e SÉRIE : Alpes de Provence (*Dédoublement en préparation*).
68e, 69e, 70e SÉRIES ET SUIVANTES : **Paris** (*En préparation*).

Envoi gratuit, sur demande, du catalogue détaillé des 60 volumes de la collection (Mise à jour annuelle du catalogue placé à la fin du présent volume).

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

LES PROVINCES DÉLIVRÉES

I

HAUTE-ALSACE

(48e Série du VOYAGE EN FRANCE)

DEUXIÈME PARTIE (*60e volume*)

LA PLAINE D'ALSACE — COLMAR

LES VOSGES CENTRALES

LA GUERRE EN HAUTE-ALSACE

Avec 11 cartes ou croquis

TROISIÈME ÉDITION



BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

NANCY-PARIS-STRASBOURG

1919

CARTE D'ENSEMBLE DES 48e ET 60e SÉRIES

COMPRENANT LA HAUTE-ALSACE

BASSE-ALSACE (49e et 61e Series)

Liepvre
St Hippolyte
Ste Marie aux Mines
Brésouard
Bergheim
Guémar
Ribeauvillé
Marckolsheim
le Bonhomme
Weiss
Kientzheim
Lapoutroie
Kaysersberg
les Htes Chaumes
La Schlucht
Turckheim
COLMAR
Linge Kopf
le Hohneck
Wintzenheim
Munster
Neuf-Brisach
Vieux-Brisach
Metzeral
Ste Croix en Plaine
Petit Ballon
Rotenbach
Soultzmatt
Rouffach
Ventron
Lautenbach
Hirtzfelden
Krut
Gd Ballon
Guebwiller
Soultz
Wesserling
St Amarin
Ensisheim
Moosch
Bollwiller
Hartmannswiller kopf
Ballon d'Alsace
le Rossberg
Cernay
Sewen
Thann
Ochsenfeld
Wittenheim
Ottmarsheim
le Bärenkopf
Massevaux
Doller R
Dornach
MULHOUSE
Sentheim
Habsheim
Giromagny
Bernwiller
Landser
Forêt de la Hart
BELFORT
Canal
Illfurt
Dannemarie
Bartenheim
ALTKIRCH
Blotzheim
Montreux
Carspach
Huningue
Hirsingen
Waldighoffen
St Louis
Hagenthal
BALE
Seppois Het B
Oltingen
Landskron
Pérouse
Dirlinsdorf
Ferrette
Winkel
JURA ALSACIEN
Kiffis
SUISSE
SUNDGAU
Ried
Rhin
Rhône au Rhin
l'Ill R
Thur R
59e Série
23e Série

Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'état-major au 1/80 000e

PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION

DE LA 60e SÉRIE

(2e *partie de la HAUTE-ALSACE*)

Quand, il y a onze ans, je parcourais l'Alsace et la Lorraine pour recueillir les éléments de ces trois volumes destinés à prendre place parmi la collection du *Voyage en France,* c'était avec l'espoir d'abandonner un jour le titre d'ensemble « Provinces perdues ». J'avais foi dans le retour de ces chères provinces à la mère patrie ; c'était bien de la terre de France que nous foulions, Maurice et moi, mon bien-aimé fils qui se préparait alors pour Saint-Cyr et que la destinée devait coucher dans sa fleur en cette vallée de la Thur qu'il venait d'aider

à reconquérir [1]. Nous sentions que la libération viendrait, que les espoirs de ces populations, parmi lesquelles nous trouvions un si affectueux accueil, se réaliseraient. Mais eût-on osé dire si proche cet avenir !

Cependant l'heure est vite venue. Quatre années de luttes dont l'Alsace et la Lorraine n'ont été le théâtre que sur d'étroits espaces ont fait tomber la puissance allemande. Les deux provinces furent libérées sans avoir trop souffert. Les ruines se sont accumulées en d'autres parties de la France, des cantons entiers ont vu disparaître villes, bourgs, villages, jusqu'à la nourricière terre arable, mais l'Alsace et la Lorraine messine ont été épargnées. Le Kaiser avait dit que, s'il était obligé de les abandonner, il ne laisserait ni une maison ni un arbre. Pourtant, sauf dans les vallées de la Largue, de la Thur et de

---

(1) Maurice est tombé à vingt-six ans, au pied de l'Hartmannswillerkopf, capitaine de chasseurs à pied. Il repose dans ce cimetière de Moosch où dorment tant des héros de la délivrance qui ne virent pas le grand jour.

la Fecht, elles nous sont restituées intactes. De ces logis, qui devaient être incendiés ou rasés, ont jailli, comme par miracle, les drapeaux tricolores pieusement dissimulés par deux générations demeurées obstinément fidèles à l'idée française.

Rien n'a donc changé, en ces onze ans, de la physionomie des choses. Telle je vis l'Alsace en 1907, telle elle est encore aujourd'hui. Au moment de donner une édition nouvelle — la troisième — de ces volumes, nous nous étions demandé, mes éditeurs et moi, s'il fallait en modifier le ton, faire disparaître les allusions assez rares au rôle des Allemands. Nous avons conclu qu'il n'y avait rien à retoucher, à cette heure, dans ces tableaux. Les oppresseurs tiennent si peu de place dans les pages consacrées à ces provinces redevenues aujourd'hui Haut-Rhin, Bas-Rhin et Moselle!

Les Allemands ne se sont pas trompés sur le sentiment qui me fit présenter dans une description générale de la France une

description de l'Alsace et de la Lorraine annexée, au lieu de la donner à part sous un titre spécial. En août 1908, l'empereur d'Allemagne allait à Strasbourg. Tout l'empire augurait beaucoup de ce voyage ; on supposait que la population allait enfin montrer son attachement à la Germanie. La presse alsacienne, muselée, ne pouvait protester contre l'attitude suggérée aux habitants. Le *Journal d'Alsace* trouva une formule spirituelle : sous l'entrefilet annonçant la visite impériale, il consacrait une notice à mes livres. Un journal de Berlin, la *Deutsche Tageszeitung* (1), relevait ainsi cette malice :

Chaude recommandation de l'ouvrage d'un Français qui, sous le titre général *Voyage en France*, décrit les « trois provinces perdues » Haute-Alsace, Basse-Alsace et Lorraine, en tenant spécialement compte des souvenirs français.

Ceux qui connaissent le *Journal d'Alsace-Lorraine,* continuait la gazette berlinoise, savent que

(1) Numéro du 30 août 1908.

cette disposition (cet assemblage) ne provient pas d'une maladresse accidentelle. Peut-être cette indication relative aux agissements de la feuille française aura-t-elle de la valeur pour les feuilles allemandes qui rattachent de vastes espérances aux conséquences politiques de la visite impériale de cette année au Reichsland (Pays d'empire)

Les Allemands avaient donc bien saisi la pensée qui inspira la forme des *Provinces perdues;* ils ont reconnu l'intention de ne pas tenir compte de l'annexion, de considérer toujours comme françaises les terres arrachées par le traité de Francfort et, pour Landau et Sarrelouis, par les traités de 1815. On comprendra mieux, par cette citation du journal allemand, pourquoi, en dépit du retour à la mère patrie, nous donnons de nouveau ces livres sous leur physionomie primitive, sauf à accroître les éditions ultérieures de chapitres sur les changements amenés par la délivrance.

Il n'y a donc pas de modifications dans ces volumes, mais il était utile de les com-

pléter en rappelant comment le territoire de la Haute-Alsace, notre Haut-Rhin, fut partiellement reconquis au cours de combats souvent farouches, comment Mulhouse fut prise et perdue, comment les Vosges d'entre la Largue, la Doller, la Thur et la Fecht furent le théâtre de luttes où nos soldats se couvrirent d'une gloire immortelle.

Malgré notre désir de nous borner à un résumé de ces événements sur lesquels la lumière n'est pas faite encore, ce récit a pris un développement tel que le volume primitif aurait considérablement dépassé la matière habituelle de chaque série. Nous avons donc été amené à diviser en deux parties ce livre. L'une est consacrée à la région limitrophe de la Suisse (le Sundgau), à la grande cité industrielle de Mulhouse et des Vosges pour la partie renfermant les montagnes les plus élevées de la chaîne. Il demeure le 48e de la collection.

La deuxième partie, celle qui forme le

présent volume, le 60[e] du *Voyage en France* avec le sous-titre *La Plaine, Colmar, Les Vosges centrales,* comprend l'appendice consacré à la *Guerre en Haute-Alsace* (1).

ARDOUIN-DUMAZET.

Novembre 1918.

---

(1) Déjà les rééditions d'autres volumes consacrés à des régions où des combats ont été livrés ont été dotées d'appendice. La 42[e] série du *Voyage en France*, le VALOIS, pour la partie de la bataille de la Marne qui eut pour théâtre la région de l'Ourcq ; la 43[e] série, la BRIE, pour la contrée au sud du Grand Morin, de la Marne aux marais de Saint-Gond. D'autres résumés semblables accompagneront les rééditions des volumes sur le Nord et l'Est.

LES PROVINCES DÉLIVRÉES

HAUTE-ALSACE

(DEUXIÈME PARTIE)

DEUXIÈME PARTIE

LA PLAINE, COLMAR, LES VOSGES CENTRALES
LA GUERRE EN HAUTE-ALSACE

I

LE MUNDAT DE ROUFFACH

De Guebwiller à Colmar. — Le vignoble. — Herlisheim. — Wettolsheim. — Eguisheim et ses trois châteaux. — L'abbaye de Marbach. — Un gisement de fossiles. — Les villages du vignoble. — Une curieuse vieille ville : Rouffach. — L'école d'agriculture. — La maison natale du maréchal Lefebvre, duc de Dantzig. — Le vallon de l'Ohmbach. — Soultzmatt, ses sources minérales et ses usines. — Sur l'Oberlinger. — Descente à Guebwiller.

Soultz. Septembre.

Dans la vaste plaine où la Thur et la Lauch, projetant bras et rigoles en un système confus vont, comme à regret, se perdre dans l'Ill, Bollwiller s'étoile au long des chemins. Là se détache, de la ligne centrale de l'Alsace, le chemin de fer qui dessert Guebwiller (1) et son industrieux

(1) Sur Guebwiller, le grand ballon et la vallée de la Lauch, voyez la 1re partie de la Haute-Alsace.

bassin en vue des principaux sommets des Vosges auxquels l'Hartmannswillerkopf paraît servir de support. Entre les croupes sombres s'ouvre largement la vallée de la Lauch, gardée à son entrée par la ville de Soultz ; dans la gorge apparaissent les tours rouges de Guebwiller. Le ballon de Guebwiller et les *Kopf* qui lui font cortège forment un massif puissant et lourd, revêtu d'un manteau sombre de forêts, couronné par une calotte de chaumes sur laquelle s'exerce la rage des vents.

La plaine à travers laquelle court rapidement le train de Colmar sollicite moins l'attention ; ce sont toujours les mêmes prairies, limitées à l'est par des bandes de bois et sillonnées par l'inextricable lacis de canaux, de ruisseaux et de chenaux d'irrigation dérivés du ruisseau de Rimbach, de la Thur ou de la Lauch. Aussi l'œil se reporte-t-il vers la ligne des Vosges, bien que cette barrière, ainsi vue, soit dans l'ensemble assez monotone, trop uniformément noire de forêts ; mais les cimes maîtresses, qui seraient bien humbles dans les Alpes et les Pyrénées, doivent à cette régularité de leur piédestal une grande hardiesse ; on les croirait portées plus haut qu'elles ne le sont en réalité.

Bien solitaire est la campagne basse, car il n'y

a pas d'habitations isolées; les maisons se groupent en bourgs très espacés, différant fort en cela du versant lorrain aux innombrables hameaux. Les côtes elles-mêmes, jusqu'à Rouffach, semblent désertes; seul Bergholtz apparaît à l'issue de son vallon. Rouffach, fière d'allure à distance, rappelle enfin la vie. Les tours inachevées, la belle tour complète de son église, une vieille tour d'enceinte portant un nid de cigognes, composent un décor à la fois pimpant et guerrier.

Le chemin de fer court toujours à travers les prairies où errent les bras de la Lauch, tandis qu'à l'orient la Thur se tord entre les arbres de la forêt palustre qui lui doit son nom : Thurwald. Mais on s'est rapproché des pentes couvertes d'un manteau continu de vignes et couronnées de bois. Cela rappelle étonnamment la Côte-d'Or. De gros bourgs apparaissent entre les vignes. Voici Pfaffenheim, groupant ses toits fauves contre la tour d'un blanc doré, à flèche d'ardoise, de son église. Plus loin Gueberschwihr, en amphithéâtre, présente le pignon de ses maisons étroitement serrées. Ici les villages se pressent, tandis que dans la plaine mouillée on ne rencontrerait, jusqu'à Colmar, que le vieux bourg d'Herlisheim, jadis ville forte, ravagée en 1448 par les habitants de Schlestadt. Malgré le

sac, il reste de curieuses maisons dans l'antique cité, et l'enceinte, encore debout sur quelques points, délimite toujours Herlisheim. Dans ce centre rural s'est installée une industrie bien inattendue, la fabrication des dragées. Il s'y fait un grand commerce de houblon, en partie aux mains des israélites, nombreux ici. La gare est reliée à la montagne par un chemin de fer aérien allant chercher les pierres et les pavés extraits de carrières entaillées à la limite supérieure du vignoble et qui semblent des blessures sanglantes.

Plus loin apparaissent trois tours en ruine, les « trois châteaux d'Eguisheim », célèbres dans tout le pays de Colmar. Au pied de la colline qui les porte s'allonge gentiment Husseren. Plus loin, à la base des hauteurs, enveloppée de vignes, voici Eguisheim. Les trois tours maintenant se profilent admirablement, ayant à leur pied des murailles basses, restes des courtines qui les reliaient. Bientôt, voici Colmar.

Au matin nous avons pris le tramway de Wintzenheim jusqu'à un kilomètre de Wettolsheim, village groupant au milieu du vignoble ses toits rouge lie de vin en une masse d'où semble jaillir le haut clocher. A côté se détache, majestueuse et blanche, la façade du château de Saint-

Martinbourg. L'édifice a place dans l'histoire des lettres : notre grand ennemi Alfieri, le poète italien, s'y retira avec la comtesse d'Albany chez Mme de Malsen, qui leur avait offert l'hospitalité.

A travers les vignes, chemin carrossable et sentiers conduisent à Eguisheim. Il est admirablement entretenu, ce vignoble; le paysan le soigne avec amour. Tout est consacré aux précieux cépages. Eguisheim est peuplé de vignerons, de tonneliers, de distillateurs d'eau-de-vie. Très petite la ville; on se demande comment 1.500 habitants peuvent tenir dans l'enceinte exiguë délimitée jadis par les remparts. Aux yeux des vieux Alsaciens, c'est une cité illustre; elle aurait servi de résidence aux ducs d'Alsace, un de leurs fils devint le pape Léon IX, un des plus célèbres successeurs de saint Pierre. D'après la tradition, saint Léon aurait vu le jour dans le château restauré en notre temps et qu'avoisine une fontaine surmontée de la statue du pape alsacien. Mais les Lorrains du pays de Dabo revendiquent cette gloire pour eux (1).

Une jolie route monte entre les vignes jusqu'à Husseren, menu et riant village assis entre le vignoble et l'éperon des Vosges portant les trois

(1) Voir le volume sur la *Lorraine messine* (50e série).

tours dites d'Eguisheim : les *Trois Exen,* dit la carte française, *Drei Exen,* disent les Alsaciens. On monte par un sentier en zigzags jusqu'à ces ruines, fameuses surtout par le grand caractère qu'elles donnent au paysage. De toutes les parties de la plaine, même du pays de Bade, on les voit se profiler fièrement, en avant de la chaîne, à 598 mètres d'altitude, à 400 mètres au-dessus de l'Ill, diverses de hauteur et de perspective selon le point d'observation. La plus haute se nomme tour de Weckmund, les autres sont dites de Wahlenbourg et de Tagesbourg, ou Dagsbourg ; cette dernière, rappelant le pays de Dabo — Dagsburg, — est la plus délabrée. Du haut de la tour maîtresse on jouit d'un immense panorama sur la plaine d'Alsace et la Forêt-Noire.

Ces vestiges féodaux ne sont pas les seules ruines célèbres des environ d'Husseren. A moins d'une demi-lieue au sud, à l'entrée d'un vallon désert, subsistent les débris de l'abbaye de Marbach, bien vieille résidence monastique puisqu'elle fut créée en 1094. Il en reste à peine des substructions ; l'église, construite au douzième siècle, devait être fort belle à en juger par les vestiges de sculptures, un portail, des détails du cloître. La destruction est ancienne ; après une

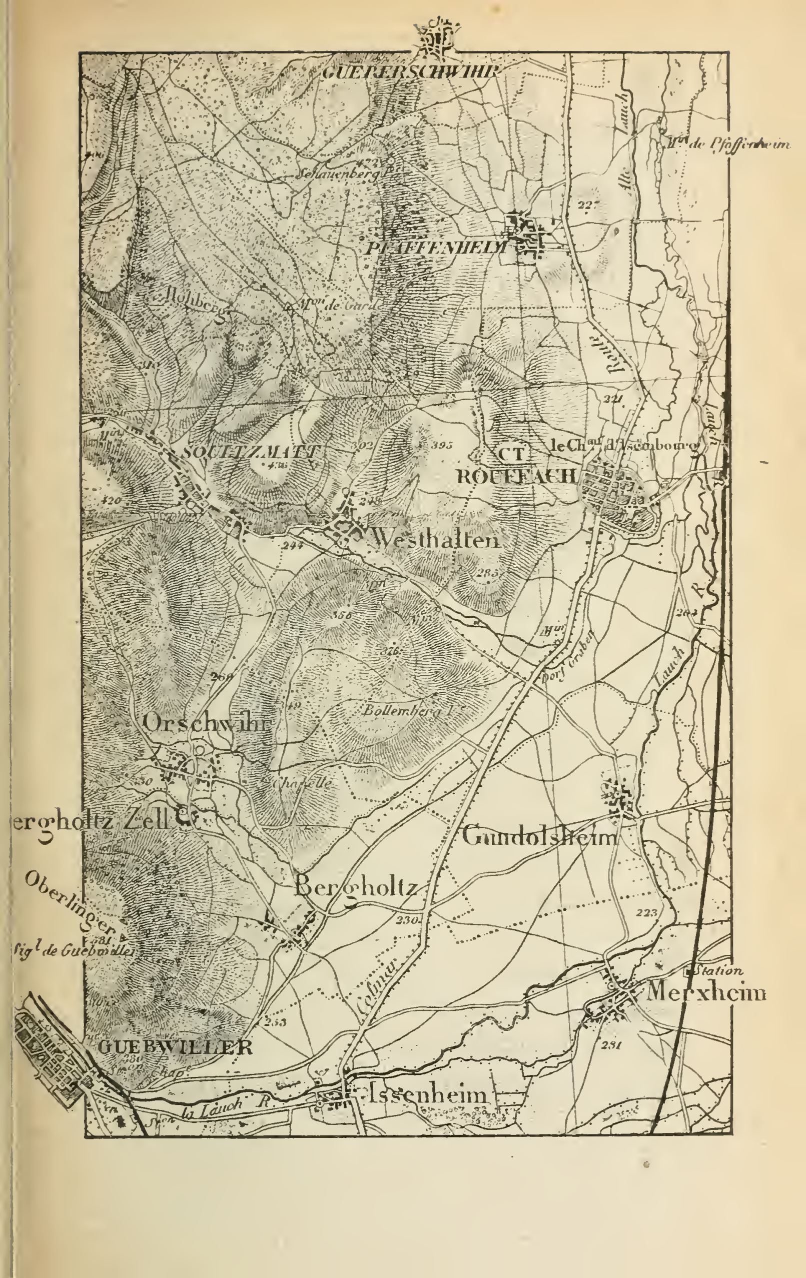
première catastrophe causée par un soulèvement de paysans au seizième siècle, le couvent relevé fut renversé par les Suédois qui couvrirent le pays de ruines pendant la guerre de Trente ans. Mais la tour et une partie de la nef restaient debout en 1830 ; des abords de Colmar on voyait le monument se profiler encore. Ces pauvres restes ont servi de carrières pour les villages voisins.

Cependant la pierre ne manque pas ici. Les immenses carrières de grès rouge que j'ai signalées en parlant d'Herlisheim s'ouvrent au delà de Marbach, sur la côte dominant Vœgtlinshöffen. Ces grandes exploitations de pavés ont été une bonne fortune pour la science géologique ; en déblayant les abords des bancs on a trouvé une prodigieuse accumulation de fossiles. Dans ces assises de lehm s'entassent les ossements de l'ours des cavernes, de l'hippopotame, du rhinocéros, de l'aurochs, de la hyène, du tigre des cavernes mêlés à des restes d'animaux encore vivants en Europe. Chose plus intéressante pour les savants, on a reconnu des ossements humains : l'homme était donc en Alsace quand s'est produit le cataclysme encore inexpliqué qui a préparé aux musées de Colmar et de Strasbourg d'incomparables collections.

Jusqu'au-dessus de Rouffach, la chaîne bor-

dière est fort régulière, découpée par l'entrée de courts vallons. Le pays, sur la carte, rappelle la Côte-d'Or entre Beaune et Dijon ; sur le terrain l'illusion persiste à cause de l'étendue du vignoble, de l'aspect heureux des villages, des prés et des bois qui couvrent la plaine. Dans les vignes voici Obermorschwihr, tout petit, ancien domaine épiscopal conservant une vénérable église et quelques maisons de la Renaissance ; plus bas, non loin d'un bras de la Lauch, apparaît Hattstatt, vieux bourg dont l'église est une des plus vénérables de l'Alsace, la nef appartient au onzième siècle ; au quinzième siècle, le chœur romain fut remplacé par un chœur ogival. L'édifice renferme plusieurs sculptures sur bois méritant une visite. Le village lui-même est intéressant par ses maisons de la Renaissance.

Tout ce petit coin de pays est curieux. Ancien encore, et réservant de pittoresques tableaux, est Gueberschwihr, assis dans son vignoble à l'entrée d'un vallon très creux ouvert dans la montagne boisée. Là encore l'art roman a laissé une belle tour ; mais les archéologues vont de préférence visiter l'église de Pfaffenheim, non que l'édifice moderne ait de l'attrait pour eux, mais l'architecte qui éleva cette bâtisse a conservé on ne sait comment une abside délicieuse


GUEBERSCHWIHR
Schauenberg
PFAFFENHEIM
Mon de Garde
227
Lauch
Route
221
SOULTZMATT
302
395
CT
ROUFFACH
le Chau d'Isembourg
436
420
248
Westhalten
244
285
356
376
Dorf Graben
Lauch
260
Bollemberg
Orschwihr
Chapelle
Bergholtz Zell
Gundolsheim
Oberlinger
Bergholtz
230
223
581
Sigl de Guebwiller
Colmar
Station
Merxheim
253
GUEBWILLER
281
Issenheim
la Lauch R.

par la pureté de ses ornements, sa belle fenêtre, les arcatures supportant le toit. Le clocher, lui aussi, a échappé à la reconstruction.

Des vignes, toujours des vignes; un sentier qui les traverse conduit à Rouffach, sorte de capitale de la contrée, non moins riche en monuments et en vieux logis que les villages d'alentour, une de ces cités d'autrefois qu'il faut conserver intacte, car aucune autre ne donne mieux l'impression de la vie des aïeux.

Nous sommes arrivés le soir à Rouffach par l'avenue, bordée de platanes et éclairée à la lumière électrique, qui paraît bien longue tant elle est solitaire. Des voies silencieuses s'entr'ouvrent; il n'est pas tard, mais personne dans les rues, à peine deux ou trois lueurs de boutiques. Où donc est l'hôtel de l'*Ours* qu'on nous a recommandé? Nous errons de ruelle en ruelle, traversons une grande place où se profilent vaguement dans le noir les pignons à dents de scie de maisons qui semblent mortes. Nous entrons dans une boutique, l'épicière compatissante nous conduit à l'*Ours* tant cherché, où l'hôte nous fait fête. Des Français de France! On n'en voit pas souvent à Rouffach.

Au matin l'angélus nous éveille. J'ouvre la

fenêtre et voici le plus pittoresque des décors. En face, au milieu de la grande place traversée la veille, une vaste construction à pignon dentelé à laquelle donne accès un porche ogival; au-dessus s'ouvrent des fenêtres à meneaux et à croisillons. En arrière, d'autres vieux logis de brique encadrent une ruelle au fond de laquelle se dresse une haute tour grise, couronnée par une galerie portée sur des corbeaux d'où s'élance un pavillon à toit aigu coiffé d'un nid de cigognes.

Près de là, en retrait, une grande maison à deux frontons à volutes, intéressant spécimen de la Renaissance allemande, abrite une école d'agriculture. Au milieu de la place jaillit la tour de l'église, œuvre gothique aux côtés ajourés par de hautes et belles fenêtres. Cette tour en masque une autre non moins belle, mais inachevée. Sur le transept s'élance un clocher à flèche de pierre. Décor inattendu, presque féerique.

Descendus sur la place, nous allons de suite à l'église; elle a l'ampleur d'une cathédrale, les trois nefs sont séparées par de belles colonnes isolées alternant avec des faisceaux de colonnes et de colonnettes dont les chapiteaux sont d'un travail sobre. Dans un angle formé par un de ces faisceaux, une niche renfermant une statue de

la Vierge est surmontée d'une aiguille gothique très ouvragée, montant jusqu'à la voûte.

Autour du chœur, d'une extrême élégance, les colonnes reposent sur des culs-de-lampe remarquablement ouvragés; à l'entrée une sorte de loggia sculptée, plus loin une charmante porte de sacristie retiennent le visiteur.

Rouffach n'a pas seulement sa place à nous montrer. En errant par les ruelles nous trouvons une porte en ogive conduisant sur d'ombreux boulevards que longent des débris de remparts et des jardins. Des habitations créées derrière les murailles ont ouvert leurs fenêtres dans la maçonnerie épaisse. Le boulevard est coupé par une large rue, artère principale de la ville, renfermant elle aussi beaucoup de vieilles maisons, l'une d'elles flanquée d'une élégante tourelle.

Un des héros de la Révolution et de l'Empire, Lefebvre, maréchal de France, duc de Dantzig, mari de Madame Sans-Gêne, est né à Rouffach dans une vieille maison d'une vieille petite rue. Nous avons voulu voir ce berceau de l'illustre soldat que ne grisa point son extraordinaire fortune. Antique bâtisse déjetée, aux murs dont le crépi lépreux s'en va en plaques, laissant à nu les pauvres matériaux qui la composent. Des volets rongés par le temps, des portes qui céde-

raient à la moindre pesée, telle est aujourd'hui la maison où vint au jour le fils du meunier Lefebvre. Aucune plaque ne la désigne au passant, de même aucune statue n'a été érigée à cet enfant du peuple que son courage amena dans une situation si haute. Cependant le buste du duc de Dantzig orne la salle des délibérations de l'hôtel de ville.

L'école d'agriculture de Rouffach est, avec l'école d'horticulture de Brumath, le seul établissement de ce genre en Alsace. C'est une école théorique à l'usage des fils d'agriculteurs aisés et non une école pratique ; les études, qui durent deux ans, se terminent par l'attribution d'un certificat donnant droit à devenir volontaire d'un an dans l'armée. Une station agronomique est annexée à l'institution pour l'analyse des engrais, le contrôle des semences, le traitement des vins et la lutte contre le phylloxéra. Cette dernière partie est d'un haut intérêt pour Rouffach, centre de la riche région vignoble comprise entre les débouchés de la Lauch et de la Fecht sur la plaine, pays dont la petite ville était la capitale au Moyen Age et qui portait alors le nom de Mundat comme, plus au nord, le pays de Wissembourg.

Rouffach, sans avoir l'importance commer-

ciale de Ribeauvillé [1] pour le commerce des vins, est cependant un des grands centres viticoles de l'Alsace, même elle possède dans le château d'Isenbourg, belle demeure moderne assise sur l'emplacement du château des évêques de Strasbourg, une sorte de vaste champ d'expériences. Le domaine qui entoure le château est un vignoble entretenu avec tous les soins préconisés aujourd'hui, le vin est obtenu à l'aide du matériel le plus perfectionné. A ces chais est annexée une distillerie de kirsch dont les produits sont réputés dans toute l'Alsace.

La ville est donc agricole, l'industrie ne s'y est point implantée; son cours d'eau appelé Ohmbach ou Rothbach dans la montagne, Dorfgraben dans la plaine, n'a pas assez de chute à cette fin de son cours pour actionner des usines, mais, plus haut, c'est une petite rivière travailleuse, qui a fait de Soultzmatt une annexe de Guebwiller. Rouffach n'a guère besoin de manufactures pour être prospère ; grâce aux vastes forêts qu'elle possède en face du petit Ballon [2] elle jouit d'un revenu considérable, évalué à 120.000 francs, à la veille de la guerre de 1870.

---

(1) Chapitre VIII.

(2) Voir le chapitre V.

Par contre Soultzmatt est un centre animé par les fabriques, bien que les chemins de fer ne l'aient pas doté d'un embranchement. Une route le reliant à Rouffach et à sa gare se détache de la chaussée maîtresse courant à travers la plaine; elle monte au pied du vignoble, entre des champs, des vergers et des vignes et bientôt tourne brusquement vers la montagne. Partout la vie rurale est active, le chemin est sans cesse animé par de petits chars conduits par un bœuf et transportant du fumier ou la charrue. Peu de chevaux, beaucoup d'ânes; Westhalten est la commune alsacienne qui en possède le plus. La charrue est souvent conduite par un seul bœuf; ces indices révèlent que la petite propriété domine.

A droite s'ouvre le vallon de l'Ohmbach et se détache le chemin de Soultzmatt. Les hauteurs, à droite, sont revêtues de vignes, celles de gauche constituent un petit massif calcaire isolé appelé le Bollenberg, célèbre parmi les géologues pour son abondante faune fossile. Entre les deux chaînons, le val est très vert, de grands noyers, des pruniers, des prés, de la vigne dont les ceps sont disposés sur de hautes perches. Dans ce cadre riant s'allonge le village de Westhalten, d'aspect prospère. La vigne l'enrichit; comme dans tous les autres villages de la côte,

il y a des dégustateurs ou *gourmets* qui sont les intermédiaires entre le vigneron et l'acheteur du dehors.

Soultzmatt commence à un kilomètre plus loin, il occupe une véritable gorge dans laquelle l'unique rue ou plutôt le quai se développe au long de l'Ohmbach coulant dans un lit muraillé surmonté d'un parapet de fer. Derrière cette façade, au milieu d'étroites ruelles, est l'église, ne conservant que sa tour de la primitive construction romane; le reste de l'édifice a été reconstruit sans effort d'art au quinzième siècle. La nef abrite de nombreuses pierres tombales.

Le bourg assez pittoresque n'a rien de curieux; ses fabriques et ses sources minérales lui donnent de l'animation. Il n'y a que deux usines, mais considérables; la plus ancienne a été créée en 1816 comme filature de coton et s'est développée jusqu'à nos jours, se complétant par un tissage. D'après l'enquête de la Société industrielle de Mulhouse, la filature compte 22.500 broches et le tissage 475 métiers.

L'autre établissement fait aujourd'hui partie de la grande société industrielle pour la schappe, de Bâle, qui a pris une si large place à côté de Lyon pour la mise en œuvre de ces déchets de soie. L'ouverture date de 1856; l'usine fut

longtemps considérée comme étant à la tête de l'industrie de la schappe par les perfectionnements qui y prirent naissance. Actuellement 9.000 broches sont en mouvement; elles n'achèvent pas le fil, le retordage et le finissage sont l'œuvre des usines de Bâle.

A ces entreprises, qui occupent environ un millier d'ouvriers, il faut ajouter l'exploitation des eaux minérales découvertes au quinzième siècle. Assez longtemps utilisée dans un établissement de bains, l'eau des sources, au nombre de sept, est maintenant livrée comme eau de table, la fermeture de la nouvelle frontière aux eaux alcalines de France ayant donné aux sources du revers oriental des Vosges le monopole de la consommation. Sans être comparable aux grandes entreprises françaises dont Saint-Galmier est le type le plus complet, le captage et l'embouteillage des eaux de Soultzmatt, faits avec beaucoup de soin, n'en sont pas moins une opération intéressante pour le visiteur.

La source avoisine l'issue de la gorge sur le large bassin presque complètement fermé dans lequel s'éparpillent les maisons du hameau de Wintzfelden, cirque de prairies encadré de monts boisés plissés de vallons et de ravins où naissent les ruisseaux qui vont former l'Ohm-

bach. Une route décrit une grande courbe au milieu de cette riante vallée pastorale plantée de merisiers à kirsch et permet d'atteindre Osenbach, village blotti au plus creux d'un vallon dont le pli conduit à Soultzmatt. Par Osenbach une route forestière aux amples lacets va franchir, à 772 mètres, un chaînon des Vosges et redescend dans le vallon du Krebsbach pour déboucher au-dessous de Soultzbach dans la vallée de la Fecht.

Je fus un moment tenté de suivre cette voie et d'aller prendre le chemin de fer pour rentrer à Guebwiller par Colmar, mais la course est longue et le temps incertain, menaçant d'orage ; je me résous à aller directement à la ville par le sommet de l'Oberlinger. Le chemin semble assez difficile à reconnaître. Les bonnes gens du pays parlent, comme presque partout en Alsace, un patois auquel ne correspond guère l'allemand appris par mon fils Maurice au lycée ; nous n'avons songé à demander la route qu'à la sortie de Soultzmatt, seul un maçon nous comprend et nous ne pouvons lui rendre la pareille. Cependant, ayant deviné qu'il parle de la chapelle de Schæfferthal, d'ailleurs indiquée sur la carte, nous entreprenons de gravir sur ses indications une piste rocailleuse entre deux sommets, le grand Pfingstberg qui domine les sources miné-

rales et le petit Pfingstberg allongé entre Soultzmatt et Orschwihr.

L'ascension cesse un instant, le chemin se transforme en route forestière bordée d'un chemin de croix aboutissant à la chapelle du Schæfferthal. Dans une vaste prairie ayant pour cadre un hémicycle de petits monts boisés, une chaire rustique en troncs de sapins sert au prêtre autour duquel les fidèles s'assemblent les jours de pèlerinage. Une maison de gardes forestiers et une ferme constituent le hameau, très ancien sans doute, car on y a trouvé un cimetière des temps mérovingiens et un menhir a subsisté jusqu'à notre époque.

Une bonne route s'en va à travers bois pour descendre dans le Florival à Schweighausen. Nous hésitons à la prendre, puis nous décidons à suivre le chemin direct de Guebwiller. Fâcheuse inspiration, ce sentier montueux, rocheux, est rendu glissant par les aiguilles de pins ; les rayons torrides que n'atténuent pas les arbres de la pinède, font de la course un supplice à cette heure où le soleil tombe d'aplomb. Et cela est long ! Enfin voici le plateau de l'Oberlinger, le sentier suit la crête qui domine la profonde vallée, tapissée de vignes, dans laquelle s'étend largement Orschwihr sé-

paré de Bergholtz-Zell par un ruisseau et barrée sur la plaine par les maisons de Bergholtz. Cette conque produit des vins réputés, transformés depuis quelque temps en vins mousseux. Les bois ont des truffes qui passent pour les meilleures de l'Alsace.

Les bords de l'Oberlinger dominent de plus de 300 mètres le fond de ce val, de près de 400 mètres la plaine d'Alsace étendue à l'infini. Le sentier les longe, donnant parfois la sensation d'un précipice et amène en vue de Guebwiller qui semble au fond d'un abîme, tant est abrupte la pente couverte de taillis puis de vignes disposées en terrasses. Le chemin longe d'informes ruines, restes de châteaux qui maîtrisaient la ville, et devient un abominable ravin pierreux, presque perpendiculaire, fréquenté par les vignerons. La chaleur réverbérée par les rochers et les murs en pierre sèche du vignoble est atroce, aussi ne restons-nous pas longtemps à contempler le panorama de Guebwiller. Nous dévalons rapidement ; enfin voici la ville, ses platanes ombreux et l'asile hospitalier de l'hôtel de l'Ange.

II

D'ENSISHEIM A COLMAR

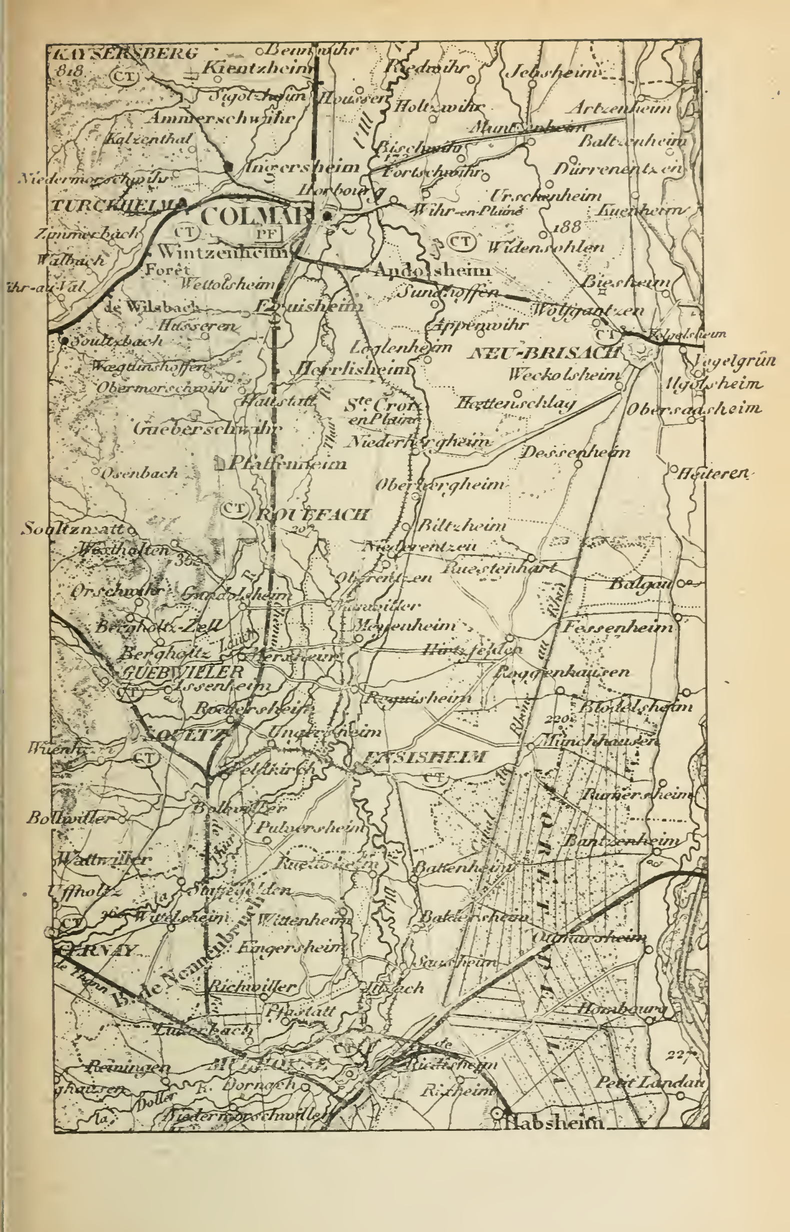
De Guebwiller à l'Ill. — La Thur dans la plaine. — Ensisheim ville déchue. — Restes du passé. — Rodolphe de Habsbourg et Turenne. — La Hart. — Le chemin de fer d'Ensisheim à Colmar. — Sainte-Croix-en-Plaine. — Les jardins de Colmar. — Colmar. — Une ville en voie d'haussmannisation. — Les monuments. — L'industrie.

Colmar. Août

Aucune autre région, plaine et montagne, ne présente de contrastes aussi tranchés que l'Alsace. Aussitôt dépassée la zone vignoble que dominent les grandes forêts de sapins, ce sont les vastes étendues de culture, céréales, pommes de terre, houblon, sans aucune de ces transitions par lesquelles, en Dauphiné, en Auvergne, dans les Pyrénées, on passe pour atteindre le plat pays. Cette impression est vive surtout entre la vallée de Guebwiller et les campagnes jusqu'à l'Ill, parcourues par les errantes eaux, naturellement ou artificiellement dérivées des torrents vosgiens qui dessinent leur inextri-

cable réseau dans la plaine. Ce tableau n'est plus exact au delà de l'Ill ; en allant au Rhin, il n'y a pas de cours d'eau, sinon deux courants artificiels : l'ancien canal Vauban coulant d'Ensisheim à Neuf-Brisach et le canal du Rhône au Rhin qui, des abords de Mulhouse à la même ville de Neuf-Brisach, est inflexiblement droit pendant plus de 5 lieues. Cette région sèche est un *essart* de la Hart. La vaste forêt a laissé de grands massifs isolés jusqu'à la hauteur de Colmar.

Une petite ville dont le rôle historique fut considérable, mais réduite maintenant à la situation modeste d'un chef-lieu de canton, Ensisheim, est assise à la limite précise de la plaine mouillée et de la plaine sèche. Peut-être dut-elle à cette situation entre deux régions son rôle ancien de siège du conseil souverain de l'Alsace, car de tels avantages historiques eurent toujours pour cause des conditions topographiques. Jusqu'à l'époque des chemins de fer, Ensisheim a gardé de la vie ; les diligences de Bâle à Strasbourg la traversaient ; la voie ferrée a abandonné cette direction, elle a suivi la base du vignoble et Ensisheim est devenue une cité perdue dans les terres. En ces dernières années seulement, elle a été dotée de chemins de fer vicinaux la


KAYSERSBERG
818
Kientzheim
Riedwihr
Jebsheim
Houssen
Holtzwihr
Artzenheim
Ammerschwihr
Baltzenheim
Ingersheim
Fortschwihr
Dürrenentzen
Horbourg
Urschenheim
TURCKHEIM
COLMAR
PF
Wihr-en-Plaine
Kuenheim
188
Widensohlen
Wintzenheim
Forêt
Andolsheim
Wettolsheim
Biesheim
Sundhoffen
de Wilsbach
Wolfgantzen
Husseren
Appenwihr
Soultzbach
Loglenheim
NEU-BRISACH
Vagelgrün
Weckolsheim
Obermorschwihr
Hattstatt
Ste Croix en Plaine
Obersaasheim
Gueberschwihr
Dessenheim
Heiteren
Osenbach
Oberhergheim
ROUFFACH
207
Biltzheim
Ruestenhart
Balgau
Bergholtz-Zell
Meyenheim
Fessenheim
Bergholtz
GUEBWILLER
Roggenhausen
Issenheim
Reguisheim
Blodelsheim
220
ENSISHEIM
Bollwiller
Pulversheim
Bantzenheim
Battenheim
Wittelsheim
Wittenheim
Baldersheim
Ottmarsheim
Richwiller
Pfastatt
Hombourg
227
Reiningen
Richisheim
Petit Landau
Dornach
Rixheim
Niedermorschwiller
Doller
Habsheim

reliant à Bollwiller, à Colmar et à Mulhouse. Son isolement cesse donc, mais trop tard sans doute; il est peu probable que de nouveaux foyers d'industries mulhousiennes se forment désormais.

De ces petites lignes, la plus fréquentée unit Ensisheim à Bollwiller, d'où se détache également celle de Guebwiller. Au départ de la gare de jonction, elle traverse de vastes champs de céréales. En ce moment, le sol reçoit une façon après la première récolte; les attelages sont nombreux mais médiocrement puissants; un seul bœuf suffit à conduire la charrue. La plaine, jusqu'au rideau de bois derrière lequel coule la Thur, est nue, quelques noyers en rompent l'uniformité. Les chevaux employés aux charrois sont de belles bêtes souvent gris pommelé, rappelant nos percherons.

Pas d'habitations isolées. Les habitants se groupent en villages; Ungersheim, le plus considérable, possède une église jadis fortifiée et, sur la rigole de la Thur, un moulin qui aurait été construit en 1565. A partir de ce petit centre jusqu'à Ensisheim, la plaine s'accidente: la Thur, qui vient de se diviser en deux bras après Pulversheim, entoure des prairies encadrées d'arbres; de grands peupliers d'Italie

dressent leur pyramide. Aux abords de la ville, c'est un véritable bocage, les eaux ont eu raison de l'aridité naturelle du sol.

La Thur, par son bras principal, atteint presque aussitôt l'Ill, tandis que la rigole coulera jusqu'à Colmar pendant près de 30 kilomètres. Ensisheim est en amont de ce premier apport de la Thur, au bord de l'Ill, bien pauvre toujours, bien souillée encore, qui récupère par le Quatelbach une partie des eaux dérivées autour de Mulhouse, mais est aussitôt saignée pour alimenter le canal de Vauban.

Ensisheim est une cité toute menue, constituée en somme par une route venant de Mulhouse et que rejoignent à chaque entrée de la ville d'autres chaussées n'amenant malheureusement pas beaucoup de foule, la plaine de la Hart étant presque déserte ou ne possédant que de petits villages situés à grande distance l'un de l'autre.

Si Ensisheim est désormais à l'écart, elle a conservé, plus que bien d'autres villes mieux favorisées, d'intéressants édifices, surtout de vieilles maisons révélant dans le passé une population riche et artiste. La grande rue, avec ses enseignes en fer forgé, ses tourelles en encorbellement, ses hauts pignons, son hôtel de ville

monumental, offre un des plus curieux décors urbains de l'Alsace. Ce caractère de la ville est dû à son rôle historique. Les Habsbourg, dont la destinée devait être si brillante, avaient Ensisheim pour capitale de leurs domaines alsaciens avant que l'un d'eux fût appelé à monter sur le trône impérial. Ils favorisèrent toujours leur berceau et presque tous les empereurs issus de cette race ont tenu à le visiter, même quand il eut échappé à leur domination. Ensisheim resta le centre des possessions des Habsbourg lorsque ceux-ci devinrent Autrichiens ; les archiducs y installèrent une cour de justice ou régence dont le rôle était aussi politique que judiciaire et s'étendait bien au delà de l'Alsace, sur le Brisgau, la Forêt-Noire et les districts helvétiques d'où devait sortir l'indépendance de la Suisse. Les magistrats et les fonctionnaires qui résidèrent ici jusqu'à la conquête française tinrent à honneur d'embellir la cité. De là ces hôtels de noble allure survivant aux transformations en vue du négoce.

La royauté française décapita Ensisheim de sa régence au profit de Brisach, dont Louis XIV ne voulait pas faire seulement une place de guerre maîtrisant la rive droite du Rhin, mais aussi le centre de sa domination. Brisach reçut

la « chambre royale et souveraine » jusqu'en 1657, époque où l'hostilité des Alsaciens contre l'abandon de leur capitale parlementaire amena le roi à établir un conseil souverain et à lui donner Ensisheim pour siège. Mais le séjour du conseil fut de peu de durée : celui-ci fut transféré à Colmar en 1674; c'est l'origine du rôle judiciaire du chef-lieu de la Haute-Alsace, devenu plus tard siège d'une cour d'appel.

L'hôtel de ville d'Ensisheim, ancien palais de la régence autrichienne et du conseil français, a gardé le caractère majestueux qui sied à de telles institutions. L'étage, porté sur de hautes arcades, est percé de larges fenêtres à trois baies. La grande salle, restaurée il y a quelques années, offre un superbe vaisseau digne des assemblées qui s'y tinrent. Ce n'est pas la curiosité que recommandent les indigènes, ceux-ci se montrent plus fiers encore d'un aérolithe tombé aux environs et conservé à la mairie après avoir servi longtemps à faire des cadeaux — à l'aide de ses éclats — à de grands personnages qui visitèrent la ville.

Le rez-de-chaussée de l'hôtel de ville possède un élégant promenoir sous les voûtes des arcades, portées par des colonnes sculptées d'où s'échappent des nervures allant former des cais-

sons. Derrière le palais s'étend une petite place dont l'église forme un des côtés. Au centre est une fontaine en l'honneur de Rodolphe de Habsbourg. Le célèbre empereur n'est point né à Ensisheim, mais au château de Limbourg, de l'autre côté du Rhin, en face de Marckolsheim.

La pittoresque tour d'angle servant de cage d'escalier à l'hôtel de ville possède une jolie porte de la Renaissance surmontée d'un fronton encastrant le buste de Jacques Balde, ce jésuite alsacien que ses contemporains admirèrent si fort pour ses poèmes latins qu'ils le comparèrent à Horace. Balde, né à Ensisheim en 1604, mourut en 1668.

Parmi les vieilles maisons d'Ensisheim, une des plus belles et la plus intéressante pour nous est celle occupée aujourd'hui par l'hôtel de la Couronne, dont la façade est flanquée d'une tourelle en saillie reposant sur une colonne engagée. Elle fut habitée par Turenne la veille de la bataille de Turckheim. Le maître d'hôtel, M. Leimbacher, qui nous reçoit cordialement, nous conduit à la chambre où reposa l'illustre capitaine. Maurice, en sa qualité de futur Saint-Cyrien, est dans toute sa joie ; religieusement il monte l'escalier à vis, taillé dans le grès rouge et délicatement sculpté où ré-

sonnèrent les lourdes bottes éperonnées de Turenne.

Nous nous arrêtons au premier étage dans une vaste chambre ouvrant sur une loggia formée par la base de la tourelle. D'après la tradition, un roi de France, Louis XIV sans doute, s'y plaça pour assister au défilé de ses troupes quand il vint visiter l'Alsace. Au-dessus, une chambre de dimensions et de dispositions semblables est celle de Turenne. La loggia offre un joli plafond à nervures. La partie supérieure de la tourelle est une terrasse dont le rebord porte une couronne sculptée. De là on jouit d'une vue curieuse sur la petite ville, sa mairie et, de profil, la façade d'un ancien collège de jésuites devenu maison centrale où sont détenus 800 prisonniers ; quelques-uns étaient déjà là au moment de l'annexion par l'Allemagne, qui leur épargna l'envoi en Nouvelle-Calédonie.

D'autres maisons anciennes mériteraient une visite : l'une d'elles, à l'extrémité de la grande rue, offre une porte remarquablement sculptée, œuvre de la Renaissance ainsi que son balcon de pierre.

Le rôle économique d'Ensisheim est très effacé ; on pourrait cependant lui reconnaître des fonctions industrielles, car les détenus de la mai-

son centrale sont groupés en ateliers où l'on fait notamment de la chaussure, de la vannerie, des meubles, etc. Une fabrication libre est celle des petits articles de boulonnerie et autre quincaillerie ; l'usine occupe 169 ouvriers. On avait tenté le tissage des rubans, mais il n'a pas prospéré (1).

Les moyens de communication sont rares avec la Hart : j'avais cependant projeté d'aller à travers la forêt jusqu'à Chalampé et à Ottmarsheim, dont la vieille église a donné lieu à des querelles d'archéologues, puis de redescendre au long du Rhin par la route conduisant à Neuf-Brisach en traversant ou frôlant de nombreux villages. Mais la chaleur est accablante ; depuis deux jours un orage menace, l'atmosphère est sursaturée d'électricité ; je renonce à la course ; — l'intérêt, d'ailleurs, serait médiocre peut-être — et me résigne à me rendre à Colmar par le chemin de fer sur route qui dessert les bords de l'Ill.

Course assez monotone à travers la plaine nue. La rivière s'y est tracé un lit dans les graviers que recouvre une mince couche arable. Pas ou presque pas d'arbres, des céréales, de longues bandes alternant en pommes de terre,

(1) La population d'Ensisheim est de 2.574 habitants.

maïs et betteraves. Le canal Vauban, qui vient de se détacher de l'Ill sous Ensisheim, s'en va tout droit, emportant à Neuf-Brisach les eaux destinées désormais à un but militaire : l'alimentation des fossés de la place. Entre le canal et la rivière indigente, franchie par un beau pont de grès rouge, se groupe Reguisheim, village où l'industrie cotonnière s'est installée par un tissage de 400 métiers occupant 245 ouvriers. L'église possède un lourd pignon sur lequel des cigognes ont placé leur nid : on entre dans la région où ces oiseaux, jusqu'alors peu communs, deviennent nombreux; chaque groupe de population possède au moins un nid.

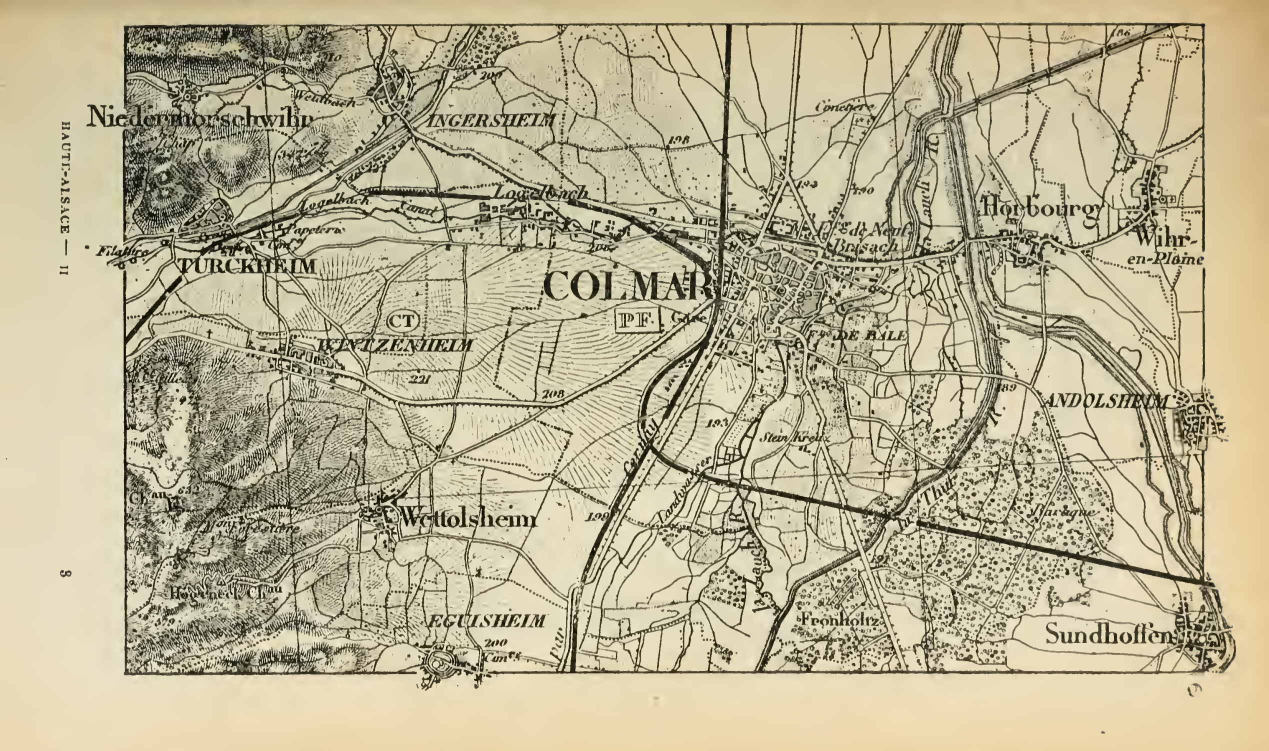
Ces villages aux grands toits de tuile brune occupent de vastes espaces; quelques-uns sont entourés de petits vignobles dont les sarments se dressent sur des pieux très hauts. Médiocrement peuplés, ils se tiennent tous, sauf Reguisheim, sur la rive gauche de l'Ill. Le plus considérable, Sainte-Croix-en-Plaine, à l'écart de la rivière, petit bourg resserré dans un boulevard circulaire, eut pour origine une abbaye de bénédictines autour de laquelle les constructions sont venues se blottir. C'est un centre agricole riche et prospère, à en juger par ses belles maisons et ses opulentes cultures.

La plaine change bientôt d'aspect. Aux terres vouées à la charrue succède une zone de bois à travers laquelle erre la Thur, puis, au delà de cette rivière et du chemin de fer de Colmar à Fribourg, on entre dans une zone irriguée, à la fois jardins, vignoble, verger et marais horticole. Ce sont les jardins de Colmar, curieux par les hautes perches où montent les pampres. De grands espaces sont consacrés aux choux. Jusqu'à Colmar on traverse le plus riche potager de l'Alsace, rappelant parfois les hortillons d'Amiens [1] et les lègres de Saint-Omer par les fossés navigables où les jardiniers parviennent à l'aide de barques.

Il faut se hâter de voir Colmar avant que sa transformation, selon les méthodes de M. Haussmann, ait complètement modifié l'aspect de la curieuse cité. Les travaux ébauchés par les municipalités avant l'annexion ont repris une activité nouvelle ; le déplacement de la gare en poussant encore davantage l'entrée moderne de la ville vers le sud-ouest accroîtra le développement constant des nouveaux quartiers qui entou-

---

(1) Sur les hortillons d'Amiens, voir la 17e série du *Voyage en France ;* sur les lègres de Saint-Omer, la 58e série.



Niedermorschwihr
INGERSHEIM
Logelbach
Canal
TURCKHEIM
COLMAR
PF.
Gare
Horbourg
Wihr-
en-Plaine
Brisach
Fg de BALE
CT
WINTZENHEIM
ANDOLSHEIM
Stein Kreuz
Thur
Wettolsheim
Hohlandsberg
EGUISHEIM
Fronholtz
Sundhoffen

rent l'ancienne préfecture. Pour maintenir la vie dans le vieux noyau colmarien, on sera amené à poursuivre des percées à travers le dédale des chaussées anciennes, si précieuses pour l'artiste, l'archéologue où le simple touriste par leurs logis d'autrefois. Déjà la pioche a apporté l'air et la lumière, mais il faut reconnaître que l'on agit avec discrétion : les édifices civils, les anciens hôtels sont respectés. On peut espérer la préservation de ce Colmar pittoresque. La ville ne peut que gagner à la préservation de la cité primitive : les visiteurs qui vont chaque année plus nombreux dans les Vosges feront de Colmar le centre naturel de leurs excursions, si la ville a le souci de ne pas être complètement américanisée.

A cette heure c'est une cité en plein développement. Quand l'industrie vint en Alsace, les bons bourgeois colmariens repoussèrent avec énergie tout ce qui pouvait être manufacture ou facilité de transport. C'est pourquoi le canal du Rhône au Rhin n'a pas suivi l'Ill ou la Lauch ; c'est pourquoi Mulhouse est devenu la métropole industrielle de l'Alsace. Colmar, cependant, est dans une situation excellente : la Fecht, la Lauch, la Thur, l'Ill arrosent le terroir. La plaine caillouteuse de la Hart fait place à la fertile plaine du Ried, le vignoble vient jusqu'aux

premières maisons, et deux grandes vallées vosgiennes, celles de la Fecht et de la Weiss, débouchent ici. Ces avantages ont eu raison des préventions locales : Colmar a dû accepter quelque industrie, la ville va même à la rencontre des vastes usines de Logelbach et les voies ferrées complétées par des tramways à vapeur ont fait d'elle un centre ayant plus d'attraction que Mulhouse. C'est une ville de commerce fort active à laquelle la beauté du site et le confort des quartiers neufs ont valu une population nouvelle. On y comptait moins de 24.000 habitants au moment de la guerre, l'annexion amena une diminution ; en ce moment, l'accroissement dépasse tout ce que les vieux Colmariens auraient pu supposer : il y avait 36.796 âmes à l'avant-dernier recensement, celui de 1906 en révéla 41.582.

La nouvelle gare modifiera un peu l'aspect sous lequel se présentait la ville : arrivant par la courte rue de Munster, on trouvait aussitôt les plantations du Champ de Mars et la place destinée aux parades de la garnison, au milieu de laquelle la statue de Rapp a été conservée. Le glorieux lieutenant de Napoléon dut présider au défilé des troupes allemandes !

Le Champ de Mars est la première tentative

d'embellissement de Colmar; elle fut heureuse. Sur les vastes terrains des fortifications et les fossés, des plantations ont constitué une promenade ombreuse dont seraient fières de plus grandes villes. Au rond-point s'élève le monument de l'amiral Bruat, commandant de la flotte qui conduisit l'armée en Crimée, fontaine due à Bartholdi, comme presque toutes les statues qui ornent Colmar. L'auteur du *Lion de Belfort* et de *la Liberté éclairant le monde* était Colmarien; jusqu'à son dernier souffle il resta fidèle à la patrie perdue. Encore étudiant dans sa ville natale, il modelait son *Rapp,* effigie où l'on devinerait mal le maître. Par contre, le monument de Bruat est digne d'intérêt, les figures qui représentent les parties du monde sortent de l'allégorie coutumière.

A l'extrémité du Champ de Mars, à l'entrée des nouveaux quartiers, est le beau palais Louis XIII construit pour les préfets français et qui venait à peine d'être inauguré quand on en fit la résidence d'un fonctionnaire allemand, président de la Haute-Alsace. La ville ancienne, celle où se porte le mouvement, est du côté opposé; la rue Kléber y donne accès; cette courte voie bordée de luxueuses boutiques aboutit à une place portant, elle aussi, le nom du

grand soldat strasbourgeois et bordée par le théâtre et l'ancien couvent des dominicaines dites des Unterlinden, où est installé l'un des plus remarquables musées de province. Derrière ces édifices coule un des bras du canal de Logelbach, dérivation de la Fecht, qui donne à certains coins de Colmar un faux air de Venise. Ce bras, en partie voûté, passe près de Saint-Martin, une des belles églises de la vallée du Rhin. Le transept et l'abside, par leurs hautes fenêtres ogivales, leurs contreforts surmontés de pinacles, sont d'une merveilleuse légèreté. Un des portails, dit de Saint-Nicolas, offre au tympan et dans les voussures une série de statuettes d'une extrême intensité de vie. Une des figurines représente le propre architecte de l'église, maître Humbert. L'intérieur contient de précieuses œuvres, notamment la *Vierge au Rosier* de Schœngauer, le peintre colmarien qui fut, avec Albert Dürer, le chef de l'école allemande ; ce tableau, renfermé dans la sacristie, est considéré comme le chef-d'œuvre du maître. Les vitraux proviennent de l'église des dominicains qui avait été transformée en halle au blé. L'art moderne l'a dotée d'une de ses plus heureuses conceptions : le maître-autel en bois, œuvre d'un sculpteur colmarien, M. Klem.

Autour du chevet de l'église, les rues possèdent presque toutes de vieilles habitations curieuses. La plus belle, au coin de la rue des Marchands et de la rue Mercière, présente une charmante tourelle en encorbellement et une galerie à auvent s'appuyant à une autre pittoresque tourelle renfermant l'escalier. Dans ce quartier encore sont le Kopfhaus ou maison des Têtes, le Kaufhaus ou ancienne douane, dont le toit surgit au-dessus d'un balcon de pierre délicatement ciselé. Partout ici d'antiques maisons, si variées d'aspect, d'une architecture si originale ; on les retrouve jusqu'au bord de la Lauch coulant entre de vénérables et curieuses constructions, un des coins les plus amusants du vieux Colmar. Une jolie œuvre de Bartholdi, le *monument de Schwendi,* élevé à la gloire du viticulteur colmarien qui a introduit les plants de Tokay en Alsace, avoisine le marché couvert.

Ces rues aux maisons sculptées, flanquées de tourelles, ornées de pignons, de galeries, de sculptures, sont un musée en plein air. Mais pour bien connaître l'art alsacien d'autrefois dans son intimité et sa splendeur, il faut visiter le musée des Unterlinden. Rien dans cette lourde bâtisse ne fait prévoir les beautés intérieures, et c'est une surprise que l'entrée dans un cloître ogival,

digne des plus belles œuvres françaises de ce genre; il évoque aussitôt pour nous ces admirables cloîtres dont le Sud-Ouest a été peuplé. De fines colonnes supportent les arcades trilobées. Au milieu se dresse la statue de Schœngauer, par Bartholdi; flanquant le piédestal, quatre charmantes statuettes représentent, sous la physionomie d'artistes au travail et d'un penseur, la Peinture, la Gravure, la Sculpture et la Science.

Le cloître est devenu un musée d'archéologie d'une grande richesse, où l'on a recueilli de précieux débris des diverses phases de l'humanité, depuis la période celtique jusqu'au Moyen Age. Ce musée se complète à l'intérieur par des collections évoquant la vie publique ou privée de l'Alsace : meubles, bronzes, céramique, armures, sculptures, etc. Mais la grande attraction des Unterlinden est dans le musée de peinture, où l'on peut étudier Schœngauer et les autres maîtres allemands, non loin des maîtres alsaciens modernes, parmi lesquels il suffira de citer Henner et Gustave Doré.

Un musée d'histoire naturelle, une superbe bibliothèque renfermant 60.000 volumes et 10.000 médailles, une collection d'alsatiques, c'est-à-dire d'ouvrages consacrés à l'Alsace,

complètent ce musée des Unterlinden dont la visite s'impose à qui veut comprendre l'Alsace.

Bien que l'aspect de Colmar soit surtout celui d'une ville aristocratique et bourgeoise, bien que l'on se soit efforcé jadis d'éloigner les manufactures, Colmar n'en a pas moins une réelle activité par un certain nombre d'usines produisant les mêmes articles que Mulhouse ou Guebwiller. Ces établissements feraient d'une très petite ville un centre industriel considérable; ils sont peu apparents dans ce groupe de 42.000 âmes. D'ailleurs, la plupart des fabriques sont au delà du chemin de fer, sur cette dérivation de la Fecht appelée Logelbach, qui unit Turckheim au chef-lieu par un flot vivifiant. Il n'y a pas moins de 2.000 ouvriers employés à la filature et au tissage du coton, de la laine et de la soie, à la teinture et aux apprêts, au tissage des toiles d'emballage. A l'entrée même de la ville, 4.000 métiers battent dans la grande usine dite Bagatelle.

Ce groupe industriel possède une véritable autonomie; Mulhouse le considère comme en dehors de son action, car je n'ai trouvé aucune indication sur lui dans l'*Histoire documentaire,* qui m'a fourni tant de renseignements depuis Bâle et Ferrette jusqu'à la hauteur d'Ensisheim

et de Guebwiller. Il se complète par les établissements assis dans les vallées de Munster, de La Poutroye et de Ribeauvillé, dont Colmar est le centre naturel par les chemins de fer et les routes (1).

---

(1) Bartholdi, le sculpteur patriote mort en 1904, auquel Colmar doit les belles œuvres que j'ai signalées, a reçu en mai 1906 un légitime hommage de sa ville natale qui lui a élevé une statue, œuvre des statuaires Louis Noël et Rubin. Bartholdi est représenté debout, appuyé sur une tablette portant en bas-relief une reproduction de sa statue colossale *la Liberté éclairant le monde*. Le piédestal en granit rose des Vosges est orné de deux autres bas-reliefs figurant la Sculpture, l'Architecture, la Peinture et le Verbe.

III

NEUF-BRISACH ET LE RIED

Le bois du Neuland. — Le Kastenwald. — Neuf-Brisach et ses fortifications. — En terre badoise : Vieux-Brisach. — Saint-Louis, la Ville de paille. — Giesheim et le canal du Rhône au Rhin. — Entre Colmar et Horbourg. — A travers le Ried. — Les houblonnières. — La Blind et le canal Vauban. — Marckolsheim. — Dans le marais. — La canardière de Guémar.

Beblenheim. Août.

Les beaux jardins maraîchers de Colmar s'étendent, vers l'est, jusqu'au bras de la Thur, dont les sépare seulement une étroite bande de bois. De l'autre côté de la petite rivière, ici contenue par des digues, une zone boisée plus étendue, sans doute conquise sur les atterrissements des rivières à en juger par son nom de *Neuland* — terre nouvelle — offre d'épais fourrés. C'est la fin de cette longue bande sylvaine à demi aquatique qui borde la Thur et mériterait en entier le nom donné à quelques cantons, le *Thurwald*. A l'issue de ces bois on retrouve l'Ill,

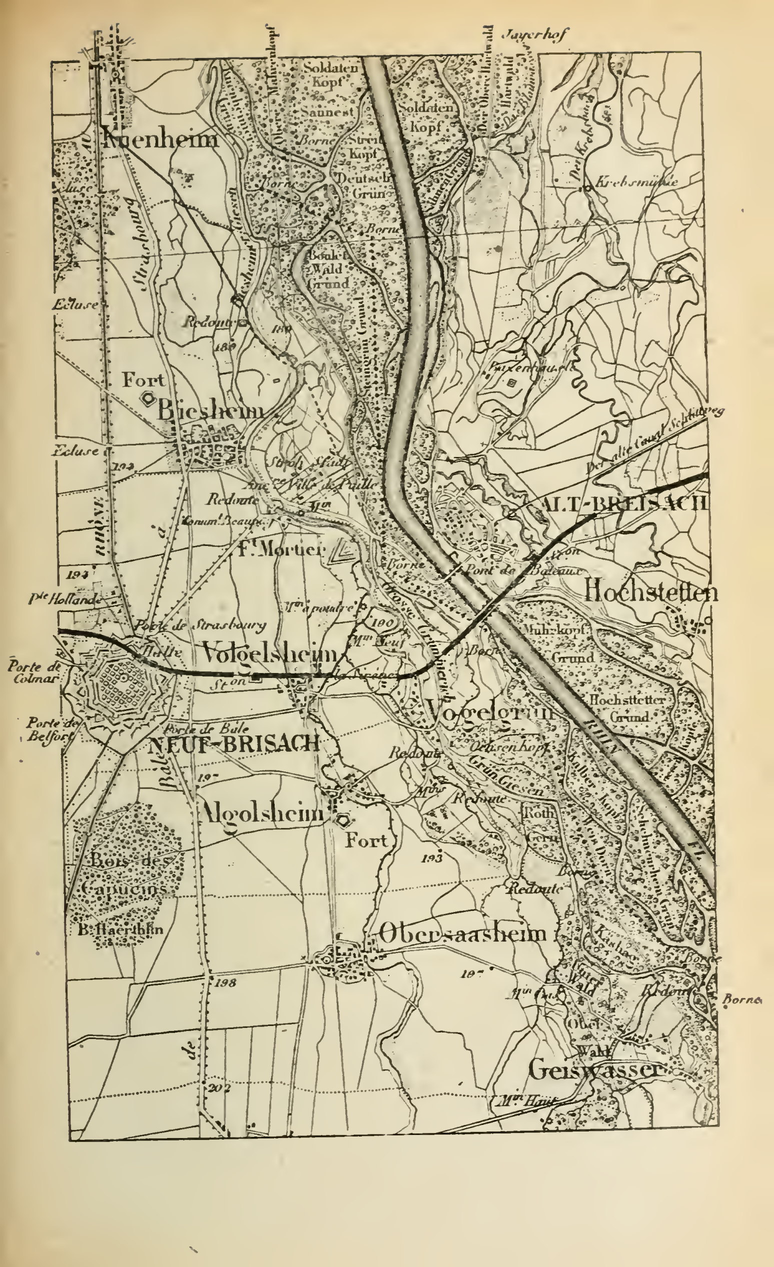
dans la plaine réduite, en ce point à l'état de large défilé entre les bois de la Thur et le massif plus épais du Kastenwald, reste d'une immense forêt qui prolongeait la Hart jusqu'aux terres fertiles du Ried. Deux bourgs bordent ici l'Ill tortueuse, Sundhoffen et Andolsheim, bien dépeuplés depuis la guerre de 1870. Ce sont des centres agricoles ; Andolsheim possède d'assez nombreux vanniers.

Le Kastenwald barre l'horizon; vaste seulement de 643 hectares, cette forêt s'étend du nord au sud sur une grande longueur. Le taillis sous futaie qui la compose est partagé entre les communes limitrophes, mais Neuf-Brisach, malgré la proximité, n'a aucune part dans ce domaine, son territoire ne comprend d'ailleurs que l'espace délimité par l'enceinte.

A la sortie de la forêt, de grandes cultures apparaissent jusqu'à la zone incertaine où stagnent des coulées oblitérées du Rhin, où des flots d'eaux vives provenant d'infiltration continuent les anciens bras errants du fleuve. La plaine, entourée par les bois, les terres sèches et les forêts insulaires du Rhin, offre quelque splendeur rustique. Au cœur, à près d'une lieue du fleuve, s'étend la forteresse de Neuf-Brisach, œuvre française devenue une des princi-

pales défenses allemandes sur le puissant cours d'eau.

La place garde la marque française et le goût du grand siècle par les écussons sculptés aux angles des bastions. Il est peu de plans plus géométriques que celui de cette ville conçue uniquement dans un but militaire. Après avoir dépassé les larges fossés qu'alimente le canal Vauban, et pénétré sous l'une des portes, on aperçoit une autre porte à l'extrémité opposée. La rue par laquelle on accède à la grande place a des maisons à un seul étage, toutes semblables, et la ville entière a semblable aspect. Au cœur, une vaste place plantée d'arbres malingres, entourée de constructions basses servant à des usages militaires, possède à l'un de ses angles une église de grès rouge, œuvre de Vauban comme les fortifications. Du cœur de ce Champ de Mars on découvre les quatre entrées de la cité. Toutes les rues aboutissant là sont droites, se coupent au cordeau, offrent les mêmes maisons à un seul étage sans style et aussi sans vie. Avant la guerre la ville avait beaucoup plus d'animation, mais elle s'est vidée d'une grande partie de ses commerçants ; les Allemands qui sont venus s'y installer n'ont pas compensé l'exode. La solitude est absolue,



Kuenheim
Soldaten Kopf
Saunest
Borne
Deutsch Grün
Bouhet Wald Grund
Krebsmühle
Jägerhof
Ecluse
Redoute
Fort
Biesheim
Ecluse
Strasbourg
Redoute
Ft Mortier
Rhône
ALT-BREISACH
Pont de Bateaux
Hochstetten
Porte de Strasbourg
Volgelsheim
Porte de Colmar
Porte de Belfort
Porte de Bâle
NEUF-BRISACH
Vogelgrün
Hochstetter Grund
Ochsenkopf
Redoute
Algolsheim
Fort
Bois des Capucins
B. Haerthlin
Redoute
Obersaasheim
Geiswasser
Rhin
Borne
198
202
193

l'herbe pousse dans les rues, beaucoup de maisons sont closes. On éprouve une poignante tristesse à parcourir cette misérable cité enfermée entre les huit pans symétriques de son enceinte et qui, dans une courte existence, puisqu'elle fut construite en 1699, eut des heures tragiques, notamment l'effroyable bombardement de 1870.

Aucune industrie n'a pu naître dans une ville dont la force des choses fait avant tout un fort. Mais les villes les plus proches, Colmar et Fribourg, sont à une distance assez considérable pour que Neuf-Brisach soit forcément devenu un petit centre commercial pour les villages des deux rives du Rhin; les boutiques y sont nombreuses, plus qu'à Vieux-Brisach, l'antique cité badoise couvrant un rocher du bord opposé.

On ne s'arrête guère à Neuf-Brisach! Nous allons jusqu'au Rhin par les campagnes au sol caillouteux qui entourent Volgelsheim. Un clair ruisseau, la Thierlache, borde ce petit centre; il descend à travers la plaine par un lit extrêmement sinueux et va rejoindre le Giessen, long cours d'eau parallèle au Rhin, comme le sont l'Authon et d'autres rivières latérales à la Loire. Pendant plus de dix lieues, il parcourt l'ancienne zone d'inondation du fleuve. Ce courant d'eau limpide tantôt se rapproche du Rhin,

tantôt s'en écarte; alors, entre le Rhin et lui, s'étend la forêt aquatique sillonnée de chenaux obstrués.

Un joli chemin traverse ce territoire que les travaux de rectification du fleuve ont permis de conquérir, et conduit au pont de bateaux reliant Neuf-Brisach à Vieux-Brisach. Contenu entre ses digues, comme un canal, le Rhin descend avec violence et s'en va entre des bords que n'anime aucune cité. Il y a bien Vieux-Brisach, mais il est si mort sur son rocher sévère !

Cependant la silhouette de la ville badoise est superbe. Elle occupe un rocher isolé, d'origine volcanique, qui, avant la fixation du lit du Rhin, était tantôt une île, tantôt berge de la rive droite, tantôt berge de la rive gauche. Ses remparts gris ont encore de grands pans intacts malgré le rude bombardement que Louis XIV fit éprouver à la place. Une rue en écharpe s'élève à la pointe du rocher, couronné par une belle église. Les parties les moins abruptes sont tapissées de vignes.

Nous avons gravi la rue étroite, raide et pittoresque à laquelle on accède par des portes. Devant l'église une esplanade offre de grands horizons sur le Rhin, la plaine immense d'Alsace et le long rideau des Vosges. Le Rhin trace son large et brillant sillon au milieu de la solitude

des îles boisées. Nul fleuve ne présente un caractère aussi grandiose et mélancolique que celui-ci, dans sa course de Bâle au Palatinat. Aucune ville, aucun village ne s'y mire. Aucune embarcation ne le parcourt ; à de longs intervalles, cependant, on voit passer les grands vapeurs et les lourds chalands remorqués, que la création des ports de Lauterbourg, Kehl et Strasbourg amène désormais sur le grand fleuve, mais ils sont trop peu nombreux encore pour donner au Rhin alsacien une ressemblance, même atténuée, avec le Rhin au-dessous de Mannheim.

En d'autres parties du rocher on a vue sur les admirables campagnes du pays de Bade, joyau de l'Allemagne. Plaines verdoyantes, grand et superbe massif plutonien du Kaiserstuhl, hautes croupes de la Forêt-Noire, sombres de forêts, mais si riantes à leur base avec leur collier de bourgs et de petites villes.

Nous redescendons à Brisach, traversons la ville basse de médiocre intérêt et, de nouveau, franchissons le Rhin. Cette fois nous suivons la grande route, car elle a plus d'un souvenir du passé. Dans un coude du Giessen on devine vaguement des traces régulières de voies découpant les cultures; c'est l'emplacement des rues du Brisach de Louis XIV, élevé sous le nom de

Saint-Louis pour être la capitale de l'Alsace. Et, de fait, de 1681 à 1698, le conseil souverain y résida. Cependant la ville ne fut jamais somptueuse, elle n'eut que des toits de chaume, d'où le sobriquet de Ville de paille. La paix de Ryswick obligea le roi à abandonner et raser sa création ; il obéit, mais en tournant l'obstacle : ne pouvant avoir une ville à front du Rhin il en créa une autre dans la plaine, Neuf-Brisach. Quant à Saint-Louis, le nom de Ville de paille est resté au site : *Strohstadt;* les cartes le conservent et marquent le tracé des rues.

Sur la rive gauche du Giessen, un cénotaphe de style antique attire l'attention ; il a été élevé par Moreau et l'armée de Rhin-et-Moselle à la mémoire du général de Beaupuy, originaire de Mussidan en Périgord, descendant de Montaigne, tué en 1796 par un boulet en défendant le passage du val d'Enfer près d'Emmendingen, en Brisgau. L'édicule, restauré par la garnison française de Neuf-Brisach, peu avant la guerre, a été respecté et entretenu par les Allemands. Beaupuy a été récemment célébré dans sa ville natale qui lui a élevé une statue (1).

(1) Sur Mussidan et le général de Beaupuy, voir la 29e série du *Voyage en France.*

Le monument est voisin du gros et riche village de Biesheim, dont la population renferme beaucoup d'israélites, centralisant le commerce du bétail dans cette partie de la plaine où l'élevage est florissant. Une vingtaine d'expéditeurs se livrent à ce trafic, favorisé par les gares de Neuf-Brisach et de Vieux-Brisach, celle-ci importante comme point de départ de la ligne qui circonscrit le massif du Kaiserstuhl.

Ces campagnes sont traversées par le canal du Rhône au Rhin ; il entoure à demi Neuf-Brisach, et y forme un port en recevant les eaux surabondantes du canal Vauban. La voie navigable, bien améliorée, a un mouvement considérable, mais dans le sens de la remonte surtout, à cause des houilles à destination de la région de Mulhouse. De Strasbourg à Montreux-Vieux, il y eut, en effet, en 1900, un mouvement de plus de 400.000 tonnes, tandis que la descente en vit seulement 70.000. Neuf-Brisach peut être considéré comme le cœur de ce réseau ; un des canaux d'alimentation puise dans le Rhin en aval de la ville, dont il prend le nom, rejoint l'artère maîtresse près de Kuenheim et la suit jusqu'à la jonction du canal de Colmar.

Les courses à travers la plaine, dans la direc-

tion du nord, sont difficiles ; aucun chemin de fer ou tramway ne relie encore Neuf-Brisach à Marckolsheim où aboutissent des voies ferrées vicinales venant de Colmar et de Strasbourg ; j'ai dû rentrer à Colmar pour aller parcourir la partie du Ried appartenant à la Haute-Alsace.

Ried veut dire le Marais; ce nom est porté par l'immense zone de prairies étendues entre l'Ill et la Blind, et dont la petite ville de Guémar et Illhauseren marquent le centre. Par extension, ce nom s'est étendu à toutes les terres fraîches, entre la Blind et le Rhin, région agricole d'une grande richesse.

Le Ried est desservi par un tramway à vapeur accomplissant un service urbain au nord de Colmar, dans le faubourg de Neuf-Brisach. Cette voie longe le canal du Logelbach au sein d'un curieux et pittoresque quartier. D'un côté se dressent d'énormes peupliers d'Italie ébranchés et étêtés, de l'autre côté des maisons-lavoirs bordent le canal, pleines de laveuses et d'enfants qui jouent entre les cuves et les seaux. Les femmes, pour battre le linge, sont agenouillées latéralement à l'eau, dans des sortes de caisses.

A l'extrémité du faubourg s'étend le port de Colmar, bassin alimenté par la Lauch qui, près de là, va atteindre l'Ill que la Thur vient déjà

de gonfler. L'animation est assez grande, les bateaux affluent, déchargeant surtout de la pierre et des briques destinées aux constructions sans cesse plus nombreuses de la ville. Le canal se confond avec la Lauch et va jusqu'à l'Ill que les bateaux doivent traverser pour pénétrer dans le chenal creusé à travers le Ried. Entre la Lauch et l'Ill sont de vastes jardins et des champs où des maisons naissent sans cesse, germe d'un faubourg populeux.

Voici l'Ill ; ce n'est plus la pauvre rivière de Mulhouse et d'Ensisheim, mais, grâce à la Thur, un flot abondant et clair. La rive droite porte un beau village, Horbourg, faubourg rural disposé au milieu de champs séparés par des cordons de vigne. Il occupe le site d'une des plus anciennes villes de l'Alsace, florissante à l'époque celtique, que l'on croit avoir identifié avec *Argentovaria ;* nombre d'objets d'origine romaine y furent découverts. Horbourg, où tombèrent des gardes nationaux colmariens défendant leur ville en 1870, est célèbre pour ses cultures d'asperges. On les obtient dans les mêmes champs que le houblon, les griffes étant disposées entre les rangées de perches auxquelles s'enroule la liane qui produit les cônes parfumés.

Au delà de Horbourg, la campagne devient

d'une extrême richesse; au houblon et à l'asperge s'associent la vigne, les choux, le maïs. Dans cette opulence, Wihr-en-Plaine dispose sur chaque côté de la route ses grandes fermes encadrées de jardins, de vergers et de vigne.

Il semble que la plaine devienne plus riche encore, plus riche et plus majestueuse aussi; très loin on n'aperçoit que des campagnes prospères, car on ne peut deviner la zone sèche constituée par les nappes de graviers du Rhin occupant un large espace aux abords du fleuve. Dominant cette mer de verdure, voici Vieux-Brisach sur son rocher, au centre d'un cadre de monts que précède la masse moins haute et isolée du Kaiserstuhl.

Les récoltes sont variées : pommes de terre, luzerne, céréales, occupent le sol jusqu'aux abords du village de Bischwihr, assis aux bords de la Blind qui vient de naître par de belles fontaines. Ici, le houblon et le tabac enveloppent ce groupe de grosses fermes, donnant une extrême impression de splendeur agreste. Houblon et tabac, ce sont désormais, jusqu'à la Lauter, c'est-à-dire aux limites septentrionales de l'Alsace, les cultures favorites. Le sol desséché de la Hart ne se prête pas à ces récoltes, mais le Ried, avec

sa terre profonde de lœss, la fraîcheur amenée par la Blind, dont le canal Vauban accroît le débit, produit en quantité ces plantes.

Avant 1870 la culture du tabac était encore bien plus développée; les cultivateurs se trouvaient molestés par les rigueurs du fisc, mais leurs bénéfices étaient sensiblement plus élevés. A cette époque, la plaine d'Alsace produisait aussi des quantités énormes de garance pour la teinture des draps de troupe.

Déjà les houblonnières avec leurs perches donnent de la variété au paysage, des groupes de bois apparaissent, tels les bosquets d'un parc. J'ai la sensation de quelque chose de déjà vu, il me semble retrouver la plaine de Tarbes, avec moins de vigueur dans la végétation toutefois. Ce rapprochement est étrange, car le Bigorre n'a pas de houblon, et cependant son image me poursuit.

Au delà du ruisseau qu'est encore la Blind, voici Muntzenheim, au bord du petit canal de Neuf-Brisach, appelé aussi Vauban ou rigole de Widensohlen ; des houblonnières et des prés l'entourent ; le canal de Colmar, porté sur une haute chaussée, le domine.

Les houblonnières deviennent plus étendues encore, elles enveloppent complètement le très

long village de Jebsheim, entremêlées de belles vignes-vergers. Tantôt le houblon grimpe à de hautes perches et simule, à distance, des sapinières, tantôt ses lignes courent sur des fils de fer inclinés. Les constructions du village sont fort pittoresques par leur ampleur, leur carcasse apparente de poutrelles brunies ou grises, les murs de torchis revêtus d'un crépi éblouissant de blancheur; des multiples auvents s'étagent, abritant les murs et les fenêtres.

De cet heureux village à Grussenheim on traverse une campagne de plus en plus opulente, c'est une forêt continue de houblon, parsemée de grands noyers qui rompent l'uniformité. Parfois ce rideau s'écarte pour faire place à quelque culture basse, pommes de terre, prairie artificielle, champ de céréales moissonné. Et toujours, à l'est, si près qu'on le croirait dans la plaine, le massif du Kaiserstuhl. Sur la route et aux croisées de chemins, des calvaires révèlent combien est restée grande la ferveur catholique dans cette région où les autres confessions sont peu représentées, tandis qu'autour de Horbourg, autrefois chef-lieu d'un comté dont les ducs de Wurtemberg étaient seigneurs, les communautés protestantes restent puissantes.

Les prairies du Ried sont proches; parfois

entre les houblonnières on aperçoit l'immense pelouse étendue jusqu'à l'Ill. Ces pâturages, encore palustres par places, sont remplis de bétail dont la vente enrichit Grussenheim ; mais toute la partie non humide est consacrée au houblon.

Elsenheim, le premier village de la Basse-Alsace, dont nous venons de franchir la limite, disparaît entre les rangées de perches enveloppées des lianes verdoyantes.

La route tourne brusquement à l'est, traverse un chemin établi sur une voie romaine dont le tracé régulier de Bâle à Strasbourg est conservé sur une grande partie de son parcours, et pénètre dans un terrain bien différent, indiquant la fin des terres de lœss. C'est la terrasse rhénane que l'on retrouve. Aux yeux des moins attentifs on est dans une région nouvelle. Rares sont les houblonnières, les cultures ont des rangées de pruniers reliés par des cordons de vigne. Dans ces champs bocagers, voici le canal du Rhône au Rhin, prolongeant vers Neuf-Brisach sa ligne d'eau verte, inflexiblement droite, si longue qu'elle semble se perdre dans l'infini ; au nord elle s'infléchit du côté de l'est pour se diriger, toujours rigide, vers Strasbourg.

Dans une dépression à peine sensible se groupe en plan ovale, dessiné sans doute par un ancien

tracé d'enceinte, la minuscule cité de Marckolsheim, centre rural servant de marché et de rendez-vous commercial à de nombreux villages de la Haute et de la Basse-Alsace. Beaucoup de boutiques et d'auberges, un aspect de prospérité. Mais aucune de ces vieilles maisons qui donnent tant d'attrait aux bourgs du vignoble et à Ensisheim; toutefois l'église mérite une visite.

L'industrie est représentée par un tissage de laine occupant près de deux cents ouvriers; à cela se borne l'activité manufacturière de la ville et de la campagne, où le ruisseau de l'Ischert décrit de multiples replis avant d'atteindre le Rhin au sein de sa forêt à demi sauvage.

Marckolsheim est visité par les touristes allemands très épris, on le sait, de l'histoire de l'Empire. Ils y viennent non pour elle-même, mais pour les ruines du château de Limbourg, situées sur la rive badoise, au-dessus d'un rocher isolé qui fut une île. Ces débris croulants sont les restes de la forteresse où naquit Rodolphe de Habsbourg, dont nous avons vu le monument à Ensisheim et qui, devenu empereur d'Allemagne, en profita pour grouper ses possessions d'Autriche en un corps de nation devenu à son tour un puissant empire.

De Marckolsheim à la gare de Ribeauvillé, où nous sommes venus prendre la grande ligne de Colmar, la route, après avoir traversé Elsenheim, pénètre dans la zone de prairies ou marais — *Ried* — dont le nom s'est étendu à la plaine d'Alsace au nord de Colmar. C'est une longue et large dépression où les rivières : Blind, Ill, Fecht grossie de la Weiss et du Strengbach, Mulbach errent incertaines, se divisant en bras, se réunissant de nouveau, se ramifiant encore. La partie la plus mouillée, *das Ried* de la carte allemande, est celle où les cours d'eau sont le moins nombreux ; deux principaux sillons la parcourent, portant chacun le nom du Ried, le Riedbrunnen — qui rejoint l'Ill à Illhauseren, et le Riedgraben — fossé du Ried. A cette vaste plaine herbeuse confinent, au nord et à l'ouest, les restes de la grande sylve de Hart, lambeaux parfois assez vastes pour mériter encore le nom de forêt. Sur le territoire de la Basse-Alsace l'Illwald est très étendu ; ce nom de *forêt de l'Ill* est fort juste, car la rivière s'y éparpille en une foule de bras. Dans la Haute-Alsace, en amont de Guémar, une forêt de la ville de Colmar se nomme Niederwald, forêt d'En Bas — par rapport au territoire de Colmar — nom commun à une foule de bois en Alsace.

La route franchit la Blind au delà d'Elsenheim et traverse le marais pendant un kilomètre. Au milieu de ce lac régulier de verdure surgit, tel un îlot, un petit bois bien percé que des plantations nouvelles prolongent vers la Blind ; là aussi sont quelques cultures.

Voici le Riedbrunnen, puis un autre ruisseau, l'Orch, côtoyant l'Ill et, enfin, la grande rivière de la plaine, cette Ill à laquelle l'Alsace, d'après certains étymologistes, devrait son nom — Ellsass — c'est-à-dire le pays de l'Ill. Bien que classée jadis comme navigable depuis Colmar, ce n'est qu'un flot déserté.

Entre l'Orch et l'Ill, la péninsule, jusqu'au confluent, est remplie par le village d'Illhauseren dont le territoire n'est qu'un lacis de ruisseaux dérivés de l'Ill par le Westergraben et qui vont se mêler à la Fecht que vient d'accroître le Strengbach, rivière de Ribeauvillé, pour atteindre de nouveau l'Ill. Région où abonde le gibier aquatique, au point que l'on a créé un bassin destiné à recevoir les palmipèdes ; des pièges ont été installés où des canards domestiques attirent leurs congénères descendus de l'extrême nord de l'Europe à la recherche de nos hivers qui leur semblent doux, en comparaison des frimas de la région polaire ! C'est la canardière de Guémar,

portée sous ce nom sur la carte française, et sous celui d'*Entenfang* — littéralement *prise des canards* — sur la carte allemande. Charles Grad, dans son *Alsace,* a fait un tableau vivant de ces chasses qui donnent certaines années jusqu'à trois mille canards. On a vu cent cinquante oiseaux à la fois dans le grand filet.

Guémar, dont le nom est attaché à ce vaste piège à palmipèdes, est une très vieille petite ville, autrefois fortifiée, ayant gardé des restes de ses défenses, notamment la porte de Bergheim. Elle est assise près du confluent de la Fecht et du Strengbach, à un kilomètre de la gare qui a pris le nom de Ribeauvillé, cité plus populeuse et active, enrichie par son vignoble.

Le chemin de fer, d'ailleurs, ne dessert directement aucun centre; le tracé est de ceux que Bonaparte, s'il avait connu les voies ferrées, ou le tsar Nicolas se seraient plu à imposer à leurs ingénieurs, sans souci des besoins des populations. De Schlestadt à Colmar on ne touche pas un lieu habité, sur 22 kilomètres ; le village le plus rapproché, Ostheim, est à un kilomètre de sa gare, les autres ne sont jamais à moins de deux ou trois kilomètres. Aujourd'hui on ne négligerait pas ce collier de villages et de petites villes qui, au nombre de plus de quinze, s'égrè-

nent dans le vignoble. Il y a cependant de gros centres : Saint-Hippolyte, Bergheim, Ribeauvillé et tous les autres sont riches par leur production en vin, car là se récoltent les meilleurs crus de l'Alsace; ceux de Riquewihr surtout ont la célébrité. Cette mignonne bourgade, où je viendrai bientôt, est reliée à la station d'Ostheim par un chemin qui traverse Beblenheim, village qu'illustra Jean Macé : il y habita le Petit-Château. Là naquit la Ligue de l'enseignement; de là sont sorties nombre d'œuvres sociales.

IV

TURCKHEIM ET LES TROIS-ÉPIS

Le vignoble de Colmar. — Le Logelbach et ses usines. — Turckheim. — Les vins. — La bataille de Turckheim. — Le chemin de fer électrique. — Les Trois-Épis. — Du haut du Galtz. — Au long de la Fecht. — Wihr-au-Val et Soultzbach. — En vue de Munster.

Munster. Août.

La plaine qui monte mollement de Colmar aux premières pentes des Vosges offre, jusqu'au débouché de la vallée de la Fecht, un site admirable pour une grande ville. Si le chemin de fer et les cours d'eau n'amenaient le chef-lieu de la Haute-Alsace à s'étendre toujours entre la route de Rouffach et la Lauch, c'est vers les Vosges que la cité grandissante trouverait les espaces les plus favorables à son développement. De vastes faubourgs y naissent d'ailleurs, autour de casernes nouvelles, mais ce ne seront jamais que des faubourgs, la gare amenant les voyageurs du côté opposé. Un tramway à vapeur conduisant à Wintzenheim contribue cependant à accroître la population à l'ouest.

Au delà des maisons nouvelles, c'est la plaine de culture étalée jusqu'au vignoble. On y jouit de larges horizons, malgré les fumées qui s'étalent lourdement au-dessus des grandes usines du Logelbach. La chaîne des Vosges se dresse hardiment, déroulant sur une longue étendue ses croupes noires de forêts, ayant pour piédestal la riche bande du vignoble. Çà et là, des collines ou de petits monts mettent une fière silhouette; ainsi, au sud, les trois châteaux d'Éguisheim; ainsi, au nord, le promontoire projeté par la montagne des Trois-Épis.

La vigne, qui apparaît d'abord par bandes isolées, alternant avec les pommes de terre, les céréales, les fourrages artificiels, devient bientôt dominatrice, elle enveloppe complètement le gros bourg de Wintzenheim et s'étend jusqu'au bord de la Fecht à Turckheim. La culture du vignoble et les soins du vin sont la principale occupation des habitants de Wintzenheim, bien qu'il y ait une fonderie assez importante et que le commerce du bétail par des commissionnaires, pour la plupart juifs, soit considérable. On retrouve des enseignes qui feraient oublier la germanisation à outrance, ce sont celles des *gourmets,* c'est-à-dire des dégustateurs, ou plutôt des courtiers en vins.

Dans cette campagne plantureuse, une longue et étroite zone fait contraste : la vallée du Logelbach, parcourue par un cours d'eau artificiel mais abondant, construit en plein Moyen Age, à une époque que l'on n'a pu déterminer, mais on le signale déjà au treizième siècle, puis en 1358. Ce canal emprunte peut-être un ancien lit de la Fecht, à en juger par l'aspect des lieux ; la rivière aurait abandonné son cours vers l'Ill pour se diriger au nord : ce caractère est commun à presque toutes les rivières de la plaine, à l'Ill elle-même ; elles tendent toujours à se porter à gauche de leur cours primitif, à se diriger parallèlement aux Vosges ; mais de nos jours les travaux d'endiguement ont arrêté cette allure errante.

Le canal du Logelbach fut sans doute créé pour des moulins. Quand l'industrie cotonnière s'implanta en Alsace, cette dérivation rapide offrait une force motrice amplement suffisante pour les faibles besoins d'alors et les eaux se prêtaient à la teinture, au blanchiment et aux apprêts ; aussi, de bonne heure, des manufactures s'établirent-elles sur le canal ; en 1775 on signale celle d'Haussmann, le grand chimiste qui fit tant pour le développement de la teinture et de l'impression. En 1818 débutait fort modes-

tement Herzog, en créant l'embryon d'usine d'où sortit l'une des plus grandes ruches de l'Alsace. Les ateliers Haussmann comptaient (en 1900) 37.776 broches et 630 métiers avec 750 ouvriers; les établissements Herzog ont 65.632 broches et 190 métiers et occupent 810 ouvriers. Ces deux manufactures, comme les anciennes maisons de Mulhouse, ont eu pour point de départ l'impression de l'indienne.

Le Logelbach possède encore une grande usine pour la fabrication de produits féculents : amidon, fécule, glucose, dextrine, tapioca, sagou et pâtes alimentaires, créée par MM. Scheurer en 1840 et dont le développement a été incessant ; elle produit plus de 900.000 kilos de dextrine et amidon grillé par an, traite 3.000 kilos de maïs par jour pour la fabrication de l'amidon de maïs et livre chaque année 700.000 kilos de pâtes alimentaires. L'amidon et ses dérivés jouent un rôle considérable dans l'industrie de l'Alsace, pour les apprêts.

L'usine occupe 112 ouvriers, mais elle ne représente pas toute l'activité de la maison ; comme tant d'autres fabricants alsaciens, MM. Scheurer frères ont installé en France une usine pour conserver une clientèle éloignée par la barrière douanière. Cette succursale est dans un fau-

bourg de Lyon, Saint-Fons [1], dont les fabriques appartenant à plusieurs raisons sociales constituent sans doute le plus grand centre français pour les produits chimiques.

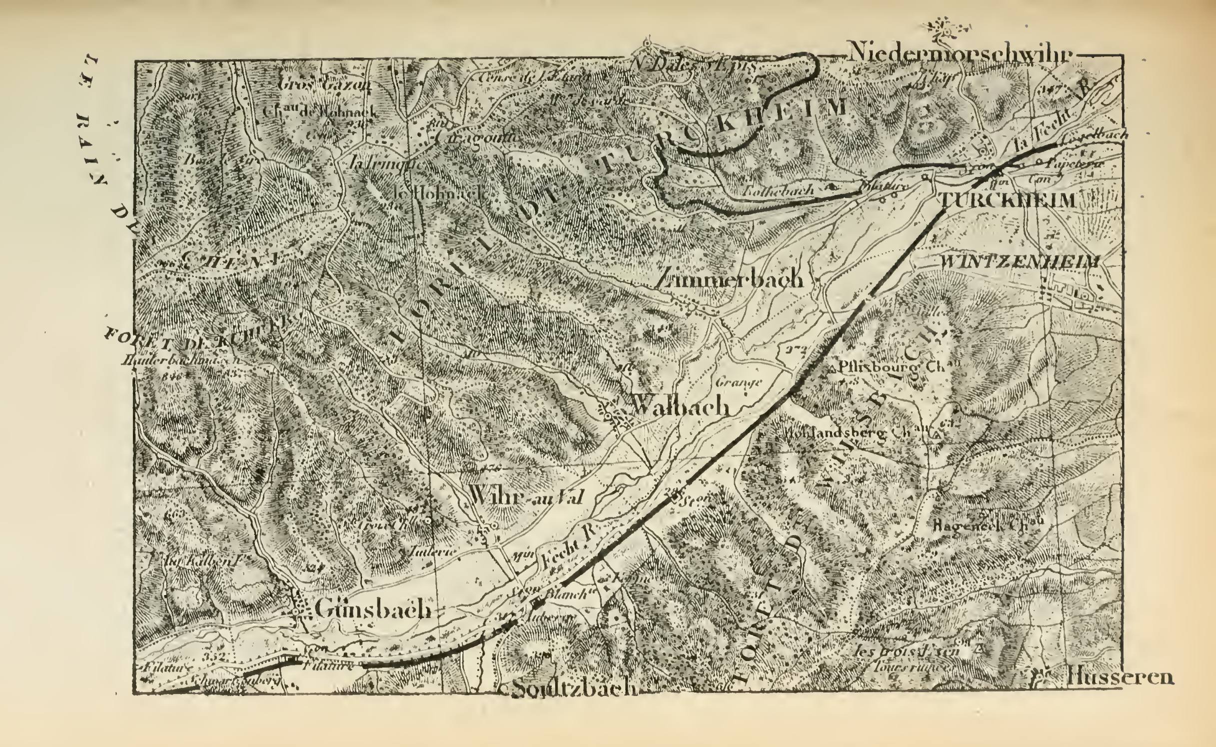
Le Logelbach, en tant que village, n'existe guère, les ouvriers habitent Colmar ou les communes voisines : Ingersheim et Turckheim, et Wintzenheim qui avec Colmar possède le territoire. Les usines sont d'ailleurs toutes aux abords de Colmar, la commune renferme les cités ouvrières du tissage de Bagatelle. La ville, par de grands quartiers neufs dont les maisons sont de style allemand, atteindra bientôt les usines.

Le canal est dérivé de la Fecht en amont de Turckheim, ses eaux forment fossé au sud de la rivière et font mouvoir, non loin de la petite ville, deux papeteries fondées au dix-huitième siècle et qui produisent ensemble 5.300 kilos par jour, dont 2.000 kilos de papier d'emballage. Turckheim fait partie du rayon Logelbach-Munster pour l'industrie cotonnière ; elle possède, à l'entrée du vallon du Rothebach, une filature occupant 14.000 broches et une teinturerie de soie.

La petite ville tient ces ateliers à distance ; il

---

(1) 7e série du *Voyage en France*.


Niedermorschwihr
TURCKHEIM
WINTZENHEIM
Zimmerbach
Walbach
Wihr-au Val
Günsbach
Soultzbach
Husseren
Gros Gazon
Chau de Hohnack
le Hohneck
Pflixbourg Ch.au
Hohlandsberg Ch.au
Hageneck Ch.au
Fecht R.
la Fecht
Grange
Rothebach
les trois Exen
LE RAIN DE

n'y eut pas d'espace pour eux dans l'enceinte, bien reconnaissable encore, de la place forte autour de laquelle Turenne livra une des batailles les plus habiles et les plus heureuses de sa brillante carrière. On pénètre toujours dans la belliqueuse cité par des portes ; l'enceinte, en partie transformée maintenant en logis, est séparée de la Fecht par un mail sous lequel a été érigé le buste de Charles Grad, qui dirigea la manufacture Herzog au Logelbach ; fécond écrivain, il a étudié avec ardeur sa terre d'Alsace et écrit sur elle nombre d'opuscules, de brochures et de volumes. Ses concitoyens l'envoyèrent comme député au Reichstag. Au lendemain des jours où elle fut arrachée à la France, la noble province a dû à son enfant d'être décrite pour les Français en un beau livre, tout imprégné de passion filiale. La maison de Turckheim où Charles Grad est né, et dont la cage d'escalier occupe une tourelle, est une des plus pittoresques de la curieuse bourgade.

La porte principale, face à la gare, est toute pimpante encore avec les quatre tourelles qui la flanquent, le nid de cigognes qui surmonte son toit aigu. Au delà, une étroite place porte le nom de Turenne, que les Allemands ont respecté, tout en imposant aux inscriptions des

plaques la forme *Turenneplatz*. Il faut leur rendre justice, ils ont partout conservé les monuments et les souvenirs historiques français. Ici pourtant le nom de Turenne doit mal sonner à leurs oreilles, car le chef de l'armée impériale battue le 5 janvier 1675 était l'ancêtre des Hohenzollern, l'électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg.

La place Turenne forme décor avec ses vieux logis et, au fond, l'hôtel de ville, œuvre de la Renaissance allemande. La ville entière, fort exiguë d'ailleurs, offre le même caractère archaïque; l'église, conçue dans ce style vaguement grec dont raffolaient les architectes vers 1840, fait un contraste un peu trop violent avec ce cadre; elle a gardé, il est vrai, son clocher ogival, mais la façade hellénique n'en est que plus bizarre.

Ces vieilles demeures aux pignons aigus, aux grands combles, ont de vastes caves, où l'on resserre le vin des collines, et des pressoirs où l'activité est grande dans les premiers jours d'octobre. Turckheim est fameux dans toute l'Alsace par son meilleur cru, le *Brand*. Les buveurs donnent au vin rouge de Turckheim le nom de *Türkenblut*, « sang des Turcs ».

Charles Grad évalue la récolte moyenne à cinquante mille *mesures* d'un demi-hectolitre

pour le seul terroir de Turckheim. La vigne monte presque jusqu'au sommet de l'Eichberg, montagne dont la pointe projetée vers la plaine, le Letzenberg, porte une chapelle. Le sommet de cette hauteur est entouré d'une sorte de retranchement élevé en 1850 par M. Herzog pour donner de l'occupation aux ouvriers réduits au chômage par les événements qui suivirent la Révolution de février. Un escalier de 400 marches y donne accès. L'ascension en vaut la peine, car la vue est superbe sur Turckheim, Colmar, la plaine d'Alsace et les lointaines montagnes de Souabe. On domine toute la plaine vignoble traversée par le canal et qui fut le théâtre de la bataille.

Le canal et son remblai cavalier servaient de retranchement à l'armée des princes allemands, disposée ainsi, à l'abri, de Turckheim à Colmar. Turenne, qui venait d'accomplir sa merveilleuse marche dérobée de la Moselle à Belfort et se dirigeait sur l'ennemi par le pied du vignoble, se garda bien d'affronter l'obstacle de face; arrivé à Wettolsheim, il suivit le chemin rural allant à Wintzenheim, complètement masqué par les hauts échalas des vignes, puis au bout de 3 kilomètres remonta vers le nord, traversa le Logelbach et la Fecht et assaillit à revers

Turckheim à peine occupé par l'ennemi. Ce premier succès permit à Turenne de s'étendre dans les environs et de jeter son armée sur le flanc de l'adversaire, menaçant de le prendre à dos. Ce fut le signal de la déroute des Impériaux et de la soumission de Colmar.

On monte peu au Letzenberg depuis que les Trois-Épis sont reliés à Turckheim par un chemin de fer électrique. Les Trois-Épis sont la terrasse terminale du puissant rameau vosgien qui se détache de la grande chaîne aux Hautes-Chaumes et sépare les vallées de Munster et d'Orbey. Il y a là un pèlerinage célèbre et un séjour d'été depuis longtemps fréquenté, mais où la foule afflue depuis que l'on y accède rapidement et sans fatigue.

J'ai un peu honte d'employer ce mode de locomotion électrique pour une ascension si facile, mais il est intéressant de voir fonctionner cette petite ligne de montagne, la première installée sur le versant alsacien des Vosges. De l'autre côté des monts la France possède celle, plus importante par la longueur et par l'altitude atteinte, de Retournemer à la Schlucht, avec un embranchement montant de là au Hohneck [1].

---

(1) Prolongée en 1907 de la Schlucht à Munster.

Puis, la chaleur est étouffante ; faire à pied une telle course pendant un après-midi d'août serait pure folie. Il fait si chaud que je me prends à envier le sort des lavandières placées à même le lit de la Fecht, dans les chenaux qu'elles ont obtenus par des rangées de grosses pierres ; pieds et jambes nus, elles forment de longues files. Spectacle singulier, car il montre que les œuvres patronales n'ont pas servi d'exemple aux municipalités : il y a des lavoirs pour les cités ouvrières, il n'y en a pas pour les villes ; le fait n'est pas particulier à Turckheim ni à l'Alsace.

La Fecht est d'ailleurs bien appauvrie par la saignée du Logelbach. Un filet d'eau, rapide et clair, court entre des bancs de gravier. Sur ses bords voici une belle usine, teinturerie de soie de la maison Herzog. Le tramway file vite, à peine laisse-t-il apercevoir cet établissement, et, aussitôt, les wagons guidés par le trolley s'engagent à travers le vignoble, dans un vallon secondaire.

L'électricité est fournie par une puissante chute actionnant des dynamos qui permettent d'envoyer la lumière à quinze villages, en même temps qu'elles donnent la force nécessaire pour élever les trains à 500 mètres au-dessus de la vallée, par un parcours de 8 kilomètres et demi.

La ligne, après avoir traversé le vignoble, ne

tarde pas à atteindre la forêt de Turckheim, fraction du vaste massif boisé qui s'étend, presque sans interruption, jusqu'au sommet de la grande chaîne; la zone qui porte le nom de la ville couvre 831 hectares. De la lisière des bois on aperçoit, très haut, les grandes constructions des hôtels des Trois-Épis.

En cette brûlante journée, l'odeur résineuse des pins s'exhale violemment ; ces arbres se mêlent aux sapins, aux châtaigniers et aux chênes. L'ascension au flanc des monts parfumés est exquise. A mesure que le convoi s'élève, la vue se fait superbe sur la plaine, la forêt du Rhin et la Forêt-Noire.

La montagne change rapidement d'aspect ; aux taillis sous futaie succèdent les airelles ; leurs petits buissons d'un vert sombre font nappe sous les pins. La ligne qui, par deux fois déjà, s'est repliée sur elle-même, parvient au-dessus du val profond où se blottit Niedermorschwihr et, brusquement, tourne à l'ouest. En quelques minutes elle a atteint la gare terminus, au-dessous du groupe d'hôtels, de villas et de la chapelle qui constituent Notre-Dame des Trois-Épis.

Le hameau occupe un site superbe, entouré de pins, sur un ressaut de montagnes. La vue est admirable de la terrasse des hôtels, c'est elle

que viennent chercher les citadins en promenade ou en vacances — elle et la pureté parfaite de l'air à cette altitude. Les paysans de la plaine, de la vallée de Munster et du val d'Orbey s'y rendent en pèlerins pour solliciter la Madone, auteur d'un miracle diversement raconté, mais où trois épis jouent un grand rôle, d'où le nom de la chapelle. Celle-ci n'a conservé que les murs de l'édifice élevé sur le lieu où le prodige se serait accompli; les Suédois, ces grands dévastateurs, sont passés là; trouvant les moines en fuite et les objets sacrés en sûreté, ils mirent le feu au couvent et à l'église. Après la conquête française, on releva le temple; bien des années après, en 1864, des travaux entrepris pour déplacer une croix au bord d'un chemin firent retrouver le trésor des religieux, dans un alambic dissimulé sous le piédestal. Des objets d'art précieux y étaient entassés, avec des monnaies, des médailles, des cuillers d'argent qui semblent avoir été les dons des fidèles.

L'église, de médiocre intérêt, est un de ces chefs-d'œuvre de mauvais goût que nous a laissés le dix-huitième siècle; mais peut-être tout ce clinquant est-il un attrait pour les pèlerins qui voient la richesse dans ces dorures et ces enluminures.

Les hôtels sont d'aspect à la fois élégant et confortable, les uns presque luxueux, d'autres simples, mais tous accueillants, tous en vue des paysages grandioses offerts par les vallées et la plaine du Rhin. Pour jouir d'une vue d'ensemble plus complète, il faut aller à l'extrémité de l'arête, sur le promontoire du Galtz, dressé entre le sommet du vallon de Katzenthal et le bassin où s'éparpillent les maisons de La Baroche, belvédère marqué par un pavillon de fer. On y parvient par un étroit sentier tracé sous les pins, à la crête du rocher.

Le panorama est immense. Du côté des montagnes, le tour d'horizon commence à la ruine grandiose du Haut-Kœnigsbourg qui domine Schlestadt, en passant par le massif du Bressoir (ou Brézouard), les Hautes-Chaumes, le Hohneck, le petit Ballon, le ballon de Guebwiller et finissant aux trois châteaux d'Éguisheim. On découvre jusqu'aux moindres détails de la vallée de la Fecht, mais une croupe masque Munster.

Au pied de l'éperon s'étend le vignoble, avec ses nombreux villages, bien groupés, pressant autour de leur église une carapace de toits fauves. Ces bourgs se détachent dans la verdure avec une extrême vigueur, comme ceux de la

plaine. Ils semblent d'autant plus exigus que Colmar occupe un plus vaste espace. Puis c'est la plaine semée de forêts, de bois, de bosquets, le Rhin étincelant entre la rangée sombre de sa forêt insulaire. La brume lourde qui pèse sur le tableau empêche d'apercevoir les Alpes, mais le Kaiserstuhl et la Forêt-Noire apparaissent dans toute leur majesté.

Par contre, le paysage immédiat se détache nettement; l'entrée de la vallée de la Fecht surtout s'offre au regard avec toute la grandeur féodale de ses monts couronnés de châteaux en ruines. Trois châteaux d'Éguisheim, burgs de Plixbourg, du Hohlandsberg semblent contempler et braver sur l'autre versant les restes de la forteresse du Hohnack. A leur pied la Fecht étincelle dans son plan de prairies.

Malgré l'isolement du Galtz et la grande altitude, le soleil est brûlant, comme avant un orage; le retour semble rude dans cet air enflammé; aussi profitons-nous encore du tramway pour rentrer à Turckheim, où nous attendons l'heure propice pour entreprendre la course de Munster.

Sur chaque versant de la vallée de la Fecht, une route suit la base des montagnes; la plus importante remonte la rive droite. que le che-

min de fer emprunte également; mais de ce côté, trop à l'ombre, exposé au nord, il n'y a aucun village, tandis que, sur la rive gauche, chaque ouverture de vallon a le sien; aussi un bon chemin relie-t-il entre eux tous ces petits centres.

Le premier village, Zimmerbach, s'allonge dans un val étroit parcouru par un ruisseau descendu dé la croupe de Giragoutte qui, sur le versant opposé, domine la vallée de La Baroche. De l'autre côté de la Fecht, sur un mont conique, la tour de Plixbourg est comme une sentinelle surveillant l'entrée de ce large couloir d'accès vers les hautes Vosges. Plus haut, se dresse une ruine autrement considérable, le château de Hohlandsberg, puissante forteresse jusqu'à son démantèlement, en 1635. C'est une masse solide encore et dans laquelle on pourrait s'installer pour surveiller le pays.

Les pentes que commandent les ruines sont plissées par des ravins et recouvertes par les taillis de la forêt de Wilsbach. Elles font face aux croupes plus ensoleillées de la forêt de Turckheim, divisées en chaînons parallèles par les vallons descendus du Hohnack. A l'issue d'un de ces plis le joli village de Walbach sourit au soleil; sur sa terrasse complantée de vignes, sa

vaste église d'un blanc jaunâtre, une haute construction blanche flanquée d'une tour accroissent le caractère pittoresque de ce petit centre.

Une demi-lieue encore et voici Wihr-au-Val, à l'issue d'un vallon couvert de grands bois et dont le fond d'un vert tendre s'ourle de vignes ; ce site fort gracieux est dominé par une grande église de grès rouge surmontée d'une flèche élégante. Wihr est un petit centre industriel possédant une filature de coton avec tissage, comme son voisin Günsbach. En face, la vie se montre enfin, la montagne s'entr'ouvre par la vallée du Krebsbach, dont la tête est au petit Ballon où nous devons monter demain. Ce vallon débouche sur le riche bassin de Wihr-au-Val, couvert de cultures, de prés et de vergers. L'orientation de la vallée de la Fecht ayant changé, la rive droite devient plus riante, même voici des vignes autour de Soultzbach, assis sur le Krebsbach, dont les abords sont une nappe de prairies encadrées de bois d'un effet charmant.

Soultzbach était une petite station balnéaire assez fréquentée, autant pour le charme de ses environs que pour ses eaux, analogues à celles de Bussang et de Seltz et recommandées dans la chlorose, l'anémie et la dyspepsie. Malgré ces vertus, l'établissement des bains n'a pu pros-

pérer; les quatre sources sont exploitées pour le transport au dehors.

Au-dessus de Soultzbach se dresse, très brusque, le Staufen, dans un des milieux forestiers les plus sauvages de toute la chaîne des Vosges; du haut de sa cime de 900 mètres, surmontée de la massive charpente d'un belvédère à trois étages, on domine à la fois toute la vallée de la Fecht et toute la plaine du Rhin; vers le sud, l'ouest et le nord, c'est le panorama des hautes montagnes, aux innombrables sommets.

Au fond de ce val du Krebsbach se blottit Wasserbourg, village dominé par les ruines d'un château dont la situation loin des grands chemins est faite pour surprendre; c'était un de ces repaires féodaux d'où le seigneur descendait pour aller rançonner les pays voisins. La belle masse du Kahlewasen ou petit Ballon domine ce creux de Wasserbourg.

Le Krebsbach ne peut être utilisé par l'industrie; pour retrouver la vie manufacturière, il faut redescendre à la Fecht et remonter la rive droite par la grande route. Là, dans un beau site, est une filature avec tissage dépendant de Günsbach, village double comme ses voisins : à l'issue d'une vallée, le hameau primitif, gentiment groupé entre les vignes montant jusqu'aux

premiers sapins de la forêt, et, sur la route près de la Fecht, la grande usine avec sa cité ouvrière. En face, une large mais courte vallée s'entr'ouvre dans un contrefort du petit Ballon ; là s'éparpillent les maisons de Griesbach entre les noyers, les vignes, les prairies ; ce site rappelle les beaux hameaux du Graisivaudan et de la Savoie.

Maintenant, les pentes s'accidentent ; sur la rive gauche elles se hérissent de rochers aux teintes chaudes. La vigne n'est plus aussi maîtresse du sol, elle se blottit aux pentes les mieux exposées, entre les cultures. La rive opposée, moins ensoleillée, montre des bois, des prés en pente, parfois un joli chalet. Au fond de la vallée, la Fecht brille entre les prairies.

Une grande usine, d'élégantes maisons ouvrières bordant la route annoncent Munster. D'autres fabriques groupent d'amples constructions surmontées de leurs hautes cheminées fumantes. Voici la ville, tranquille et somnolente, malgré la ruche de travail qui a succédé à l'une des plus fameuses abbayes d'Alsace.

AU PETIT BALLON (KAHLEWASEN)

Munster. — L'abbaye devenue manufacture. — Les établissements Hartmann. — La décapole forestière du val Saint-Grégoire. — En route pour le Kahlewasen. — La forêt. — Les hautes métairies. — La marcairerie-auberge. — Au sommet du petit Ballon. — Le panorama. — La fromagerie de Kahlewasen. — Industrie fromagère de la vallée de Munster. — Une schlitte. — Le chêne de Voltaire. — Luttenbach et le séjour de Voltaire. — La grande vallée de Munster. — Metzeral.

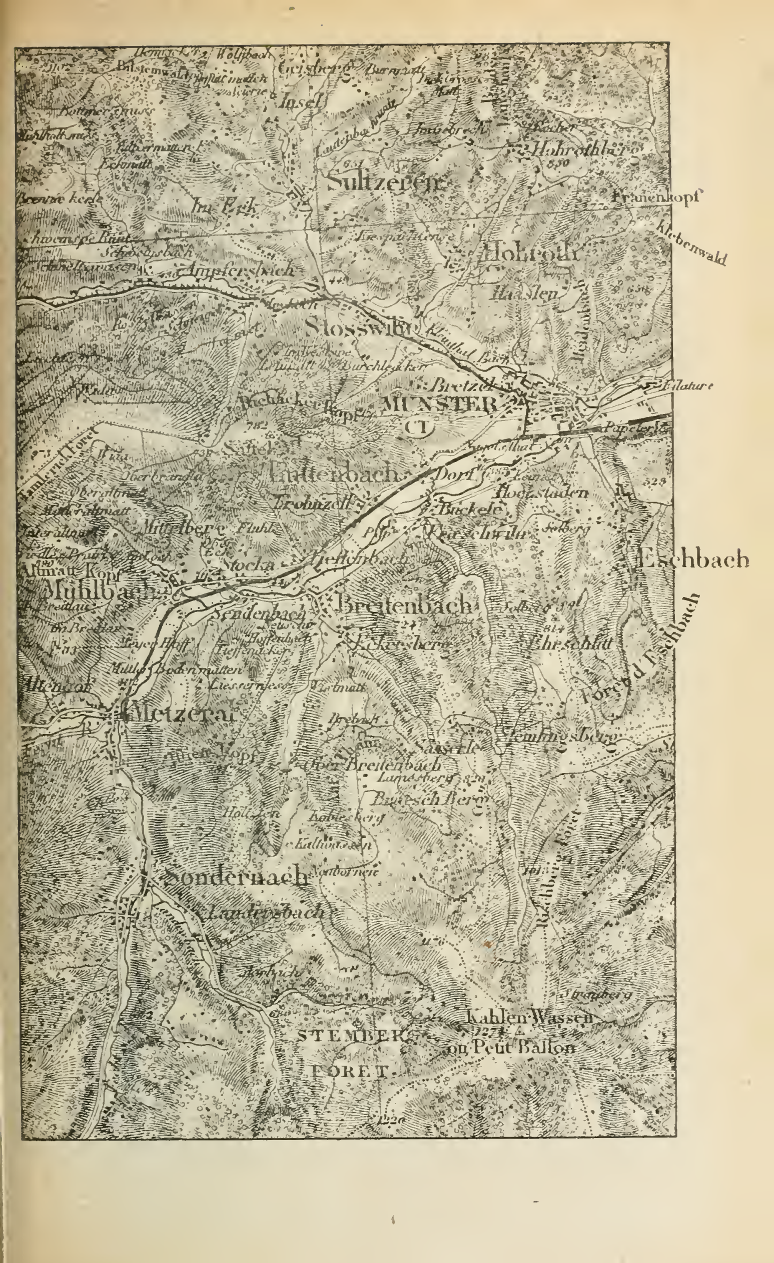
Restaurant du Hohneck. Août

Munster, c'est le *monastère*. Partout où ce mot se retrouve en pays allemand, il indique l'existence d'une ancienne abbaye; par extension il s'est appliqué aux grandes églises, aux cathédrales : ainsi le munster de Strasbourg. La petite capitale de la vallée de la Fecht eut donc son abbaye, elle en prit le nom; jusqu'à la Révolution, la ville et les villages voisins furent dans l'étroite dépendance des Bénédictins, seigneurs et maîtres, bien que les habitants eussent en majorité embrassé la Réforme. Depuis la grande secousse de 1789, l'abbaye est devenue une

usine colossale, ayant sur ce large pli des Vosges une domination plus complète encore, mais plus bienfaisante aussi que celle des moines. La manufacture est la vie de Munster; sans elle, la ville tomberait vite au rang de village.

Tranquille et simple, malgré l'énorme manufacture, Munster s'anime seulement aux heures de l'entrée et de la sortie des ouvriers, ou, pendant l'été, à l'arrivée et au départ des voitures qui font le service du col de la Schlucht et relient ainsi l'Alsace à la France par Gérardmer [1]. L'ancien bourg, dont les habitants s'étaient constitués en commune, en vertu de chartes arrachées aux Bénédictins, s'est bien accru. Au noyau de petites rues bordées de maisons basses entourant une maison commune dressée comme symbole d'indépendance, se sont greffées des voies nouvelles aux maisons régulières. Actuellement, les constructions neuves, sur la route de la Schlucht surtout, ont un caractère d'élégance; plusieurs méritent le titre de villas. Sauf la mairie, les édifices sont modernes : vaste temple protestant, haute église de grès rouge. Devant la gare, un beau jardin public, véritable

(1) Ce service a perdu son activité depuis que le tramway électrique, figurant sur la carte ci-contre, relie la Schlucht à Munster.



Sultzeren
Hohrothberg
Frauenkopf
Hohrodt
Ampfersbach
Stosswihr
Hasslen
MUNSTER
Filature
Papeterie
Luttenbach
Hodstaden
Eschbach
Mittelberg
Stocka
Mühlbach
Breitenbach
Sendenbach
Metzeral
Ober Breitenbach
Sondernach
Landersbach
Kahlen Wassen
ou Petit Ballon
STEMBERG
FORET

parc ombragé de grands arbres, est une superbe entrée de ville. Un monument fruste avec médaillon conserve la mémoire du botaniste Kirschleger, qui a consacré son érudition à la flore des Vosges. Aux abords se remarquent les édifices les plus récents : poste, écoles, salle de concert.

Quant à l'abbaye, elle est debout encore, mais combien transformée ! Ici le premier Hartmann — arrivé à Munster en 1776 et qui avait créé dès 1790 une petite fabrique d'impression sur étoffes — s'installa quand les maisons religieuses furent fermées. Le moutier tranquille où dom Calmet, l'historien de Lorraine, commença ses grands travaux avant d'aller s'installer à Senones [1], vibre sans cesse du mouvement des machines. La primitive industrie de l'impression a disparu, remplacée par la filature et le tissage qui avaient été organisés comme annexes. C'est un des établissements les plus considérables de toute l'Alsace : 2.450 ouvriers filent, tissent, blanchissent et apprêtent les tissus de coton produits par 56.000 broches et 2.000 métiers. Là encore s'est produit une émigration partielle : la maison Hartmann a installé une succursale

(1) 59e série du *Voyage en France.*

à Rougegoutte, près de Belfort, pour conserver la clientèle française.

L'usine de Munster est une de celles qui sont entrées dès la première heure dans la voie des œuvres sociales. Caisse d'assistance, logement des ouvriers, réfectoire où mille convives avaient place aux tables pour prendre le repas apporté le matin et réchauffé par des gens de service, soupes livrées à un prix minime, écoles, tel était le tableau que M. Audiganne faisait, en 1854, dans son étude sur les *Populations ouvrières de la France*. Alors déjà on voyait des générations d'ouvriers se succéder à l'usine : tel tisseur était depuis vingt-cinq ans à son métier. Le jeune homme qui partait au régiment « pour son sort » retrouvait sa place à la fabrique après les sept années de service. Depuis lors, ces œuvres ont persisté, la population ouvrière de Munster et des environs est parmi les plus heureuses de la Haute-Alsace.

Avant que l'industrie se fût implantée sur les bords de la Fecht, les habitants vivaient par l'élevage du bétail et un peu par la culture. L'exploitation des immenses forêts ne donnait pas le revenu que l'on eût pu atteindre, car ces bois constituaient l'apanage de toute la communauté, composée de neuf villages et de la ville : « Ville

et vallée de Munster », disent les actes publics ; *Décapole forestière du val Saint-Grégoire,* disent les plus anciens documents.

L'autorité française voulut apporter un peu d'ordre dans la gestion des forêts et des pâturages en soumettant la Décapole au régime adopté pour le reste du royaume. Ce fut le signal d'une sorte d'insurrection rudement réprimée. La Révolution ne toucha pas à l'état de choses ; forêts, pâtures, terrains vagues restèrent propriété des dix paroisses. En 1847, la cour de Colmar se vit amenée à prononcer la répartition des biens entre les communes. Décision assez singulière, car, en même temps, on respectait l'indivision dans les petites provinces des pays basques et du Béarn, organisation encore vivace aujourd'hui et que l'on ne cherche pas à détruire (1).

J'ai retrouvé à Munster mon ami Frédéric Régamey, l'excellent artiste qui se voue en ce moment à nous faire connaître l'Alsace et qui associa sa compagne à son œuvre, en mettant son nom en avant du sien sur les livres consa-

---

(1) Sur les syndicats de communes du pays basque, voir la 41e série du *Voyage en France*.

crés à la province perdue [1]. Jeanne et Frédéric Régamey, m'accueillant avec leur cordialité coutumière, ont improvisé séance tenante une excursion au Kahlewasen ou petit Ballon, d'où ils veulent me présenter une grande partie de leur chère Alsace. Deux de leurs enfants, garçons superbes, pleins de vigueur, sont de la partie ; malgré leur jeune âge, ils monteront au sommet sans présenter apparence de fatigue.

Il est haut cependant, ce Kahlewasen, dont la traduction, *chaume dénudé,* correspond à notre « chaumont » : 1.274 mètres d'après l'état-major français, 1.268 d'après les topographes allemands, et les bords de la Fecht sont à l'altitude de 350 mètres seulement. Certes, ce n'est pas les Alpes, pas même les Pyrénées, mais les courses dans les Vosges comme dans le Jura sont parfois pénibles à cause de la chaleur ; les sommets sont à peine au niveau des points de départ dans les ascensions alpestres. Le culmen du Kahlewasen est à l'altitude de la ville de Briançon et le ballon de Guebwiller est inférieur, comme hauteur au-dessus du niveau de la mer, au bourg de La Grave.

---

(1) *Récits d'un Vieil Alsacien. — Au service de l'Alsace. —* Paris, librairie Albin Michel.

Nous partions à une heure tardive, mais par une journée tiède. La course fut adorable. D'abord sur des pentes tapissées de prairies d'un vert doux et parsemées de chalets, puis la forêt de sapins majestueux s'élevant au-dessus des airelles et des mousses. Longtemps nous montons ainsi par le sentier bien entretenu, aux lacets fréquents et brusques, pour déboucher enfin dans une clairière où s'élève la métairie de Ried, servant d'auberge pour les touristes. Des abords s'étend soudain, une vue superbe vers le Hohneck, la Schlucht, le vaste hôtel de l'Altenberg. Le chemin, après avoir traversé une autre partie de forêt, coupe en diagonale une sorte de vaste combe herbeuse, où coulent des ruisseaux clairs, animée par une multitude de vaches dont les sonnailles donnent cette impression exquise et délicieuse bien connue de tous ceux qui ont erré par les alpages. Sans cesse, du sentier, on voit grandir le paysage ; la vallée de Munster se creuse, profonde, avec son essaim de villages occupant des fonds de prairies ombragées de noyers et encadrées de sapinières.

Au pied de la croupe terminale du Kahlewasen que nous apercevons bientôt, se blottit une grande métairie, ou plutôt une marcairerie pour la fabrication du fromage ; le propriétaire a

aménagé quelques chambres et une vaste salle d'auberge. Le temps, si doux tout à l'heure, est devenu froid, un poêle répand une chaleur bien appréciée après le passage dans la pelouse où soufflait une âpre brise.

Pendant que l'hôte prépare le déjeuner, nous montons sur le Strohberg, sommet couvert de rochers qui domine la ferme ; le vent est rude, on avance à peine, heureux de trouver de temps à autre l'abri de quelque bloc ruiniforme faisant songer à une prodigieuse réunion de pierres celtiques. De ces abris nous dominons le fond de la vallée, ses villages : Breitenbach, Muhlbach, Metzeral à la jonction des deux branches de la Fecht, Sondernach sur le bras principal. Mais l'horizon en somme est limité ; nous ne voyons que la chaîne des Hautes-Chaumes et le chaînon secondaire qui, s'abaissant peu à peu, va finir aux Trois-Épis. Il faut aller au sommet du Kahlewasen. Le vent est si violent et glacial que Mme Régamey préfère rester blottie dans un creux de roches où le soleil est doux, pendant qu'au-dessus passe en sifflant la bise.

La montée est assez longue encore : une demi-heure qui paraît interminable par ce rude aquilon, un moment atténué par un bois de hêtres nains couchés et tordus à force d'avoir subi les

tempêtes. Enfin voici la crête ; impossible d'y tenir debout, le vent fait rage comme s'il voulait arracher nos manteaux. En descendant sur l'autre versant, nous découvrons un creux à l'abri, où les rayons du soleil reprennent leur effet bienfaisant.

La vue est immense et superbe. Toute la plaine d'Alsace avec ses vastes cultures, ses rivières bordées de bois, ses forêts, la nappe immense de la Hart se déroule. Sur ces étendues vertes ou fauves, des villages mettent leur blancheur ; puis c'est la Forêt-Noire, réplique des Vosges, puissamment éclairée à cette heure, le Rhin deviné par des foyers étincelants.

Le cadre lointain est encore plus beau. Nous avons la bonne fortune d'arriver un jour de lumière transparente et la chaîne des Alpes se déroule dans toute sa splendeur ; les pics et les glaciers se détachent merveilleusement sur le ciel d'un bleu profond, depuis le Sentis jusqu'au mont Blanc. Voici le Righi, le Pilate, le Titlis, puis, au centre de l'éblouissant décor, le Wetterhorn, le Schreckhorn, le Finsteraarhorn. Ce sont encore la Jungfrau, la Blümlisalp et, tout à fait à l'extrémité, des masses plus confuses qui doivent être le mont Blanc. Enfin, le spectacle que je suis allé chercher en vain au grand ballon de Guebwiller !

Mais le voici, le grand Ballon! en face de nous, de l'autre côté d'une vallée très profonde, celle de la Lauch. Il se dresse au cœur d'un amphithéâtre de sommets allant du Rainkopf et du Hohneck au Donon. A nos pieds se creuse une vallée secondaire, celle de l'Ohmbach : je reconnais Winzfelden, Soultzmatt, très allongé, et Rouffach dans son corset de murailles qui paraissent bien fières encore, vues à cette distance.

Il faut nous arracher au spectacle, atteindre la crête qui nous abritait et, sous les morsures du vent, plus âpre encore s'il est possible, descendre à la métairie, où je voudrais voir fonctionner la fromagerie, une des plus vieilles des Vosges, puisqu'on la voit déjà signalée en 1568.

C'est que l'industrie fromagère est ancienne dans cette partie des Vosges : on faisait du fromage au treizième siècle et ceux de Munster étaient réputés dès le seizième. De ce côté des monts, le *munster* est le plus apprécié, comme le géromé sur l'autre versant (1).

Le munster est un fromage gras, à pâte molle, obtenu avec du lait non écrémé. Les marcaireries qui font le beurre emploient le lait

(1) Sur les fromageries des Vosges lorraines, voir la 59e série du *Voyage en France.*

écrémé à fabriquer un fromage *suisse* analogue au gruyère. La métairie de Kahlewasen ne fait que du munster.

Le marcaire me montre avec plaisir son installation... Mais d'abord il faut apprendre que le marcaire, ou marcar, est le fromager; ce nom vient de l'allemand *Melker,* en alsacien *Malker,* qui veut dire trayeur. D'où le mot marcairerie par lequel on désigne les constructions où se fait le fromage. Celle que je visite est une des plus considérables des Vosges; le massif entier en compte plus de deux cents, dont une cinquantaine pour la Haute-Alsace, le reste pour la Basse-Alsace et le département des Vosges.

Il y a ici une cinquantaine de vaches laitières, elles sont montées à la date habituelle, le 21 mai, et redescendront à la fin de septembre quand la neige commencera à recouvrir les pelouses.

Le marcaire et ses aides procèdent deux fois par jour à la traite. Le lait est mis en présure et le caillé est placé pour égoutter dans des formes nommé *trottes*. Les fromages y restent quatre à cinq jours, suivant la température, et sont portés ensuite, pour sécher, dans une salle aérée; ils y séjournent deux ou trois jours. De là ils passent dans la salle de raffinage et y demeurent de huit jours à six semaines selon les conditions du

marché ; deux fois par semaine on les lave et on les retourne après les avoir à nouveau saupoudrés de sel. Pour obtenir le beau poli qui fait ressortir la couleur orangée du munster, le marcaire mouille sa main et lisse le fromage.

Les marcaireries occupent les hauts pâturages, loués par les communes au prix moyen de 30 francs l'hectare, dans la vallée de Munster. D'après Charles Grad, qui, habitant le Logelbach, a pu se documenter facilement, la vallée possède sur ses chaumes 4.500 vaches, 100 taureaux, 1.200 génisses et élève annuellement 700 veaux. La production en fromage, gras ou maigre, munster ou suisse, atteint 170.000 kilos au prix de 56 à 76 francs le quintal de 50 kilos.

Dans le canton de Munster, la marcairerie domine ; dans le canton de la Poutroye, où les habitations s'éparpillent dans les prairies et les champs, notamment à Orbey, au Bonhomme et à la Baroche, les habitants font le fromage chez eux pour l'envoyer sur les marchés ou le livrer à l'exportation. Le mode d'exploitation varie donc selon les conditions du sol ; la marcairerie, c'est la ferme isolée des hautes chaumes, presque toujours abandonnée pendant l'hiver.

L'heure avance ; si nous voulons atteindre

Munster avant la nuit, il faut nous mettre en route. A la métairie du Ried nous changeons de chemin pour descendre dans le vallon très profond et délicieusement solitaire qui aboutit à Luttenbach. Aucun bruit pendant longtemps; mais voici un chantier de bûcherons et une glissière, primitive schlitte sur laquelle les travailleurs font descendre leur traîneau chargé de bûches. Plus loin, un ruisseau murmure, le fond du val renferme une étroite bande de prairie. Sur une pente, au-dessous du chemin devenu praticable aux chars, Régamey me montre un chêne que la tradition locale a baptisé du nom de Voltaire en souvenir du philosophe qui, pendant son séjour à la papeterie de Luttenbach, aurait fait de cet arbre un but de promenade. Cela ressemble bien peu à Voltaire! Ce serait plutôt dans le goût de Rousseau.

Le vallon un peu élargi, plus frais, débouche tout à coup en pleine lumière, entre les jolis hameaux qui constituent Luttenbach. Là-bas voici le haut clocher de Munster, les cheminées de ses usines, les chalets qui parsèment les pentes; en quelques minutes nous avons atteint la ville.

Au matin je me suis remis en route pour visiter la haute vallée. L'air est vif, mais le soleil se

lève dans un ciel d'une admirable pureté faisant prévoir une journée chaude. Déjà descendent des marcaireries les ânes conduits par un gamin et apportant le fromage aux magasins de Munster. Ces petits animaux sont plus nombreux encore que dans le canton de Rouffach où je les signalai à Westhalten. Tandis que ce dernier canton en possède trois cents, il y en a quatre cents dans la vallée de Munster, servant surtout aux relations des fromageries avec le fond du val.

Luttenbach s'éveille, les ouvriers se dirigent vers une usine des bords de la Fecht, un tissage remplaçant la papeterie qui était exploitée au dix-huitième siècle par le frère du grand historien alsacien Schœpflin. Elle a acquis de la célébrité avec le séjour de Voltaire, alors comme exilé à Colmar : Schœpflin fabriquait le papier destiné à l'impression des *Annales de l'Empire*. L'usine, malgré son titre de papeterie royale, était fort primitivement installée ; le secrétaire de Voltaire dit qu'elle était ouverte à tous les vents. Le grand écrivain y resta une année, n'ayant d'autre distraction que de jouer aux échecs avec un employé du gouvernement surveillant la fabrication du papier pour cartes à jouer. On a bien longtemps conservé intacte la chambre où

coucha l'auteur de *Candide,* où il acheva les *Annales de l'Empire* et écrivit l'*Orphelin de la Chine.* De nos jours Luttenbach a été habitée par M. Rothan, le diplomate auquel on doit de curieux livres sur le second Empire.

Cette partie de la vallée de la Fecht est pour les habitants du pays la « Grande vallée », en opposition à la « Petite vallée » empruntée par la route de la Schlucht. De beaux vallons s'ouvrent sur le bassin ; dans l'un d'eux, Breitenbach s'abrite, près du hameau de Sendenbach où la rivière donne le mouvement à un tissage dépendant des établissements de Munster. La vallée est remplie de petits hameaux, de fermes, de chalets isolés, entourés de vergers de pommiers et de pruniers. Des noyers mettent çà et là de grandes taches d'ombre. De Muhlbach à Metzeral, toutes ces gammes du vert rehaussées par la blancheur des maisons sont un enchantement pour les yeux.

A Metzeral, la Fecht se forme de deux torrents portant le même nom. L'un descend du massif du Rothenbach, près de la frontière, en s'accroissant d'un ruisseau venu du Hohneck, l'autre accourt de ce Lauchenkopf où naît aussi la Lauch. Leurs vallées sont très alpestres par leurs forêts éparses, leurs prairies, les chalets qui les

parsèment, habitées par une population riche et laborieuse conservant en partie les antiques mœurs et les costumes d'autrefois.

Metzeral, devenu tête de ligne du chemin de fer, est maintenant le centre des excursions dans ces belles montagnes où l'on trouve pendant l'été l'existence pastorale, surtout dans la vallée de la Fecht de Sondernach ; le village de ce nom possède d'innombrables métairies sur les chaumes qui vont se rattacher au Kahlewasen.

L'industrie est venue jusqu'à Metzeral ; la Fecht y fait mouvoir un tissage ; il occupe peu de bras. La population vit par la culture intensive du sol, l'élevage du bétail, l'exploitation des forêts. La terre arable est rare, mais cultivée avec un soin extrême ; elle produit beaucoup de pommes de terre, du chanvre, du blé. La propriété du sol est une passion pour les habitants de la Grande vallée, on se dispute le moindre lambeau avec une telle âpreté que l'hectare atteint les prix de 18.000 à 20.000 francs, si j'en crois Charles Grad. Cela pour les champs labourables ; les jardins valent 250 francs l'are, c'est-à-dire 25.000 francs l'hectare !

Le séjour des touristes, de plus en plus nombreux, accroît les ressources de ces hameaux des bords de la Fecht. Metzeral est admirable-

ment situé pour les amateurs de grandes excursions et d'ascensions un peu rudes. On est ici dans la région des plus hauts sommets. Par Sondernach on atteint le grand Ballon et le Kahlewasen; par la croupe du Herrenberg, où monte une excellente route, on peut gagner le Rainkopf, et les hautes chaumes de la frontière où naissent la Vologne et la Moselotte, dominant les belles vallées du versant lorrain. Raides sont les pentes; parfois, comme au Hohneck, de véritables escarpements rocheux donnent bien réellement la sensation de la haute montagne.

VI

L'ALSACE ROMANE

Le chemin de fer de la Weiss. — Ingersheim. — Ammerschwihr. — Kientzheim. — Sigolsheim et le champ du Mensonge. — Kaysersberg, ses monuments et ses ruines. — L'abbaye d'Alspach. — Fréland. — Le pays de langue romane. — Le vallon de la Béchine. — La Poutroye. — Le Brézouard.

La Poutroye. Août.

Le train où nous allons prendre place, assez long, composé de wagons analogues à ceux des tramways, mais cependant placé à quai sous le hall de la gare de Colmar, est occupé par une foule nombreuse ; à notre grande surprise, beaucoup de voyageurs s'entretiennent en français ou dans un dialecte se rapprochant bien plus de notre langue que de l'idiome alsacien. Mon fils, Maurice, qui eut tant d'accès de désespoir en constatant l'inanité de son allemand universitaire auprès des paysans de l'Alsace, est un peu stupéfait. Il me faut lui rappeler que nous allons dans cette haute vallée de la Weiss, où des

populations d'origine romane ont conservé le langage qui prévaut de l'autre côté de la frontière. Curieux pays, longtemps fermé, mais où le chemin de fer conduit facilement aujourd'hui, au moins jusqu'au chef-lieu de ce canton de vieille souche française.

Nous sommes bercés déjà par ces intonations inattendues, quand le petit train s'ébranle, traverse de grandissants faubourgs aux maisons à prétentions architecturales et s'engage sur la route du Logelbach dont il emprunte la chaussée. De la plate-forme d'arrière, où nous allons prendre place, la vue est bien belle sur la chaîne des Vosges, vers le nord surtout où, sur l'avant-mont, se profilent les guerrières silhouettes des trois châteaux de Ribeauvillé et du Haut-Kœnigsbourg.

Voici la longue façade d'usines du Logelbach, ses hautes constructions, les habitations ouvrières ; puis le convoi s'avance entre les vignes, sur le terrain célèbre où se tenaient les Impériaux quand Turenne, ayant occupé Turckheim, vint les mettre en déroute ; nous franchissons la Fecht au-dessous du gué que les troupes françaises utilisèrent malgré l'eau glacée, et pénétrons dans Ingersheim. Le bourg, propret, est traversé par le ruisseau de Weidbach, descendu des Trois-

Épis pour parcourir le beau val vignoble de Niedermorschwihr. Ingersheim avoisine le Logelbach plus industriel; parmi les usines situées sur son territoire sont deux fabriques de tubes en carton pour filature.

Ingersheim a gardé quelques maisons de charpente à encorbellement, égayant la physionomie de ce bourg de grande route assis entre les prairies de la Fecht et le vignoble qui, jusqu'aux abords de Saverne, recouvre toutes les pentes. Le village est chef-lieu d'une des plus riches communes du terroir; près de 300 hectares y sont couverts par les pampres s'élevant sur de hauts échalas rappelant le vignoble d'Auvergne; la commune voisine, Katzenthal, en possède 185, Sigolsheim 257, Kientzheim 259, tout cela sur une étendue de moins de deux lieues.

L'aspect des plantations est fort opulent, les grandes perches enveloppées de sarments disparaissent parfois sous les grappes mûrissantes. Les vignes pénètrent comme un coin dans la montagne par le vallon où le village de Katzenthal, fier de ses crus d'antique réputation, se blottit sous un promontoire portant la ruine féodale de Wineck. Plus loin, à l'endroit où le ruisseau de Walbach, descendu de la Baroche, atteint la plaine pour se jeter dans la Weiss, une

petite ville toute menue se blottit sur un éperon surgissant d'une conque couronnée de taillis; c'est Ammerschwihr, dominée par une tour à toit aigu et l'église. Bassin d'une extrême richesse; la vigne, amoureusement soignée, enchâsse le curieux centre, çà et là contenu par des restes de remparts qu'il n'a pas tenté de déborder, car l'industrie n'est pas venue : Ammerschwihr est resté à la viticulture.

Nous ne résistons pas à la séduction de ce décor à la fois rustique et féodal; laissant le train se diriger vers Kientzheim, nous allons à travers les rues de la bourgade. O la curieuse vieille cité, venue jusqu'à nous avec tout son charme d'autrefois! Il est bien des villes archaïques en Alsace, surtout dans ce vignoble qui semble avoir distillé un philtre pour assurer la conservation des choses du passé; aucune n'est plus précieusement demeurée ce qu'elle fut jadis que cet Ammerschwihr, plus joliment appelé Mériville par les habitants du val d'Orbey. On pénètre encore dans la cité par deux portes fortifiées, on marche entre des rangées de vieilles maisons sculptées, de bois ou de pierre, dont les pignons aigus se profilent avec leurs côtés en dents de scie. Toutes sont intéressantes; les unes, anciens logis aristocratiques, encore écus-

sonnées de leur blason, d'autres, non moins orgueilleusement timbrées d'armes parlantes des corps de métier ou des bourgeois artisans. L'hôtel de ville, qui date de 1532, est un charmant édifice où la Renaissance a déployé avec élégance les réminiscences classiques dont elle était férue. Tout serait à voir dans ce petit centre de 1.700 âmes, enrichi par la vigne, où l'industrie n'a trouvé place que pour un petit atelier produisant des orgues et des objets de piété — fabrication qui s'allie à merveille au cadre.

Jusqu'à la Révolution ce fut une cité singulière, car elle relevait de trois seigneurs prélevant chacun des impôts en numéraire ou en vin, gardant chacun la clé d'une des trois portes. Aujourd'hui, les deux portes restées debout ne sont plus que l'ornement du paysage citadin, et la mignonne cité ne cherche guère à les fermer, elles s'ouvrent hospitalièrement aux touristes qui accèdent par cette voie à la vallée du Walbach, d'où l'on peut gagner les Trois-Épis et la Baroche.

A un kilomètre à peine, voici une autre ville close, Kientzheim, allongée au bord de la Weiss abondante et claire, débouchant de l'étroite vallée commandée par les restes du château de Kaysersberg. Ces vieilles bourgades fortes, les

ruines, les églises, les formes heureuses des petits monts constituent le type parfait de ce que l'on appela le paysage romantique. Kientzheim est encore entourée d'un mur d'enceinte flanqué d'une belle tour et construit en pauvres matériaux : cailloux roulés de la Weiss, moellons fauves. Là aussi sont de vieilles rues, des maisons anciennes, pittoresques toujours, mais moins intéressantes que celles d'Ammerschwihr. L'église, presque entièrement reconstruite à notre époque, conserve le monument des Schwendi. Le premier du nom fut ce maréchal de l'empire d'Allemagne qui s'illustra contre les protestants et battit les Turcs à Tokai. Cette victoire lui valut la seigneurie du Hohlandsberg dont Kientzheim était comme le chef-lieu. La tradition veut que le vainqueur de Tokai ait porté dans ses domaines des plants du fameux vignoble hongrois et que ceux-ci aient contribué à la richesse du pays. Mais, d'après les ampélographes, le tokai alsacien est un plant de Bourgogne.

A l'est on sort de Kientzheim par une porte ancienne d'où l'on gagne Sigolsheim, vieux bourg célèbre depuis bien des siècles par le vin récolté au flanc d'une colline isolée, qui le domine au nord. L'église, intéressant édifice du treizième siècle, a été fortement restaurée

de nos jours. Sigolsheim est un de ces lieux bénis par les archéologues à cause de l'éternel débat soulevé par quelque fait historique. Un clan de savants y voit le champ du Mensonge où Louis le Débonnaire fut trahi par ses fils. J'ai déjà signalé un autre parti qui place le drame dans l'Ochsenfeld (1); un troisième, non moins convaincu, opine pour Rouffach. De chaque côté les arguments sont solides, aussi nul ne veut-il céder. Parmi les savants intervenus dans le débat, il faut signaler les Golbéry, famille de magistrats historiens dont le château, entouré d'un parc, s'élève à l'entrée de Kientzheim.

De cette dernière ville on atteint en moins d'un quart d'heure de marche la capitale de cette curieuse réunion de petites cités anciennes, Kaysersberg, non moins intéressante que ses voisines. La vallée de la Weiss, étroite en amont, s'évase ici; boisée sur la rive droite exposée au nord, elle est couverte de vignes sur le versant opposé étalé au plein soleil et d'où surgit la haute masse d'un château construit par l'empereur Frédéric Ier, mais attribué par la tradition locale à Barberousse, Frédéric II. A distance, la petite ville avec son lourd clocher carré à dôme, ses

(1) Dans la première partie de la *Haute-Alsace* (48e série).

tours, son enceinte, est une saisissante évocation du passé.

L'intérieur répond à cet aspect. Kaysersberg demeure ce qu'elle fut au temps où elle était une des dix villes impériales de la Décapole d'Alsace. De vieilles maisons à pignon et en encorbellement, aux fenêtres fleuries, bordent des rues étroites ; des tourelles d'angles, des poutrelles sculptées contribuent à donner un caractère extrêmement archaïque à ce décor. Cependant les vieux logis sont loin d'être comparables à ceux d'Ammerschwihr pour leur valeur architecturale.

Le rempart est encore debout, précédé d'un fossé en avant duquel une promenade ombreuse avoisine la gare. Les monuments sont rares, mais dignes d'une visite ; l'église, trop souvent remaniée, a gardé de belles parties du douzième siècle et de remarquables peintures, d'une telle intensité de vie, qu'on les a attribuées parfois à Holbein. Les stalles sculptées du chœur, un saint sépulcre, deux baptistères sont d'autres œuvres remarquables. A l'extérieur, un portail roman présente au tympan une *Vierge couronnée par le Christ*. Le sous-sol renferme un ossuaire.

L'hôtel de ville, construit au seizième siècle, est une heureuse inspiration de la Renaissance


Bonhomme
Fréland
Chamont
FORET DE SIGOLSHEIM
FORET DE KIENTZHEIM
la Verse
Ribeaugoutte
Fosse
CT
la Poutroye
la Barrichire
Côte de Calimande
les Aiguilles
la Goutte
Faude
Hachimette
Limbach Kopf
Kirchthal
Kastelbourg
KAYSERSBERG
CT
les Allagouttes
FORET DE VORHOFF
Hachigoutte
le Bas Beauregard
Remomont
la Mairelle
Creux d'Argent
Orbey
le Tigesen
le Grasson
le Cras
la Grande Vallée
les Hennerels
la Chapelle
Fontenelle
Pairis
Noirmont
Pré Bayot
Tournière
B. de Sommersberg

allemande. Élevé de trois étages, il semble dire l'orgueil de la cité impériale ; une sorte de loggia en saillie sur la façade, une belle porte à plein cintre, une tour renfermant un escalier tournant, une tourelle, donnent beaucoup d'allure à cet édifice, considérable pour une commune de moins de 4.000 âmes. Parmi les constructions civiles on signale surtout, dans la cour d'une maison de la grande rue, une fontaine portant une inscription en dialecte alsacien que ne renieraient pas les habitants d'aujourd'hui — vignerons et francs-buveurs comme le furent leurs pères — voici une des traductions :

« Si tu bois de l'eau à gorgée, — à table, cela te glace l'estomac. — Bois modérément du vieux vin subtil d'arome — je te le conseille — et laisse-moi mon eau. »

C'est tout le contraire, comme conseil, de la gouailleuse fontaine de Rouffach disant au passant :

— Chez l'aubergiste — l'hôte achète souvent de l'eau pour du vin — viens à moi, tu gagneras ce que tu aurais payé !

C'est que le vin joue un rôle important dans l'économie sociale de Kaysersberg. Si le vignoble de la commune n'atteint pas une étendue comparable à celui des centres voisins, la ville est

un des centres du commerce vinicole ; ses chais sont une des curiosités de l'endroit, on en est plus fier que des usines par lesquelles Kaysersberg se rattache au rayon de Colmar et de Munster. Une de ces fabriques renferme filature et tissage, l'autre n'est que filature. 20.000 broches, 176 métiers, 325 ouvriers, telle est l'importance de ce petit groupe, auquel il conviendrait d'ajouter, dans la même commune, la papeterie d'Alspach.

Une autre curiosité, signalée par les bonnes gens du lieu, se trouve dans la mairie où l'on remarque la vaste et belle salle des séances : une paire de sabots bardés de fer et pesant, dit-on, 25 kilos ; ils auraient été chaussés par un géant que l'on vit circuler en 1763, portant une croix gigantesque, conservée, elle aussi, dans une chapelle. On découvrit un jour ce singulier pénitent mort dans la neige, près d'Alspach.

Nous sortons de Kaysersberg par un pont fortifié, dont les hauts parapets sont percés de meurtrières et, sans faire l'ascension du donjon de Barberousse, que l'on nous a conseillée, prenons le chemin d'Alspach afin d'y rencontrer le dernier train du soir.

A peine a-t-on dépassé les usines, que le vi-

gnoble diminue; il reste encore quelques plantations sur la rive gauche, mais au-dessus commence la forêt; le fond de la gorge est tapissé de prairies, la rive droite est revêtue de bois où des sapins sombres percent le manteau de châtaigniers et de bouleaux. Le paysage devient très vosgien. La Weiss aux eaux rapides fait mouvoir les roues d'une scierie où sont conduits les grands sapins des forêts. Plus loin, voici Weibel, aimable hameau moderne bâti près des restes de l'abbaye d'Alspach, dont le domaine est occupé par une fabrique de pâte de bois où travaillent 145 ouvriers. La Weiss fournit une force motrice de 500 chevaux, insuffisante pour l'établissement qui doit en demander autant à la vapeur. L'usine, dont la création remonte à 1865, et qui s'est consacrée à la pâte de bois en 1876, a fait naître le hameau qui a pris le nom des fondateurs. Une manufacture pour la fabrication de tissus de coton avait déjà été installée dans l'abbaye après la Révolution.

Il subsiste peu de chose de la pieuse maison : les murs d'enceinte circonscrivant une grande surface, et l'église, occupée par une partie de l'usine. Cet édifice a conservé une belle façade romane bien surprenante dans ce cadre manufacturier ultra-moderne, où des wagons et des locomotives

manœuvrent pour la formation de trains. La ruine du monastère remonte à la tourmente révolutionnaire.

La fabrique occupe plusieurs constructions; un autre établissement est en amont de l'abbaye, au bord de la Weiss qui gronde et bondit sur les rochers, se couvre d'une écume qui peut-être lui valut son nom : *weiss* (blanc). C'est bien la montagne maintenant, les grands sapins descendent jusqu'au fond de la vallée, où la route, la rivière et le canal des usines se disputent l'étroit plan de prairies.

Au-dessus de la dernière usine s'ouvre un joli bassin parcouru par un torrent vif et clair descendu du Brézouard et que longe longtemps le village de Fréland, un des plus riants des Vosges. Le nom français de Fréland, qui pourrait se traduire par *freiland* (terre libre), a été germanisé ; le vocable sonnant trop bien notre langue, les Allemands ont restitué l'ancien nom d'Urbach. Pourtant ce village, dont l'église renferme des toiles et un maître-autel provenant de l'abbaye d'Alspach, est de langue française comme tous ceux du canton de la Poutroye où nous sommes arrivés. Fréland n'est qu'une suite de maisons isolées, dont les habitants sont en partie tisserands pour le compte de Sainte-Marie-aux-

Mines; le reste de la commune s'éparpille en chalets occupant les versants des montagnes et rappelant par leur nombre les pentes au-dessus de Gérardmer. Le joli centre est relié par une route d'un côté à la Poutroye, de l'autre à Aubure, dans le bassin du Strengbach dont Ribeauvillé occupe l'issue. Ce vallon de Fréland captive au passage par la grâce pastorale et sylvaine des hautes cimes, le charme des ressauts où les maisons blanches tranchent si gaiement sur le fond vert des cultures et des prairies. La haute crête du Brézouard ferme le bassin.

La route continue de remonter la Weiss jusqu'à l'importante station d'Hachimette qui dessert la vallée d'Orbey. Il ne faut pas chercher ces noms au fronton de la gare; tout le monde parle français ici, mais l'inscription *Eschelmer-Urbeis* nous rappelle la conquête. Un service de voitures relie le chemin de fer à cette vaste région pastorale d'Orbey où nous irons demain. Notre gîte ce soir est la Poutroye.

La route abandonne la Weiss, venue d'Orbey, pour remonter la vallée étroite de la Béchine [1],

(1) Ce mot de Béchine, qui est celui des cartes, se prononce Béhine dans le pays.

très alpestre avec ses pentes abruptes encadrées de bois, tapissées de prairies que le roc hérisse ; partout, sur chaque ressaut, des habitations aux vastes granges où l'on entasse en ce moment le foin odorant que faneurs et faneuses chargent avec hâte dans la crainte d'un orage. La Béchine est un étroit mais clair et gai torrent où abondent les truites. A la Poutroye il fait mouvoir les cent cinquante métiers d'un tissage de coton.

Le bourg, ou plutôt le village, car ce chef-lieu de canton est fort menu, n'a rien d'alsacien dans l'aspect; on pourrait se croire dans quelque partie des Vosges lorraines, vers Remiremont, en traversant cette rue montueuse aux maisons de pierre, fleuries de glycine ou tapissées de vigne vierge. La Béchine en est la vie, elle actionne des scieries et, dans la partie haute de la Poutroye, sort toute frémissante des roues du tissage, bondit en cascatelles et jette une gaie rumeur dans la vallée.

Quelle que soit la maison où l'on pénètre, les habitants parlent français. Il semble même que l'annexion ait exaspéré le sentiment national, en faisant prédominer notre langue sur l'antique patois roman, qui constitue un si curieux îlot linguistique au revers oriental des Vosges. Ce n'est pas à cela seul que l'on reconnaît d'autres mœurs.

Autant, dans le vignoble et la plaine, chaque commune groupe toute sa population dans un centre unique, autant ici les habitants s'éparpillent en minuscules hameaux ou fermes isolées, chaque lieu ayant son nom de consonance bien française — je les signalerai au passage en visitant le val d'Orbey — noms si particuliers à notre génie latin que les Allemands n'ont pu les traduire tous, bien qu'ils aient remplacé la Poutroye par Schnierlach, le Bonhomme par Diedolshausen, Aubure par Altweier, Orbey par Urbeis et la Baroche par Zell. Ils ont remis ainsi en honneur les noms germaniques du Moyen Age; mais bien des années se passeront sans doute avant que ces termes se soient de nouveau imposés aux gens du canton. La frontière est proche, on descend facilement dans la vallée de Fraize d'où le chemin de fer mène en quelques minutes à Saint-Dié, capitale des Vosges restées françaises, et les relations sont incessantes entre les deux versants.

Du côté du sud s'étend le val d'Orbey, bassin supérieur de la Weiss, où de nombreux vallons contiennent une population étonnamment dispersée. Infiniment moins peuplée est la région au nord ; sauf dans la vallée de Fréland et sur le versant de la Béchine, on ne trouve que de rares

fermes espacées sur les contreforts du Brézouard, un des nœuds orographiques les plus intéressants et les plus saillants du système vosgien.

Ce massif que l'on a orthographié aussi Bressoir — sur les cartes françaises et allemandes des états-majors — et Brézouars, que les Allemands nomment Birschberg et les gens de la Poutroye Berzevoir — se dresse à l'est de la frontière, dont le sépare une dépression assez large où naît la Lièpvrette, où passe la route du Bonhomme à Sainte-Marie-aux-Mines. C'est une *tête des eaux :* à côté de la Lièpvrette et de ses premiers affluents naissent le Strengbach de Ribeauvillé et le ruisseau de Fréland. La cime principale est sensiblement égale par l'altitude (1.231 mètres) à celle du Kahlewasen. De là on jouit de vues immenses, car le sommet est entièrement isolé. On découvre Saint-Dié et son cadre de petits monts pittoresques qui se haussent par l'Ormont vers le col de Saales, une grande partie de la vallée de la Meurthe et, par-dessus les monts de Gérardmer, la ligne vaporeuse des monts Faucilles. Au nord ce sont le Donon, le Champ-du-Feu, Sainte-Odile et l'Altenberg ; au sud le Hohnack, le Kahlewasen ; vers la frontière la longue chaîne des Hautes-Chaumes avec la masse puissante du Hohneck.

Le Brézouard est entouré de chaumes où paissent les vaches d'une métairie, mais ces crêtes sont de pauvres pâturages, la bruyère domine; aussi l'autorité forestière allemande, poursuivant l'œuvre esquissée par le service français, tenta-t-elle de conquérir par la forêt toutes ces croupes nues. Déjà de belles pinèdes se montrent, faisant prévoir un temps prochain où les fontaines, ayant retrouvé leur pérennité, donneront plus abondamment et régulièrement à la Weiss et à la Lièpvrette les eaux si précieuses pour l'industrie et l'irrigation.

VII

LE VAL D'ORBEY ET LES HAUTES-CHAUMES

De la Poutroye au val d'Orbey. — L'hôpital de Pairis. — Le lac Noir et son barrage. — Le barrage du lac Blanc. — Orbey. — La Baroche. — En remontant la Béchine. — Le Bonhomme. — Au flanc de la Tète-des-Faux. — Les charbonnages espérés. — Le lac Blanc et son hôtel. — Sur les Hautes-Chaumes. — En longeant la frontière. — Le lac Forlet. — Le lac Daren. — La Schlucht. — Au Hohneck. — Descente sur Munster. — L'Altenberg. — Sultzeren.

Turckheim. Août.

Le ciel, si pur hier, s'est assombri ; ce n'est pas sans appréhension que nous nous sommes mis en route, ce matin, de la Poutroye, pour aller au lac Vert. Des nuages encapuchonnent les sommets et rendent morose la vallée que nous vîmes riante et lumineuse.

Derrière l'église se détache le chemin d'Orbey et de Pairis ; il monte au fond d'un vallon dont les flancs sont couverts de prairies et de cultures où des maisons sont dispersées. Au fond du val

se dresse un petit mont isolé, le Faudé, d'où l'on jouit d'une vue splendide; le Club vosgien l'a surmonté d'une tour augmentant le champ de vision; par les temps clairs, on voit, dit-on, le massif étincelant du Sentis dans les Alpes se détacher par l'ouverture d'un col.

Au pied du Faudé les maisons de la Goutte s'égrènent de chaque côté du val. Le chemin s'élève vers les habitations de Bermont pour pénétrer dans un canton accidenté où chaque groupe de fermes porte un nom très français : Beauregard, la Matrelle, Creux-d'Argent, d'où l'on descend vers la gorge étroite parcourue par les premières eaux de la Weiss, sortie du lac Blanc sous le nom de Blanc-Rupt. Sur l'autre versant, où grimpe le chemin, au milieu de moraines de la période glaciaire, voici pourtant un nom germanique, le Geishof, bien surprenant, comme le sont plus loin Steinmatt et Schultzbach. Du Geishof une courte descente amène dans un petit hameau groupé autour d'un couvent, aujourd'hui transformé en hôpital.

L'hôpital de Pairis succède à l'une des antiques maisons religieuses de l'Alsace, l'abbaye fondée en 1136 par les moines de l'abbaye de Lucelle [1].

---

(1) Voir première partie de la *Haute-Alsace* (48e série).

Ce monastère, blotti au fond d'une haute vallée, dut à ses abbés une réputation européenne : un d'entre eux, nommé Martin, fut désigné par le pape Innocent III pour prêcher la croisade ; il prit même part à l'expédition et assista à la prise de Constantinople.

De l'abbaye primitive, détruite à la Révolution, il reste peu de vestiges ; mais le bâtiment moderne de l'hôpital a grande allure. Le site est assez fréquenté aujourd'hui, grâce au tourisme : d'ici l'on va visiter le lac Noir, accessible seulement de ce côté, où le déversoir du lac a creusé une gorge étroite, remontée par un bon chemin. Le ruisseau, qui se perd parfois sous les roches, jouit d'un débit régulier et constant, dû aux travaux d'aménagement qui ont exhaussé le niveau du lac pour le faire concourir, avec le lac Blanc, à soutenir le flot de la Weiss.

Le lac Noir est dans un site sévère, mais les eaux en sont si calmes et limpides, elles reflètent si nettement les rochers, les éboulis, les bois et la formidable arête des Hautes-Chaumes, qu'il produit une impression puissante de majesté et de splendeur. Des forêts de sapins escaladent les Hautes-Chaumes ; une cascade, bien peu abondante en cette saison, se précipite dans le bassin avec un bruit doux, répercuté par des échos.

Cet entonnoir, profond de 45 mètres, dont 11 mètres artificiellement obtenus à l'aide d'un barrage, est une œuvre déjà ancienne des ingénieurs français, car le travail fut entrepris en 1856 et achevé en 1858. Les promoteurs du projet furent MM. Herzog, les grands industriels du Logelbach, possesseurs d'importantes usines au long de la Weiss. Le lac Blanc, plus étendu mais moins profond, fut l'objet de la même transformation ; on n'y suréleva le plan d'eau que de 6 mètres. Les dépenses ont atteint 70.000 francs pour les deux lacs. Le lac Blanc emmagasine 1.200.000 mètres cubes, le lac Noir 1.800.000. Mais la rivière ne profite que d'une tranche d'eau limitée par la crête du déversoir ; on pourrait augmenter beaucoup le débit et en prolonger la durée en perçant un tunnel au-dessous de la digue, comme on l'a fait au lac du Ballon.

Nous n'avons fait que contempler ce bassin du lac Noir, dont on ne saurait d'ailleurs faire le tour, les bords plongeant souvent à pic.

Nous voici revenus à Pairis ; le ciel s'est rasséréné, les vues sont belles sur ce cirque de montagnes habitées presque jusqu'au sommet, où la population ardente au travail obtient encore du seigle et des pommes de terre à 900 mètres d'altitude, autour de ce hameau des Hautes-

Huttes signalé pour ce fait par Bleicher [1]. Au milieu de ces campagnes pastorales où les maisons s'entourent d'un jardinet clos de murets en pierre, de grandes croupes boisées tranchent par la verdure sombre des sapins sur la teinte plus douce des prairies : montagne conique du Noir-Mont, longue et puissante arête du Raindes-Chênes.

Au-dessous de Pairis, dont le site est à 662 mètres d'altitude, le Noir-Rupt, sorti du lac Noir, fait mouvoir une scierie, puis, regagnant le Blanc-Rupt, forme avec lui la Weiss. Le chemin longe la rivière, blanche d'écume, courant dans l'étroite gorge où, pendant près d'une lieue, elle dispute l'espace aux maisons d'Orbey. Ce long village n'a qu'une bande étroite de terrain où il a difficilement pu s'installer, le torrent prenant presque tout l'espace. Entre ces constructions qui se pressent et semblent courir au bas de la vallée comme la Weiss elle-même, sont des usines : tissage pour la maison Herzog, une papeterie, des retorderies de coton.

Beaucoup de cabarets, hélas ! et beaucoup trop aussi de marchands en gros de spiritueux et d'eau-de-vie. De chaque côté de la frontière,

---

(1) *Les Vosges, le sol et les habitants.* — Librairie Baillière.

l'alcoolisme est une plaie dont l'extension est affligeante.

Malgré sa longueur, le village d'Orbey ne comprend qu'une petite partie des 4.478 habitants de la commune. Ceux-ci sont répartis sur un vaste territoire en trente-huit hameaux et une multitude de maisons isolées. Les habitants descendent travailler dans les fabriques, exploitent les forêts, se livrent à la culture et surtout élèvent des vaches pour la fabrication du beurre et des fromages. On a évalué à 800.000 kilos le poids des fromages fournis annuellement par les fermiers et les propriétaires des quatre communes du val d'Orbey. Sur ce chiffre, les marcaireries des Chaumes, peu nombreuses dans cette région, entrent pour un assez faible total.

Un chemin traverse le gros ruisseau accouru du Rain-des-Chênes et, montant entre un chapelet de maisons sur la montagne de Champs-Simon, rejoint une route carrossable venue du hameau de Tannach par un grand lacet ; dessinant une boucle presque complète, il se dirige sur la Baroche, dernière commune de langue romane à l'est, dont le territoire est en partie tourné vers la plaine d'Alsace, son ruisseau de Walbach descendant à Ammerschwihr. Le chemin traverse des hameaux au nom toujours

bien français : Fontaine, Fontenelles, la Chapelle, avant d'atteindre l'église et la poignée de maisons qui constitue le centre communal de la Baroche. Au-dessus de l'humble hameau, dans les pentes de prairies, les grandes maisons blanches sont semées, nombreuses, sur tous les monts jusqu'au pied du haut mamelon du Hohnack, dressé à près de 1.000 mètres, sous lequel sont les ruines du château qui servait de prison pour détenir pendant trois jours, au pain et à l'eau, quiconque avait cherché noise ou dispute à quelqu'un.

Dans ces maisons isolées battent des métiers de tisserands pour les fabricants de Sainte-Marie-aux-Mines. Malgré la distance et la nécessité de traverser les montagnes, les gens du pays vont chercher de l'autre côté du Brézouard les chaînes et les fils à tisser. Grâce à ces relations avec la petite ville de langue française, la population de la Baroche, entourée de villages au parler alsacien, resta plus que jamais réfractaire au changement de langage. Non seulement on ne parla pas allemand, malgré l'école et le service militaire, mais encore on dégermanisa rapidement tout nouveau venu. Même un Allemand de l'autre côté du Rhin se voit absorbé par l'élément roman. A la deuxième génération on n'a

que des *Welches* de plus ! Le phénomène n'est pas spécial à ce coin des Vosges : partout où des étrangers viennent se mêler aux populations françaises, ils ne tardent pas à se fondre parmi elles ; ainsi se forme en Algérie un puissant élément national par l'absorption rapide des Espagnols et des Maltais. La même métamorphose attend les Allemands émigrés aux États-Unis, qui deviennent Anglo-Saxons ; elle atteint les Allemands émigrés dans la Pologne conquise par la Prusse : à la deuxième génération ils sont Polonais.

La Baroche, comme la commune d'Orbey, est un pays pastoral ; on y cultive, en abondance, les pommes de terre et le seigle, qui fournit au vignoble les liens pour les sarments. Le paysan, tout en travaillant au métier à tisser, soigne ses vaches, fabrique le beurre et le fromage. Plus de deux cents ménages vivent de cette industrie rurale ; une seule des installations est assez vaste pour être comparée aux marcaireries des Chaumes.

Le nombre et l'importance des hameaux dans le val d'Orbey ont nécessité la création de chemins de voitures plus nombreux que dans le reste des Vosges. Non seulement chaque vallon a sa route, mais encore des chaussées empierrées vont

desservir les pentes herbeuses où s'éparpillent les maisons, très grandes, car les étables sont le plus souvent sous le même toit. Les communes ont pu faire ces dépenses, étant riches ; chaque propriétaire est un capitaliste ayant amassé lentement une fortune, à vendre beurre, fromage et bétail. D'après Charles Grad, « tel paysan en sabots et en blouse qui nettoie ses vaches possède plus de 100.000 écus en bien-fonds et en argent monnayé ».

Une de ces routes pastorales sillonne le flanc occidental de la montagne de Cras, dont le plus haut sommet, dominant la Baroche au nord, atteint 885 mètres d'altitude ; bordée de quelques fermes, elle commande un vallon où les demeures sont plus nombreuses, toutes semblables avec leur toit de chaume, leur pignon revêtu de planche, leur façade couverte de bardeaux délicatement blanchis par le soleil. En descendant par ce chemin, on contemple un aimable tableau de vie rustique.

Nous retrouvons aux Allagouttes l'artère principale du réseau de routes du val d'Orbey ; en un bon quart d'heure elle amène à Hachimette ; j'y parviens à l'heure de la sortie d'un tissage occupant cent cinquante métiers ; pendant un instant c'est une joyeuse rumeur dans le hameau. Un

train va monter jusqu'à la Poutroye, nous en profitons pour rentrer au bourg où nous trouvons la voiture du Bonhomme.

Ce Bonhomme n'est point un être de chair et d'os, mais le dernier village du val d'Orbey avant la frontière. La route du col s'élève, très raide et sinueuse, au long de la Béchine, dans le val très rétréci, presque gorge, où le rocher se dresse en belles parois. Les habitations sont nombreuses sur les pentes, leurs façades blanches se détachent gaiement sur le fond vert ; le groupe principal se nomme Froide-Fontaine. En un coin, particulièrement heureux, où le torrent forme des cascatelles sur les rochers moussus, le granit est exploité en carrière.

Le paysage grandit : au-dessus du hameau de Longtrait, sur la rive droite, la Tête-des-Faux dresse à 1.222 mètres son sommet couronné de blocs amoncelés ; en face, la haute montagne des Ennebechey, parsemée de chalets, nous masque la vue du Brézouard. Vers le Bonhomme, une étrange ruine, le Judenburg, domine un vallon.

Voici le village : à l'entrée est une usine de tissage occupant deux cents métiers et cent trente travailleurs. Des maisons ouvrières se suivent au long de la route, précédant le bourg proprement dit, très riant avec ses maisons de pierre, ses



les Ponsez
Bonhomme
Col du Bonhomme
la Goutte au Rupt
Tête de Faux
le Forêt
le Bramont
Barançon
La Hardalle
B. de Ronde
Bois de
Beugny
FORÊT DE SAPINS
le Louchpach
le Blanc Rupt
Lac Blanc
Blanc Rupt
Tourbière
Reichsberg
Les Hᵗᵉˢ Chaumes
LES VOSGES
le Rudlin
Lac Noir
Schultzbach
le Hetres
les Hautes Huttes
Alte Kreywasen
Boise de Lentzwasen
le Valtin
L. de Daren
B. de Kerbholz

boutiques, ses fontaines, la haute flèche de son église se détachant sur le fond vert d'une pente boisée. Tout fort vosgien, dans le sens lorrain du mot. Chacun ici parle français. A l'hôtel du Cheval-Blanc où nous sommes cordialement accueillis, nous dînons dans la même salle que le conseil municipal célébrant sa fin de session; tous les membres de l'assemblée emploient notre langue, sans autre accent que cette intonation chantante spéciale aux populations latines des hauts sommets. Ces braves gens ont des physionomies intelligentes et réfléchies, la plaisanterie ne les effraie pas et bien souvent les rires éclatent.

La course est longue pour gagner le Hohneck, et la chaleur sera forte, nous dit-on, malgré la grande altitude à laquelle il faut nous tenir. Aussi sommes-nous debout avant le jour; l'hôte, boulanger en même temps que maître d'hôtel, nous a préparé du café; nous emportons du pain et du chocolat, provisions suffisantes pour atteindre les hôtels de la Schlucht. A peine le soleil se devine-t-il à l'est quand, mettant sac au dos, nous commençons l'ascension des premières pentes de la Tête-des-Faux, dont nous devons longer le versant pour aller au lac Blanc.

La montée est raide entre des éboulis de granit, ruine de montagne, où les creux sont tapissés de gazon émaillé de fleurs délicates, pensées et campanules. Une jolie plante vivace aux baies d'un rouge vif forme de grandes touffes. Comme nous en cueillons des brins, un paysan qui se rend à la forêt nous explique que c'est la brimbelle ponctuée, venant à maturité après la brimbelle noire, ou airelle-myrtille, déjà récoltée à cette altitude, mais que nous trouverons encore sur les hautes chaumes.

Voici la forêt : avant d'entrer sous les grands sapins, nous nous retournons pour contempler une fois encore le bassin du Bonhomme, fermé au nord par le chaînon puissant du Brézouard couronné de sapinières et dont le flanc, revêtu de prairies avec quelques champs de blé, est parsemé de maisons très blanches où l'ardoise remplace le chaume d'autrefois. Une fumée légère monte des foyers, donnant à ce large tableau une grâce infinie. Dans le fond, allongé au bord de la Béchine, le bourg se replie comme le torrent qui, venu du sud, tourne brusquement à l'est. Le sillon blanc des deux routes montant au col du Bonhomme, celui de la belle chaussée s'élevant dans un large val de prairies pour aller franchir le seuil derrière lequel naît la

Lièpvrette, se détachent en longs rubans sinueux sur le vert tendre de cette région pastorale.

Pays qui pourrait devenir minier aussi : l'anthracite affleure sur plusieurs points autour du Bonhomme. En 1899, une société, dite Fiedrich, entreprit des sondages. Deux ans plus tard, se constituait à Paris une *Société des Charbonnages du Bonhomme ;* on n'en est toujours qu'à la période des recherches. A côté du charbon on trouve le fer, minerai déjà extrait au quatorzième siècle. En attendant que l'on ait réussi à mettre ces richesses en valeur, le bois est le seul combustible, mais il abonde.

La forêt dans laquelle nous pénétrons a été exploitée il y a peu d'années; aux abords, des pins ont remplacé les sapins, leurs troncs forment une solennelle colonnade; plus loin, entre les jeunes arbres, on distingue encore à ras sol les souches énormes disant combien étaient puissants les résineux tombés sous la hache. Les sapins naissants disparaissent à demi dans la végétation exubérante des framboisiers et de hautes plantes à ombelles de fleurs rouges.

Le chemin monte sans cesse dans cette forêt future dont les brins sont de plus en plus âgés à mesure que l'on s'élève. En un point où les arbres déjà forts, sapins et hêtres, reconstituent la fu-

taie, se montre soudain, par delà le col du Bonhomme, l'étendue sans fin de la plaine lorraine.

Voici maintenant une chaume envahie par la bruyère, vaste étendue morose où s'est pourtant établie une habitation, la chaume Thiriet, en face d'une sorte de dépression entre la Tête-des-Faux et la haute masse conique du signal de Zimmerlin. Le chemin traverse ensuite une jeune et vigoureuse sapinière, victorieux effort du reboisement sur la lande, et brusquement on voit le val se creuser vers un cirque profond, dans lequel étincelle une vaste nappe d'eau : le lac Blanc.

Le sentier traverse les pâturages du Gazon du lac et atteint une grande construction blanche, l'hôtel du Lac-Blanc, un des séjours d'été les plus fréquentés des Vosges. Le site est charmant, bien qu'un peu sévère. En arrière et vers la route de la Poutroye, sont de grands pâturages ; devant l'hôtel, une pente rapide de prés hérissés de rochers mène au lac, fort beau avec ses rives légèrement sinueuses assombries sous la frontière par les parois abruptes des Hautes-Chaumes qui dominent la surface de plus de 200 mètres ; les eaux s'étalent à 1.055 mètres, l'arête est à 1.290 mètres en moyenne. Ce versant est si raide qu'il donne l'idée des bords d'un cratère.

Deux énormes rochers qui couronnent la crête, semblables à des ruines de forteresse, sont le « château » Hans, dominant le lac Blanc et le château du Lac ou Seekanzel, dominant le lac Noir.

Le lac Blanc, dans le dialecte du val d'Orbey, est le Biantche Mats; *mats* correspondant aux syllabes *maix* et *mer* employées sur le versant lorrain pour désigner les lacs. Bassin très profond, qui, depuis la création du barrage, haut de 6 mètres, atteint 62 mètres au plus creux. Les rochers du bord, aux formes hardies, abritent des pans et des creux couverts de végétation où les botanistes trouvent avec stupéfaction le rhododendron des Alpes et des Pyrénées. Le charmant arbuste à fleurs roses a dû être semé par quelque amateur inconnu d'acclimatation. Il s'est plu dans ces parages d'altitude médiocre pourtant et a prospéré ; on le chercherait vainement dans une autre partie des Vosges.

Une jolie source coule au-dessus de l'hôtel, nous nous installons au bord pour notre déjeuner de chocolat et de pain, puis reprenons aussitôt la course par un joli sentier tracé entre des plantations nouvelles. Nous voici à la frontière, sur le Richperch, Ritberg ou Reisberg, vaste chaume finissant en escarpement au-dessus du lac Blanc. Vue d'ici, la nappe est sauvage et

solitaire dans son cadre de parois abruptes à l'ouest, de rides boisées à l'est. Au delà de ce dernier versant, voici tout le val d'Orbey, le village principal allongé au fond d'un joli bassin de prairies très vertes, avec quelques taches de céréales et des massifs de sapins et de hêtres. Plus loin, le val se ferme par une petite chaîne de pitons et de croupes noires de sapins ; plus loin encore, voici la plaine d'Alsace, le Kaiserstuhl et la ligne longue et haute de la Forêt-Noire.

Le chemin longe la frontière, mais bientôt la vue sur l'Alsace est fermée par des plantations très serrées de pins, œuvre récente de l'administration allemande. Il faut traverser ces fourrés pour aller contempler au fond de son cirque le lac Noir, pan de cristal enchâssé dans la roche. Du côté français, ce ne sont que pelouses : les chaumes, où la vie animale apparaît pendant de courts mois de l'année par les troupeaux des marcaires. Ces vastes gazons descendent vers la vallée de la Meurthe, superbement ouverte, avec ses villages aux toits rouges faisant cortège à la grandissante ville de Saint-Dié, largement étalée autour de sa cathédrale.

L'altitude, bientôt, atteint et dépasse 1.300 mètres. A cette hauteur, sur ce front terminé en abîme vers l'Alsace, l'air est d'une vivacité vivi-

fiante. Les grands horizons, les abîmes, le tapis d'herbes assez dures où pacage le bétail, sollicitent sans cesse l'attention et font oublier la longueur du chemin, la raideur de quelques pentes. La frontière, que l'on suit sans cesse, fait un coude au-dessus d'un val où dort le lac de Forlet, Forlenweiher, aménagé en 1853 par les industriels de la vallée de Munster à la place d'un étang envahi par les tourbes. La nappe est à 1.061 mètres... lorsqu'il y a de l'eau! En ce moment elle est à sec; une laisse de vase blanche s'étale entre les rochers qui limitent le bassin. La solitude cesse un instant : un groupe s'agite au sommet d'une pyramide en bois, signal d'état-major pour la triangulation; ce sont des officiers français, des sapeurs du génie, des chasseurs à pied; ils lèvent un campement établi pendant leurs travaux; tentes et ustensiles sont chargés sur des voitures. Et notre émotion est vive devant cette petite poignée de soldats, rencontrés sur le sol resté français, en vue d'une vaste partie de l'Alsace perdue.

Dominant la tête de la petite vallée de Munster, le sentier frontière monte au Gazon de Faîte, descend à travers le Gazon Martin, domine le lac Vert ou Daren et s'élève sur le monticule rocheux du Tanet d'où l'on découvre en entier

ce joli bassin, lui aussi transformé en réservoir industriel par une digue haute de près de 10 mètres et capable d'accumuler 580.000 mètres cubes d'eau. La sécheresse l'a éprouvé comme le lac Forlet, mais il conserve encore 8 mètres dans son creux naturel, célèbre depuis bien des années par l'état singulier de ses eaux à la fin de juillet. Alors celles-ci devenant laiteuses, épaisses, presque coagulées, rejettent une matière glutineuse et verdâtre ; puis le flot s'éclaircit et reprend sa transparence. Les botanistes et les hydrologues expliquent le phénomène par des végétations ; mais dans le passé les légendes les plus singulières avaient cours. « L'eau, disait Abel Hugo vers 1830, est plus pesante au fond qu'à la surface, ce qu'on attribue aux matières terreuses et huileuses dont elle est chargée. » Pendant les tempêtes, « les eaux s'élèvent et rejettent sur les bords des pétrifications et des coquilles fossiles », ajoute le même auteur. Aujourd'hui, le Daren, retenu et exhaussé par son barrage, a perdu tout mystère, ce n'est plus qu'un des agents industriels de la vallée de Munster.

Sauf quelques touristes évidemment allemands, à en juger par leur costume verdâtre et la plume de héron au chapeau de drap,

nous ne rencontrons personne. Cependant, voici un montagnard qui recueille les dernières airelles à l'aide d'un instrument simple mais curieux : récipient de bois à trois côtés, dont l'un est dentelé comme un peigne. Les dents promenées dans les touffes d'airelles laissent passer les feuilles, mais retiennent les baies d'un noir bleuâtre. Ces « brimbelles » sont la base de tartes dont les Vosgiens sont friands.

Le chemin pénètre dans les bois et devient monotone : rarement on a des échappées sur la vallée ; aussi les dernières parties semblent-elles longues ; mais enfin voici la Schlucht avec ses hôtels, son animation, sa foule de touristes de toutes conditions amenés par le chemin de fer ; car une ligne électrique monte de Retournemer à ce col ouvert à 1.150 mètres et se prolonge même jusqu'au Hohneck, point culminant de la chaîne centrale des Vosges, mais un peu inférieur, avec ses 1.366 mètres d'altitude, au grand ballon de Guebwiller.

Nous avons préféré gagner à pied le sommet, course facile, en territoire resté français, avec de belles vues sur la vallée de Metzeral. Voici la troisième fois que je viens au Hohneck [1], et

(1) 59e série du *Voyage en France*.

je refais avec le même plaisir cette excursion offrant peut-être la plus belle vue des Vosges, car elle s'étend sur les deux versants. Aujourd'hui j'ai voulu présenter la montagne à Maurice : il la voit dans toute sa beauté, par un grand soleil, avec l'animation de ses chaumes.

Mais il faut rentrer en Alsace, par Munster, route admirable (1), dominant le grand précipice où se forme la Fecht de Sultzeren, trouant un éperon de rochers par un tunnel, envoyant un court embranchement vers le monumental hôtel de l'Altenberg, construit dans une situation superbe, sur un éperon qui domine toute la vallée. Par de grands lacets, entre les hauts sapins de la forêt, la route descend, dominant des vaux profonds et boisés. Bientôt la petite vallée de Munster s'étend au-dessous de nous, avec ses fermes, ses hameaux, ses villages : Sultzeren, Stosswihr, puis Munster groupé autour de son église. C'est un des tableaux les plus heureux et les plus complets des Vosges.

Sultzeren, au premier plan, remplit le vallon très étroit égayé par un ruisseau abondant et clair qui fait mouvoir de petites usines. Le lieu

---

(1) Doublée par le chemin de fer électrique de Munster à la Schlucht, ouvert en 1907.

est charmant : des prés en pentes raides ombragés de noyers, des maisons blanches aux toits fauves, des fabriques aux nombreuses fenêtres, le cours d'eau qui bondit, jaillit en cascades, étincelle sur les roues des manufactures. Il y a ici et à Stosswihr, que l'on atteint bientôt, une vie ouvrière active : filatures et tissage de coton, blanchisseries de toiles, fabriques de « brosses pour galoches », occupent une population de près de 3.500 âmes, éparpillée dans le vallon de Sultzeren et celui du Kleinthalbach, une des deux Fecht qui constituent la rivière à Munster. Nous atteignons la ville au moment où l'ombre se fait sur le merveilleux paysage.

VIII

A TRAVERS LE VIGNOBLE

Au signal de Sigolsheim. — Panorama du vignoble. — Zellenberg et Riquewihr-Hunawihr. — Comment est disposée la vigne. — Les crus célèbres. — Les trois châteaux de Ribeauvillé. — Ribeauvillé. — Vieilles maisons. — Les usines et les vins. — Bergheim. — Le Tænnichel et son mur païen. — Rohrschwihr. — Saint-Hippolyte, ville lorraine. — En vue du Haut-Kœnigsbourg. — Descente au val de Lièpvre.

Lièpvre. Août.

Le tramway nous a laissés hier à Sigolsheim, d'où nous avons entrepris la visite du vignoble de Ribeauvillé, orgueil et gloire de la Haute-Alsace par sa continuité, son étendue, et ses crus rivalisant avec le kitterlé de Guebwiller et le rangen de Thann. Il y a là, jusque sur le territoire de la Basse-Alsace, où l'interrompent les prairies du Giessen, un des plus riches terroirs de l'Europe, comparable par l'aspect, sinon par la qualité des vins, à la Côte-d'Or et les flancs des montagnes de Reims et de Vertus.

Sigolsheim est abrité des vents du nord par

une colline isolée, le Haut-de-Sigolsheim, dont le point culminant domine de 200 mètres le lit de la Weiss. Ce mamelon est presque entièrement tapissé de vignes, et celles-ci s'étendent loin dans la plaine. Un raide chemin entre les plantations permet de descendre sur le versant opposé. Du sommet, sorte de friche célèbre pour sa flore parmi les botanistes, on découvre tout le vignoble soit au nord, soit au sud, où la commune de Colmar possède dans la plaine le terroir viticole le plus étendu de toute l'Alsace : 500 hectares. Elle en eut 602 jadis, mais les faubourgs naissants ont entamé une partie de l'espace consacré à la vigne. Malgré cette diminution, il faut aller en Basse-Alsace à Obernai et Epfig, pour trouver des communes possédant une étendue aussi considérable plantée en vignes. Mais les meilleurs crus, le vignoble le mieux exposé sont à Turckheim qui produit le fameux *brand,* une des trois perles, le trio d'Alsace avec le rangen et le kitterlé. Turckheim produit aussi le *sang des Turcs,* ce türkenblut dont j'ai parlé déjà, tandis que d'autres centres s'enorgueillissent du landskraft, *vigueur du pays,* et de l'octoberthee, *tisane d'octobre.*

Du versant nord de la petite montagne de Sigolsheim, on découvre une étendue de vignoble

plus considérable encore, tout un pays aux crus variés et célèbres, s'ils n'ont pas un rang aussi distingué que rangen, kitterlé et brand, trinité illustre. Au pied de la hauteur voici Bennwihr, long village confinant à Mittelwihr dont le sépare seulement un chemin. Les vignerons font un excellent vin blanc; le meilleur cru est récolté sur le coteau qui porte Beblenheim, joli bourg conservant une fontaine gothique du quinzième siècle, souvent restaurée mais charmante encore.

Chacun de ces villages a ses *gourmets* qui concentrent dans leurs mains une grande partie du commerce des vins; il en est plusieurs au féodal village de Zellenberg, occupant l'étroite terrasse d'un abrupt monticule tapissé de vignes, où l'on n'accède que par une entrée unique. S'informer de la porte de sortie auprès d'un habitant, c'est lui faire la plus grave injure! Cette gracieuse réduction de ville guerrière domine une large plaine couverte d'un tapis continu de pampres, se relevant sur les premières pentes de monts creusés de vallons sauvages et revêtus de forêts. Dans un creux s'abrite la reine de ce riche terroir, la petite ville de Riquewihr, rivale de Kaysersberg et d'Ammerschwihr par ses vieilles et curieuses maisons, ses débris de fortifications, une antique

porte, ses fontaines et des restes de logis seigneuriaux. Le château des ducs de Wurtemberg, qui possédèrent la petite cité, est devenu une école, mais on l'a transformé à tel point qu'il ne donne guère l'idée d'une résidence princière. Une des tours de l'enceinte se nomme *Schelmethurn,* c'est-à-dire la Tour aux filous : elle servait de prison. Beaucoup des habitations ont encore sur leur façade de vieilles inscriptions allemandes.

De la pente qu'elle couvre, Riquewihr domine l'ample bassin de vignes qui produit des variétés nombreuses de vin ayant chacune leurs fervents. Au premier rang le gentil, « qui embaume tout un appartement tant son bouquet est subtil », dit Charles Grad ; le sporen, le luppelsperger, le schœnberger et le vin gris. La réputation du lieu doit être assise depuis bien longtemps, car des fouilleurs de paperasses ont trouvé trace d'une créance de Voltaire sur des vignes de Riquewihr. Or le grand homme, on le sait, s'entendait en affaires et il n'eût pas accepté des garanties fallacieuses !

Quittant un instant les vignes pour les bois, le chemin de Ribeauvillé s'élève sur un ressaut de montagne pour redescendre à Hunawihr, joli et riche village que semble surveiller à l'écart une église située au milieu d'un cimetière entouré

d'ouvrages de défense. De Hunawihr à Ribeauvillé, le vignoble ne cesse pas, il s'avance dans la plaine jusqu'à ce qu'on pourrait appeler son pôle de répulsion, l'immense et plantureuse prairie irriguée par les eaux du Strengbach. Hunawihr domine cette large zone et la plaine d'Alsace tout entière.

Ici le vigneron produit des vins blancs connus sous les noms de rossacker, mühlfürst, schilde, heitzloch, fournis par les cépages les plus appréciés : riesling, pineau et tokai. La large étendue de pentes viticoles offre un étrange spectacle par la hauteur des échalas utilisés en Alsace ; ce hérissement de perches est ce qui frappe davantage le visiteur venu des vignobles français. Comme je l'ai fait remarquer déjà, il faut aller en Auvergne pour trouver quelque chose de comparable, encore les échalas de la Limagne sont-ils loin d'atteindre les 3 mètres ou les 3 mètres 33 adoptés autour de Ribeauvillé.

Sur ce tuteur, la plante reçoit une disposition singulière mais rationnelle, qui a frappé tous les écrivains ampélographes et reçu le nom de *tenue en quenouille*. Le cep monte jusqu'à 60 centimètres sur les coteaux, à 1 mètre dans la plaine ; de ce cep sortent deux ou trois forts rameaux ou cornes fournissant de longs

bras que l'on recourbe en arceaux pour venir les attacher à la souche. Sur ces arceaux le raisin est admirablement présenté pour mûrir; les branches secondaires ne portant pas fruit sont liées contre l'échalas dont elles atteignent bientôt le sommet. L'arbuste offre ainsi l'aspect d'une gigantesque quenouille de fileuse, d'où le nom du système. La distance des rangs varie : 80 centimètres, 1 mètre 20, 1 mètre 50, selon l'exposition et le cépage.

Les espèces de plants sont nombreuses, leur énumération occuperait une longue place et ne dirait pas grand'chose à des vignerons français. Les vins les plus réputés sont produits, les blancs, par le riesling et le pineau; c'est encore un pineau qui donne les meilleurs vins rouges. Mais l'exposition et le sol modifient la valeur respective des cépages et expliquent leur extrême variété.

Dans cette partie du vignoble compris entre la Weiss et le Giessen, Riquewihr et Ribeauvillé tiennent le premier rang pour la richesse alcoolique et le bouquet. Les vins les plus répandus se conservent bien, supportent remarquablement le transport et se reconnaissent facilement à leur parfum. Il n'y a pas de crus proprement dits, mais des produits plus ou moins

distingués selon les soins de culture et le choix des cépages. Les connaisseurs classent au premier rang le zahnacker de Ribeauvillé, ensuite le trottacker et le geisberg.

Victor Rendu, dans son *Ampélographie française,* a dit que le zahnacker, bien qu'il n'ait pas de caractère spécial en raison des différents cépages qui entrent dans sa composition, a le premier rang parmi les vins blancs de l'Alsace. « Il ne serait pas déplacé à côté des bons vins du Rhingau, fort au-dessous, toutefois, du Johannisberg, du Rosengarten, du Goldner Becher, du Rudesheimer, du Markobrunner et du Rothberger... Malheureusement le vignoble de Zahnacker est très exigu : sa contenance n'excède pas 1 hectare 13 ares; celle du Trottacker est de 2 hectares. » Riquewihr se glorifie de son sporen ainsi célébré par un poète :

A Thann dans le Rangen, à Guebwiller dans la Wann, à Turckheim dans le Brand, croissent les meilleurs vins du pays. Mais devant le sporen de Riquewihr ils baissent tous pavillons.

Si vif est le goût de la vigne dans toute la contrée, que même la légende lui est consacrée. La fontaine d'Hunawihr, dédiée à une châtelaine nommée Huna, se mit à verser du vin par ses quatre tuyaux, une année où la récolte avait man-

qué. Chacun put faire sa provision, pour un an complet, de ce vin si généreux que jamais le vignoble n'en produisit de semblable, pas même le mühlfürst dont Hunawihr est si fier et pas même le sporen !

La capitale de ce riche terroir est la vivante et curieuse ville de Ribeauvillé, le Rappoltsweiler des Allemands, longuement étalé entre les coteaux couverts de vigne et les puissants avant-monts entre lesquels le Strengbach s'est frayé une vallée ou plutôt une gorge profonde. Elle se signale de loin par une croupe sur laquelle s'étagent trois ruines de forteresse, plus imposantes que les tours d'Équisheim, car ce furent trois châteaux, les palais des comtes de Ribaupierre, les plus puissants seigneurs féodaux de la terre d'Alsace, qui s'étaient constitué une véritable principauté. Au haut de la ville, ils avaient même, postérieurement, élevé un quatrième château, dans lequel est installée aujourd'hui l'école supérieure.

En arrière des trois châteaux, bien plus haut, se profile sur le ciel l'arête rocheuse du Tænnichel, superbe d'allure, derrière laquelle se creuse la profonde vallée de Sainte-Marie-aux-Mines. Dans ce cadre fier, Ribeauvillé rappelle les grands sites du Rhin.

La campagne réunit tous les aspects de l'Al-

sace par ses monts assombris de bois, ses burgs fiers encore, son opulent vignoble, la plaine admirablement irriguée où les prairies d'un vert merveilleux sont entremêlées de jardins maraîchers. Ces prés doivent être d'un beau revenu ; cependant, telle est la passion de la vigne, que l'on en voit des parcelles au milieu du tapis des pelouses dont quelques arbres et les vannes de distribution des eaux rompent l'uniformité. Ces prairies de Ribeauvillé sont un remarquable exemple de ce que pourra l'irrigation dans les terres sèches de la Hart.

Ribeauvillé est loin du chemin de fer, mais de bonne heure elle s'est dotée d'une ligne sur route, ayant la voie large afin de recevoir des marchandises sans transbordement. La gare est à l'entrée de la ville, dans la plaine, en face d'une promenade vaste et bien ombragée appelée le Cours ou Herrengarten — jardin des seigneurs — dont les grands arbres couvrent de larges avenues.

La ville, peuplée de 6.000 habitants, n'a guère qu'une rue, mais fort longue, curieuse par ses maisons à pignons aigus, parfois sculptés aux angles. La forme imprévue des vieux logis, le pittoresque des courtes ruelles ouvrant de chaque côté, la haute tour de la Boucherie, véritable beffroi, percée d'une porte, surmontée d'une

galerie entourée de gargouilles, des fontaines sculptées souvent curieuses, composent un archaïque et séduisant décor.

Parmi ces maisons, jadis nobles, la plus intéressante pour l'histoire locale est le logis des ménétriers — Pfeiferhaus — qui servait de centre de réunion, de *poêle* comme l'on disait autrefois, à la corporation des musiciens ambulants. Pour se soustraire aux vexations, ceux-ci avaient choisi pour chef le seigneur de Ribeaupierre en lui donnant le titre de roi. Chaque année, le 8 septembre, des ménétriers, dont beaucoup venaient des parties les plus éloignées de l'Alsace, se réunissaient, assistaient à une messe et se rendaient au château des Ribeaupierre pour rendre hommage à leur souverain. Les ménétriers ont disparu comme tant d'autres institutions, et les Ribeaupierre aussi, du moins à Ribeauvillé; mais la fête, le Pfeifertag, se célèbre encore chaque année en des réjouissances et des bals où l'on vient assister de très loin.

L'église a quelques parties intéressantes ; l'hôtel de ville, construit sous le second Empire, conserve dans un petit musée une série de hanaps d'argent ou de vermeil offerts par les Ribeaupierre à leur ville pour contenir les vins d'honneur.

Les plus importants monuments de Ribeau-

villé sont les trois châteaux : Saint-Ulrich, Girsberg et Haut-Rappolstein. Le premier est une ruine dont les tours, les murs d'enceinte, une grande salle percée de sept fenêtres ogivales jumelées, font un décor superbe. Séparé du Saint-Ulrich par une profonde ravine remplie de broussailles, le Girsberg est loin d'avoir la même valeur, ce n'est qu'un donjon carré entouré de débris d'enceinte. Le Haut-Rappolstein, plus éloigné, plus fièrement perché, a été le séjour des Ribeaupierre jusqu'au moment où, las des ascensions continuelles, moins obligés à se garder contre les attaques, ils vinrent bourgeoisement habiter leur quadruple ville — car les quatre quartiers de Ribeauvillé avaient chacun leur enceinte dans la circonvallation commune.

La ville a une part, faible il est vrai, dans l'activité commerciale de l'Alsace ; elle se rattache à Munster et à Colmar par une filature de coton de 25.920 broches et 210 ouvriers, et une usine de tissage avec teinture et apprêts occupant 173 personnes. En outre, 77 métiers de tisserands à la main travaillent pour le compte d'une maison de Sainte-Marie-aux-Mines.

L'activité se porte surtout sur les vins. En dehors de ses propres produits : zahnacker, riesling, tokai, la ville est le marché central pour

tout le vignoble ; nombreux sont les négociants qui se livrent à ce commerce. Même une maison transforme en vin mousseux, *champagne d'Alsace,* une partie des vins blancs ; une autre expédie les mêmes vins à Mayence où on les transforme également en « champagne ».

Nous reviendrons bientôt à Ribeauvillé par la montagne ; aujourd'hui nous voulons achever la visite du vignoble et traverser le rameau des Vosges qui porte si haut la belliqueuse silhouette du Haut-Kœnigsbourg. Nous sortons de la ville près du Herrengarten et, par une jolie route tracée sur des ondulations revêtues de pampres, nous dirigeons sur Bergheim, petite ville bâtie à une demi-lieue à peine. Jusqu'à l'entrée de la vieille bourgade les trois châteaux restent en vue, plus fiers encore d'allure à mesure qu'ils semblent s'éloigner. Entre Ribeauvillé et Bergheim, la source minérale de Carola attire les baigneurs pendant la belle saison.

Bergheim se montre de loin, en partie couverte par la fumée de ses fours à chaux et à plâtre et d'une briqueterie qui lui donnent l'aspect d'une ville manufacturière. Bâtie dans une enceinte régulière, dont les lignes sont très apparentes encore, Bergheim, tout en offrant la physiono-

mie d'une vieille ville, n'a pas, comme ses voisines du vignoble, les maisons curieuses qui les rendent si intéressantes. Sa population est plus mélangée ; des carrières de sable, de gypse, de quartz et de calcaire emploient de nombreux ouvriers, d'autres travaillent dans les usines où ces matériaux sont transformés. Cinq fours à plâtre, des fours à chaux, une briqueterie font de Bergheim le chantier qui alimente les constructions de la région.

Le vignoble a son vin réputé, le kanzelberger, récolté sur les coteaux où l'on extrait le gypse ; un haut mamelon à demi isolé porte les plantations dites altenberg ; derrière cette colline Rohrschwihr et Roderen s'étagent dans le vignoble, en vue d'un vaste paysage.

Ces riches terroirs confinent à l'un des chaînons les plus solitaires des Vosges, où l'on ne rencontre qu'un seul village, Thannenkirch, relié à Bergheim par une route fort pittoresque. A l'entrée de la gorge où pénètre cette voie, l'ancien moulin du château, *Schlossmühl,* qui fut transformé en forge, est dominé par la masse neuve du château de Reichenberg, rétabli de nos jours. Sous cette belle demeure le chemin pénètre dans la montagne en longeant le ruisseau de Bergen. Les hauteurs sont couvertes de bois.

Ce vallon est charmant sous son manteau d'arbres d'où surgissent de grands rochers. C'est tout à fait la montagne maintenant ; lorsqu'on atteint le village de Thannenkirch, allongé sur les pentes du Tænnichel, on pourrait se croire dans les hautes Vosges ; cependant le point culminant n'atteint pas 1.000 mètres.

Ce Tænnichel est une partie fort curieuse du massif par ses escarpements et ses amoncellements de roches ; selon quelques auteurs, les Celtes en avaient fait une forteresse dont les Romains se servirent ; les rochers, qui offraient déjà une défense naturelle, furent reliés par des murailles cyclopéennes bien reconnaissables aujourd'hui encore ; *mur païen* comme celui plus célèbre du mont Sainte-Odile. M. Auguste Thierry-Mieg estime que ces travaux n'étaient pas un ouvrage de défense, mais une ligne de démarcation entre deux peuplades [1].

Le Tænnichel, qui décrit un grand arc de cercle enfermant deux vallons qui vont au sud rejoindre le Strengbach, a pour cime maîtresse, au centre, le Hochfelsen couronné par deux rochers offrant d'immenses vues sur les Vosges centrales, la plaine, les vallées de la Lièpvrette et du Streng-

---

(1) Sur le mont Sainte-Odile, voir la première partie de la *Basse-Alsace* (49e série).

bach. Un des rochers est le Hochfelsen allemand, l'autre le Hochfelsen français; celui-ci, le plus élevé, atteint 949 mètres; une autre cime, le Ramelstein, point culminant, s'élève à 992 mètres.

Sur les pentes de la montagne, Thannenkirch, entouré de prés, de bois, de petites cultures, est charmant. Dans la plupart des maisons battent les métiers de tisserands, la population travaille pour Sainte-Marie-aux-Mines où le tissage à bras s'est maintenu. Désormais, toute la montagne, des deux côtés de la Lièpvrette, dépend de l'industrieuse cité.

Au retour à Bergheim on me montre, au bord du vignoble, la grande et antique ferme du Tempelhof, siège d'une commanderie de Templiers en 1207, passée en 1320 aux chevaliers de Saint-Jean et reconstruite par la Renaissance. La ferme n'est qu'un reste de l'ancien château détruit en partie à la Révolution et finalement au dix-neuvième siècle; les belles lignes de l'architecture font regretter cette destruction. A l'intérieur des bâtiments conservés, une cheminée porte la date de 1558.

A travers le vignoble nous gagnons Rorschwihr et Roderen dont le vin rouge est réputé, puis Saint-Hippolyte, petite ville assise sur une terrasse portée par des rochers baignés au pied

par le ruisseau d'Eckenbach. C'est encore une ville du vin, mais n'ayant aucun caractère alsacien. Cité régulière, ceinte de remparts en partie devenus maisons et précédés d'un fossé, elle rappelle plutôt à l'intérieur les bourgades lorraines. L'histoire est d'accord avec l'aspect des choses : Saint-Hippolyte fut longtemps domaine des ducs de Lorraine ; ils y tinrent garnison et imposèrent leurs méthodes de construction. On se croirait bien loin d'Alsace, l'impression est d'autant plus singulière, que les villes voisines ont une couleur locale très accentuée. Les armes ducales figurent encore au pignon de l'hôtel de ville, accolées à celles de la commune, à la date de 1566.

La ville est à la limite de la Haute et de la Basse-Alsace. Près de là passait le fossé ou *Landgraben*, servant de délimitation entre les diocèses de Bâle et de Strasbourg, frontière qui est encore celle des deux provinces. Entre elles, la Lorraine pénétrait comme un coin, non seulement politiquement, mais ethniquement aussi, puisqu'une partie du canton de Sainte-Marie-aux-Mines est de langue française et se rattache au canton roman de la Poutroye.

Saint-Hippolyte n'a pas de monuments ; ses vieilles portes sont renversées, il faut l'œil d'un archéologue pour reconnaître dans la masse sans

caractère de l'église le beau style du dix-huitième siècle, époque à laquelle remonte l'édifice. Pas d'industrie, mais un important commerce de vins. Le vignoble enveloppe entièrement la cité et monte haut sur le flanc de la montagne, dominée par la majestueuse masse du Haut-Kœnigsbourg. Le tableau opulent mais banal d'un pays de vigne est heureusement relevé par la silhouette des ruines féodales. Le Haut-Kœnigsbourg n'est pas le seul château dont les tours semblent encore surveiller la plaine ; voici, au sud, les trois forteresses de Ribeauvillé, au nord, celles de Ramstein et d'Ortenberg qui commandent le confluent de la Lièpvrette et du Giessen, la plaine et le débouché vers Schlestadt des deux rivières réunies en un fort courant.

Malgré l'heure avancée nous gagnerons la vallée de la Lièpvrette par la montagne, car nous n'avons pas de train avant longtemps pour Schlestadt, d'où se détache l'embranchement de Sainte-Marie-aux-Mines, et les deux heures à attendre à Saint-Hippolyte seraient fastidieuses ! Nous devons d'ailleurs revenir ici pour commencer, par le Haut-Kœnigsbourg, les excursions à travers la Basse-Alsace [1].

(1) Volume *Basse-Alsace*, première partie, chapitre I (49e série).

Bien que la chaleur soit forte, dans le vignoble sans abri contre le soleil, où les murs de pierre surchauffés accroissent l'impression de fournaise, nous voici en chemin. J'avais remarqué sur la carte des indications relatives à des mines, des carrières de grès et de schiste et nous faisions entrer la visite des galeries dans le plan de notre excursion. Réellement il fait trop chaud ! Déjà il est pénible de gravir la montagne boisée de châtaigniers et de pins jusqu'à l'arête dont l'extrémité orientale porte le Haut-Kœnigsbourg. Enfin voici un petit col, à côté d'un piton coté 720 mètres sur la carte et où aboutissent de nombreux sentiers.

Maintenant la marche est rapide, on descend vers Lièpvre ; bientôt apparaissent les montagnes qui se rattachent à la puissante masse du Champ-du-Feu (1). Au fond, la vallée de la Lièpvrette et ses hameaux, Lièpvre dominé par le joli mont conique de Chalemont couvert de forêts, le val tranquille de l'Allemand-Rombach. Et nous ne tardons pas à atteindre ce village industrieux de Lièpvre, assis aux confins des deux départements.

---

(1) Volume *Basse-Alsace*, 1re partie, chapitre IX (49e série).

IX

SAINTE-MARIE-AUX-MINES ET SA VALLÉE

La vallée de la Lièpvrette. — Lièpvre et ses hameaux. — L'ancienne abbaye. — Sainte-Croix-aux-Mines. — La rive alsacienne et la rive lorraine. — Sainte-Marie-aux-Mines. — Comment elle fut lorraine. — Les mines. — Blocs d'argent. — L'industrie de Sainte-Marie. — Tissus de laine et mélangés. — Le tissage à bras dans la montagne. — Aspect de la ville. — La route de Ribeauvillé. — Le Strengbach. — Aubure. — Le ruisseau qui se tait. — Le pèlerinage de Dusenbach. — Retour à Ribeauvillé.

Ribeauvillé. Août.

Lièpvre, où nous sommes venus passer la nuit, est un centre déchu, si c'est une déchéance d'avoir perdu un monastère fameux commandant à la vallée, pour devenir un simple village, puis, bien plus tard, un centre industriel. Il y eut ici un prieuré dont le fondateur Fulrade, devenu abbé de Saint-Denis, fit don à la célèbre abbaye française; celle-ci posséda le couvent jusqu'en 1400. A cette époque les ducs de Lorraine, déjà maîtres d'une partie de la vallée, arguèrent

d'un vieil acte impérial pour s'emparer du prieuré, du bourg et des terres. Puis un incendie ayant détruit Lièpvre, le lieu ne retrouva plus sa prospérité; Sainte-Marie-aux-Mines hérita de sa prépondérance.

Quand la filature et le tissage du coton apparurent dans les Vosges, Lièpvre devint un des centres de l'industrie; déjà le bourg appartenait aux ateliers de Sainte-Marie par les nombreux métiers à bras travaillant pour la ville. La force motrice de la rivière, l'abondance de la main-d'œuvre ont suscité la construction d'une manufacture pour la production mécanique des articles de Sainte-Marie. 500 ouvriers sont employés à la teinture des fils de laine, soie et coton et surtout à leur tissage à l'aide de 337 métiers, dans les vastes bâtiments construits sur l'emplacement du monastère. Non loin, un tissage de coton occupe 100 ouvriers. La grande usine s'est fait connaître par ses belles œuvres d'assistance.

Grâce à ces fabriques, le bourg s'est beaucoup accru, sa population dépasse 2.000 âmes. On chercherait en vain des traces du passé; le chœur de l'ancienne église est conservé, mais il fait partie d'un logement particulier. Tout l'attrait de Lièpvre réside dans sa situation. La vallée, exquise de fraîcheur, est enserrée entre des

monts boisés, faisant ressortir la grâce de l'étroit ourlet de prairies qui bordent la rivière abondante et rapide. Quelques vignes tapissent les pentes bien exposées ; les usines et les maisons ouvrières ont un air de tranquillité souriante. Sur la rive gauche se dresse la montagne de Charlemont ou Chalemont, cône aigu couronné par un énorme rocher à pic. Elle domine la vallée et le riant vallon de l'Allemand-Rombach. Cette petite montagne, dont l'altitude est de 704 mètres, est un admirable observatoire sur tout le pays de Sainte-Marie-aux-Mines, le chaînon du Tænnichel, le Brezouard, la plaine d'Alsace, le Kaiserstuhl et la Forêt-Noire.

Le vallon où l'Allemand-Rombach égrène ses maisons blanches est, malgré ce nom d'Allemand aujourd'hui officiellement remplacé par Deutsch, un foyer de langue française comme deux autres Rombach, le Grand et le Petit, Sainte-Croix-aux-Mines et toute la partie de Sainte-Marie située sur la rive gauche de la Lièpvrette. Cette région appartenait aux ducs de Lorraine qui y maintinrent le français et la religion catholique, tandis que la rive droite restait alsacienne et devenait protestante.

Cette rive droite, moins ensoleillée, n'a pas de villages, mais beaucoup de fermes dont les

noms sont pour la plupart français, indiquant que l'influence lorraine, qui dominait d'ailleurs à Saint-Hippolyte, allait jusqu'à l'arête rocheuse du Tænnichel. La vallée s'élargit à mesure que l'on avance. Avant Sainte-Croix-aux-Mines le fond est un beau plan de prairies où viennent finir forêts de pins et de sapins. Ce versant disparaît sous la végétation, tandis que la rive gauche, exposée au soleil, montre le rocher, souvent très fauve, surgissant entre les pins et les chênes.

Dans ce cadre, Sainte-Croix-aux-Mines est assis à l'entrée de la charmante vallée de Grand-Rombach; ses maisons se poursuivent jusqu'à l'entrée du Petit-Rombach. Ces vaux remplis d'habitations, les monts qui les encadrent où des maisons de tisserands-cultivateurs couvrent les pentes entre les prés et les champs, sont une des belles choses de l'Alsace. Le village de Sainte-Croix est assez exigu, la plus grande partie de ses 3.682 habitants s'éparpillant en de nombreux hameaux jusqu'à la frontière. Jadis minier, il est devenu un centre manufacturier important. Une usine renferme 14.000 broches de filature et 4.200 broches à retordre, avec 156 ouvriers. Deux tissages occupent 150 ouvriers. Une des plus importantes fabriques de tabac de l'Alsace emploie 185 ouvriers et produit 850.000 kilos

de tabac à fumer ou de cigares par année. Le reste de la population se compose de tisseurs à bras; il n'est pas un hameau, presque pas une maison sur les deux versants où ne batte un métier pour les fabricants de Sainte-Marie-aux-Mines.

La commune est donc riche et prospère, plus même qu'à l'époque où elle participait à la splendeur minière de Sainte-Marie. Aussi s'est-elle dotée d'une église et d'une mairie monumentales, seuls édifices remarquables du bourg.

A deux kilomètres à peine, la route, d'où l'on a une belle vue sur les montagnes, plissées de vallons ombreux, que gravit la route de Ribeauvillé, atteint les premières maisons de Sainte-Marie-aux-Mines, la quatrième ville de la Haute-Alsace pour la population (12.366 habitants), la plus intéressante après Mulhouse par son industrie. Il ne faut pas chercher ici les églises, les châteaux, les maisons antiques, les murailles et les tours qui sont la joie de l'artiste dans les petites villes du vignoble, mais la ville ouvrière banale, fort longue, propre, d'allure très française encore. C'est que Sainte-Marie est à moins d'une lieue de la frontière à vol d'oiseau; chaque jour quatre services de voitures la tiennent en relations avec Saint-Dié et, de là, par chemin de fer, avec Luné-

ville et Nancy. En dépit des années écoulées depuis l'annexion, la vivante cité est demeurée lorraine.

Elle l'était il y a bien des siècles. Subrogés à l'abbaye de Saint-Denis pour ses biens du prieuré de Lièpvre, les ducs de Lorraine eurent toute la partie de la ville située sur la rive gauche de la rivière ; c'était la plus considérable, on la nommait Sainte-Marie-Lorraine ; la rive droite restant aux sires de Ribeaupierre demeura alsacienne. Telle fut la force de la domination de chaque seigneur, que l'on ne parla que français d'un côté, alors que Sainte-Marie-Alsace gardait le dialecte germanique. Ce côté embrassa la Réforme avec ses maîtres, l'autre resta fidèle à la foi romaine. La séparation des races, des langues, des cultes est d'autant plus surprenante, que la Lièpvrette est un ruisseau fort étroit, enjambé souvent par les maisons. Pour rendre cette situation plus claire à l'esprit, un dicton local dit que l'on pétrissait le pain en Alsace et qu'on le cuisait en Lorraine.

Les princes lorrains tenaient beaucoup à cette possession, non seulement parce qu'elle les mettait à cheval sur les deux versants des Vosges, mais surtout parce qu'ils avaient leur part des riches gisements miniers qui, pendant longtemps, fournirent des quantités d'argent considérables.

Les mines étaient exploitées depuis des siècles, peut-être dès l'époque romaine, mais elles semblent n'avoir pris un grand développement qu'au quinzième siècle, après la remise en état des galeries inondées au treizième. Les travaux furent faits d'une façon assez irrégulière, la montagne étant attaquée partout où l'on espérait trouver du métal. Les savants qui ont étudié les vestiges des mines ont constaté plus de deux cents exploitations. La richesse des gîtes était extraordinaire par le volume des blocs d'argent natif; en 1539 on trouvait une masse de plus de 100 livres, en 1581 c'était un « morceau » de 1.185 livres renfermant 95 °/₀ d'argent fin; de 1527 à 1545, la production moyenne annuelle était de 6.500 marcs de 50 francs ; elle tomba à 3.000 en 1594. En 1745 on retira 4.344 marcs d'argent, plus du cuivre et du plomb ; la production de cette année dépassa la valeur de 300.000 livres. On a retrouvé la marche de ces exploitations dès l'année 963, où l'évêque de Toul avait la propriété des mines.

Le nombre des exploitations a varié ; en 1527, époque de la grande prospérité, on comptait soixante-sept puits dont trente-sept en pleine production, avec plus de deux mille ouvriers. Au dix-huitième siècle on signale une trentaine

de puits déjà mieux aménagés, car un détail des récits du temps fait connaître l'emploi de bois pour soutenir le toit des galeries; les poteaux venaient de la forêt de Ribeauvillé. A ce moment on commençait à concevoir des idées plus justes sur la métallurgie, on traitait les minerais rejetés par les mineurs. Charles Grad donne le nom d'un ingénieur nommé Monnet qui, en 1772, retirait jusqu'à 70 °/₀ d'argent dans des déblais argileux.

A cette époque l'exploitation avait dû reprendre sur de nouveaux frais, les mines ayant été abandonnées en 1636 par suite de la désastreuse invasion suédoise. Elle ne retrouva plus sa prospérité ; tantôt en travail, tantôt en chômage, les mines cessèrent toute extraction en 1826 ; on a tenté de les ranimer ; même une société de recherches existe encore, mais n'est pas parvenue à des résultats satisfaisants.

La corporation des mineurs, si puissante au Moyen Age, quand elle avait un chef nommé capitaine des mineurs et pouvait envoyer des contingents soit contre les révoltés de la guerre des Paysans, soit contre les Français, cette corporation, qui ne reconnaissait d'autre tribunal que le *juge des mineurs,* a survécu jusqu'à la disparition du dernier ouvrier. En 1888, le dessinateur Lix pouvait encore trouver le sujet d'un pitto-


BOIS DE BERGHEIM
St. MARIE aux Mines
Tanbach
St. Louis
St. Philippe
La Bourgonde
Ramelstein Roche
Thannenkirch
Hoch Felsen Roch
La Gde Verrerie
La Pte Verrerie
BOIS
ROYAL
Rappolstein Chau
Ulrich Chau
Buckel
Aubure
FORÊT DE WALBOURG
RIBEAUVILLE
Bilsteinthal
Bois de Moyne Goutte
le Ht. Baelin
FORÊT Rle DITE SEELBOURG

resque croquis dans l'enterrement d'un mineur, porté au cimetière par ses compagnons, coiffés d'un shako sans visière, à plumet touffu, vêtus d'une jaquette de coupe militaire et ceints du tablier de cuir ; les officiers et autres dignitaires avaient des parements de couleurs vives, des culottes courtes, des bas blancs, des souliers à boucles d'argent. Tout cela n'est plus qu'un souvenir.

D'ailleurs Sainte-Marie-aux-Mines et Ferdrupt, le hameau qui fut presque une ville, puisqu'il possédait soixante-dix auberges ou cabarets, ont trouvé une compensation dans l'industrie textile, longtemps florissante sous la forme du tissage à bras et maintenant en voie de transformation par l'emploi des machines.

Sainte-Marie et son rayon ont une place à part dans l'activité de l'Alsace ; au lieu de filer et tisser la matière brute, laine ou coton, pour ensuite teindre ou imprimer le tissu, on teint les filés pour produire des étoffes en couleur. C'est un Mulhousien nommé Reber qui, le premier, vint s'installer au bord de la Lièpvrette où la main-d'œuvre abondait. Les débuts remontent à 1755 ; il fallut installer tout à la fois la filature, la teinture, le tissage. On fit d'abord des étoffes de coton, appelées siamoises ; peu à peu

le nombre d'articles se développa à mesure que la chimie donnait des teintes nouvelles. L'apparition du rouge d'Andrinople fut l'occasion d'un grand élan ; Sainte-Marie produisait des robes, des mouchoirs, des étoffes pour meubles dont la vogue fut grande, grâce à la science de composition des dessinateurs et à la vivacité des couleurs. En 1830, la production des tissus en nouveauté pour robes, notamment le guingamp, détermine un nouvel essor; l'accroissement ne subit un temps d'arrêt que vers 1851, quand l'élévation du prix des cotons filés fit élever à un tel point la valeur que les débouchés se virent fermés, ceux des colonies surtout.

Alors les fabricants songèrent à modifier leur industrie en mélangeant la soie et la laine au coton pour obtenir des articles nouveaux ; ce changement dans la fabrication fut radical ; de grandes usines s'élevèrent pour la filature, la teinture et le tissage qui eut lieu en ateliers. Le métier Jacquard fut adopté et permit de tisser les étoffes d'ameublement en soie et en laine. En même temps, les fabriques restées fidèles au tissage à bras cessaient de faire dévider à la campagne par la famille du tisserand et livraient à celui-ci les fils tout préparés.

Le tissage à bras, qui fut la marque distinctive

de la fabrication de Sainte-Marie et de Ribeauvillé, son annexe, a donc bien perdu de son importance; il subsiste pour certains articles; les métiers sont assez nombreux encore pour qu'on en trouve dans toute la montagne entre le Giessen et la Lièpvrette, entre la Lièpvrette et le Strengbach et jusque dans le val d'Orbey. Quand Louis Reybaud publiait en 1863 son étude sur le régime des manufactures, le rayon avait 10.000 métiers et 10.000 à 15.000 ouvriers; avant la guerre on comptait 12.000 métiers. Ces chiffres semblent précis; je les emprunte à la publication « Le Pays d'Empire d'Alsace-Lorraine » (*Das Reichsland Elsass-Lothringen*), œuvre collective d'auteurs alsaciens et du bureau de statistique du ministère. En 1877, le nombre des métiers n'était plus que de 10.000; aujourd'hui, d'après le même ouvrage, il serait de 2.553 — pour les métiers à bras naturellement, aucune comparaison ne pouvant être faite avec les métiers mécaniques — vingt-deux maisons se partagent le travail.

Les tissus de pure laine ont pris une part prépondérante; ce sont surtout les articles pour robes et confections de dames : carreaux, genre écossais, rayures, etc. Sainte-Marie-aux-Mines est devenue comme le Roubaix de l'Alsace.

On peut juger de la proportion des métiers

mécaniques et à bras par ces chiffres : la grande maison Blech, qui continue l'établissement Reber, occupe 180 métiers mécaniques, 225 à bras, avec 700 ouvriers ; elle eut 1.800 travailleurs. Le tissage Kœnig a 600 ouvriers et 400 métiers en Basse-Alsace, 800 ouvriers en Haute-Alsace. Quant aux fabricants moins importants, ils font surtout travailler à bras à l'aide de matières premières filées et teintes dans le rayon, Sainte-Marie ayant d'excellents ateliers de blanchiment, teintures et apprêts. Cette partie de la fabrique est importante ; on s'en rend compte par ce fait que le Bottin donne neuf représentants pour la vente des couleurs d'aniline ; la même publication indique, à Sainte-Marie seulement, quatorze tissages.

Sainte-Marie n'a pas l'aspect industriel que l'on supposerait ; les grandes constructions pour manufactures sont rares, les cheminées d'usine n'y pointent pas trop, il n'y a pas de rideau de fumée. Cependant, par l'allure générale, la grande rue, qui est presque la seule, rappelle bien des quartiers de Roubaix et de Tourcoing et encore Fourmies, avec plus de pittoresque toutefois ; une maison, ancien hôtel de ville, a gardé des tourelles et un pignon à crémaillères ; les montagnes, d'ailleurs aperçues de tous les

carrefours, font un beau cadre : le Brézouard au sud, le massif du Climont au nord, le Château de Faîte vers la frontière sont de superbe allure.

Aussi Sainte-Marie-aux-Mines reçoit-il de nombreux touristes ; nous étions plusieurs ce matin à la table copieusement et remarquablement servie de l'Hôtel du Commerce, où les hôtes sont si accueillants. Un réseau d'excellentes routes dans le département des Vosges et les anciens départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin conduit à travers de belles régions ; la course la plus facile et la plus courte est vers la frontière, au col de Sainte-Marie, où l'on accède en moins d'une heure. Le Château de Faîte, sommet jadis fortifié dominant le col, offre un splendide panorama jusqu'au Donon et au Hohneck.

Entre toutes ces routes nous avons choisi celle de Ribeauvillé, dont le tracé en multiples lacets nous fait prévoir une promenade intéressante. Nous évitons ses premiers détours, les plus amples, par un raide chemin qui a le tort de ne pas faire traverser Ferdrupt, jadis principale résidence des mineurs, mais il grimpe entre des prairies très vertes et montre dans toute sa grâce le cirque de petites montagnes aux formes

heureuses, enfermant des vallons de prairies d'autant plus fraîches qu'elles sont encadrées de bois sombres.

Le chemin retrouve la grande route à la lisière de la forêt, près d'une auberge-maison forestière, d'où l'on voit se dresser, très fières, les ruines de Frankenbourg et d'Ortenberg ; au delà quelques prés arrosés par un ruisselet remplissent un creux encadré de bois. La route pénètre sous les arbres au flanc du ravin profond, presque un abîme, qui va s'ouvrir à Saint-Blaise sur la vallée de la Lièpvrette. Bientôt on atteint le point culminant, un col dominé par le Tænnichel et appelé Haut-de-Ribeauvillé par les gens de Sainte-Marie, Haut-de-Sainte-Marie par les gens de Ribeauvillé. Brusquement c'est la pleine gorge sombre, tandis que les horizons étaient si vastes sur le versant opposé. Les sinuosités de la route sont soudaines, le paysage purement forestier est de toute beauté. De grands sapins qui feraient d'admirables mâts de navires s'élancent sur les pentes. Un ruisseau naît, le Strengbach ; son murmure cristallin est d'un charme magique ; dans cette solitude, sans cesse accru par d'invisibles fontaines, sa voix s'enfle à mesure qu'il grossit, mais reste toujours d'un charme indéfinissable. Parfois de beaux rochers

s'entassent sous la colonnade des sapins. La forêt vosgienne, si captivante toujours, est rarement plus belle.

Une usine isolée annonce la vie ; plus loin se détache un chemin de voitures ; il conduit à Aubure, village assis au pied du Brézouard et appartenant comme la Poutroye à une souche romane. Aubure, grâce à son altitude de 800 mètres — quelques maisons sont à 900 — qui en fait le village le plus élevé des Vosges, est devenu un séjour d'été très fréquenté, possédant de bons hôtels et une pension tenue par les diaconesses protestantes de Strasbourg. Un sanatorium pour les femmes tuberculeuses a été édifié au sud, près de la route conduisant à Fréland. Le voisinage du Brézouard, qui offre des horizons si étendus, facilite les excursions. Tout ce pays est fort alpestre ; le plateau couvert de belles pelouses et de bouquets de bois, semé d'habitations nombreuses, a toute la grâce et le calme de la haute montagne.

La population vit de l'élevage du bétail et de la préparation du fromage ; beaucoup de cultivateurs sont en même temps tisserands pour Sainte-Marie-aux-Mines. Comme partout autour de Sainte-Marie, les grandes fermes écartées sont occupées par des anabaptistes qui ont tiré un

admirable parti du sol. Ces religionnaires, que d'autres appellent des Vaudois, frappent par la dignité de leur vie et le régime patriarcal de la famille.

Au-dessous de l'embranchement d'Aubure, la route, toujours belle, perd sa pente et, jusqu'à Ribeauvillé, prend une direction régulière. A peine quelques ondulations pour suivre le Strengbach qui occupe tout le fond de la vallée. Un joli sentier sous bois a été créé à l'usage des touristes sur la rive droite dominant le ruisseau, maintenant torrent, qui bondit, s'apaise en petits biefs où jouent les truites, et, de nouveau, s'élance et écume. Il bondirait longtemps ainsi sans l'industrie qui le dompte, l'emploie à débiter le bois, à donner la vie aux filatures et aux tissages de Ribeauvillé. Avant ces dernières usines il reçoit par sa rive gauche un filet limpide portant le joli nom de Dusenbach, le *ruisseau qui se tait*. Le confluent est dans un site d'une grâce inattendue, de grands marronniers ombragent le vallon, des pentes couvertes de taillis l'encadrent, un sentier s'élève sur un des flancs, parcouru par de nombreux pèlerins. Nous trouvons là un de ces chemins de schlittes encore existants dans les Vosges, schlitte temporaire d'ailleurs, faite de branches de sapins

posées à même le sol et dont les aiguilles et les rameaux forment une piste glissante sur laquelle les bûcherons font descendre leurs traîneaux chargés de bûches. Les schlittes disparaissent, les routes de montagne facilitant les transports ; j'en ai bien peu rencontré au cours de mes excursions ([1]).

Les pèlerins qui descendent sous les grands arbres viennent de la chapelle de Dusenbach, ou plutôt des chapelles, car il y en a trois, faisant cortège à une église plus considérable. Les premiers édifices étaient l'œuvre des seigneurs de Ribeaupierre qui les firent élever en revenant de la croisade ; l'autre fut aussi bâtie par un Ribeaupierre, en signe d'action de grâce pour avoir eu la vie sauve dans un saut formidable au fond d'un ravin, pendant la poursuite d'un cerf. Détruites par les Suédois, relevées, détruites de nouveau à la Révolution, elles ont été rétablies il y a une dizaine d'années ; insuffisantes pour recevoir tous les pèlerins, elles sont dominées maintenant par une haute église récemment inaugurée.

---

(1) Voir dans la 2e partie de la *Basse-Alsace* (61e série) la description d'une grande schlitte, entre le Champ-du-Feu et le val de Villé.

Le « ruisseau qui se tait » apporte bien peu d'eau au Strengbach, cependant cette onde est précieuse pour l'alimentation des fabriques par lesquelles s'annonce Ribeauvillé. Ces usines assises sur le roc, dominées par les raides parois de la montagne, souillent le flot, tout à l'heure si pur, et qui se polluera encore en longeant Ribeauvillé avant d'arroser les luxuriantes prairies étalées entre les deux parties du vignoble.

LA GUERRE DANS LA HAUTE-ALSACE

1914-1918

Douze ans se sont écoulés depuis que les pages précédentes ont été écrites. L'Alsace est redevenue française après plus de quatre années de souffrances causées par l'aggravation du joug allemand; mais le pays fut en grande partie épargné par les hostilités elles-mêmes. Seule la Haute-Alsace, dans les régions de Mulhouse et du Sundgau, le débouché de la vallée de la Thur, la haute vallée de la Fecht, et les crêtes vers le Bonhomme et le col de Sainte-Marie, ont été le théâtre de luttes intermittentes, qui prirent parfois une extrême violence et furent, au début, de véritables batailles. Dans la Basse-Alsace il n'y eut d'actes de guerre que dans la vallée de la Bruche et au Donon.

Un résumé de ces événements s'impose à la fin de ce volume; il ne saurait toutefois avoir d'autre caractère que celui d'une sorte de chro-

nologie, car les détails sont rares encore; les communiqués auxquels on doit recourir sont brefs, manifestement insuffisants. Les terribles et sanglants combats, sans résultats sérieux, livrés notamment à l'Hartmannswillerkopf, au Linge, entre Metzeral et Munster, attendent l'historien qui nous dira quelle somme d'endurance et d'héroïsme fut dépensée dans ces vallées et sur ces croupes, recherchées jadis pour la beauté des horizons, la majesté des forêts, la grâce de ces plis de prairies où s'égrènent les usines et les villages au long des rivières travailleuses.

Les années 1914 et 1915, la première surtout, virent les gros événements de guerre en Haute-Alsace; peu à peu la situation se cristallisa en incidents locaux se produisant sur un étroit espace. Il n'y eut aucun plan de grande envergure; on évita chez nous de porter la lutte, c'est-à-dire la ruine, sur le territoire resté si fidèle à la patrie française. Aussi, pour donner un lien à ces combats qui nous permirent de reconquérir et finalement de conserver en entier les cantons de Dannemarie, Massevaux, Thann et Saint-Amarin, partie de ceux de Hirsingen, Altkirch

et Munster, n'est-il guère d'autres divisions que les années elles-mêmes. Nous suivrons donc, par périodes annuelles, les événements dans les Hautes-Vosges, la plaine de l'Ill supérieure et le Sundgau.

1914

Les troupes françaises à la frontière. — Descente à la Thur. — Prise de Wesserling et de Thann. — Prise de Dannemarie et de Massevaux. — Enlèvement d'Altkirch. — Occupation de Mulhouse. — Contre-attaques allemandes. — Perte de Cernay. — Abandon de Mulhouse, d'Altkirch et de la vallée de la Doller. — L'occupation des cols : le Bonhomme, Sainte-Marie, Saales, Urbeis. — Reprise des opérations contre Mulhouse. — La Thur et la Doller reconquises. — Combat de Dornach. — Deuxième occupation de Mulhouse. — Descente vers la Fecht. — La Haute-Alsace presque entièrement reconquise. — Contrecoup de nos défaites en Lorraine. — Nouvel abandon de Mulhouse. — Reprise de l'offensive par la garnison de Belfort. — Territoires délivrés.

Pendant que l'Allemagne, après avoir longtemps cherché à nous imposer le rôle de provocateurs, se décidait, devant notre calme prudence, à envahir le Luxembourg et la Belgique, pour nous surprendre du côté où nous ne soupçonnions pas la principale menace, nos corps d'armée procédaient à la mobilisation avec un ordre absolu; puis, lorsque les manifestations ennemies, les violations de frontière eurent bien révélé la préméditation, ils prenaient à leur tour l'offensive en pénétrant dans les provinces annexées.

A la frontière de la Haute-Alsace tomba la première victime, le caporal Peugeot, pendant une de ces incursions multipliées par l'ennemi avant que les hostilités fussent ouvertes et dont le but paraît avoir été de nous amener à une riposte pouvant être exploitée comme une agression. Nos troupes ne se mirent même pas en mouvement dès la déclaration de guerre; l'unique précaution fut d'installer des postes de surveillance aux cols conduisant sur le versant alsacien. Et même, bien souvent, ils y furent envoyés à la dernière heure. Les garnisons, d'ailleurs, étaient proches. Belfort renfermait un gros noyau que devaient compléter réservistes et territoriaux; Remiremont avait en permanence deux de ses compagnies à Bussang, au pied du col; Gérardmer, séjour du superbe 152e d'infanterie qui allait s'immortaliser, est au-dessous du col de la Schlucht; Bruyères, Corcieux, Fraize, possédaient des bataillons de ligne ou de chasseurs destinés à protéger le Collet et le col du Bonhomme; Saint-Dié et Senones gardaient les cols de Sainte-Marie et de Saales; Rambervillers, Raon-l'Étape et Baccarat devaient envoyer leurs bataillons dans la région du Donon.

Ces troupes de couverture appartenaient aux 7e et 21e corps, ce dernier entièrement groupé

sur un étroit espace entre Épinal et la frontière, l'autre réparti sur une grande surface jusqu'à Bourg, Belley et aux portes de Lyon. On eut bientôt la conviction que les Allemands ne disposaient pas en Haute-Alsace d'effectifs comparables. Était-ce parce que l'adversaire voulait avoir toutes ses forces pour le mouvement par le Luxembourg et la Belgique, ou croyait-il nous attirer dans un piège? Les deux hypothèses ont été émises.

Quoi qu'il en soit, aussitôt après la déclaration de guerre, la décision fut prise par la France d'envahir l'Alsace avant que les Allemands aient pu atteindre la crête des Vosges. Dès le 4, nos avant-gardes parvenaient à la frontière, aux divers points de passage, et, le 5, l'ordre parvenait de s'emparer du versant alsacien des divers cols. L'opération s'exécutait aussitôt. Les chasseurs du 15e bataillon, stationnés à Bussang, chassaient les Allemands de la partie du Ballon d'Alsace tenue par un poste, pendant qu'une section, franchissant le col de Bussang par le tunnel et l'ancien chemin, prenait pied sur l'autre versant. Cette avant-garde était conduite par le fils de l'auteur de ces lignes, le lieutenant Maurice Ardouin-Dumazet. Une patrouille de sa section eut l'honneur de tirer les premiers coups de fusil.

Tous les autres cols avaient été aussitôt garnis de troupes; mais les plus difficiles, soit d'accès, soit au débouché sur les vallées d'Alsace, les cols du Bonhomme, de Sainte-Marie, de Saales et d'Urbeis, ne furent forcés que du 8 au 10. Déjà, par le col de Bussang et la trouée de Belfort, des forces importantes avaient pénétré profondément dans le pays à délivrer; Mulhouse avait été occupée. Cet événement, qui causa une joie si vive en France, devait être malheureusement suivi de cruelles désillusions.

Le 7e corps d'armée et la 8e division de cavalerie avaient été chargés de l'opération; ils devaient tenter d'aller jusqu'au Rhin pour tenir la tête de pont d'Huningue et même rejeter l'ennemi de l'autre côté du fleuve. Dès le matin du 7, les troupes faisaient leur entrée en Alsace : les chasseurs, débouchant du col de Bussang et du col d'Oderen, descendaient dans la vallée de la Thur; une brigade de ligne se portait dans la haute vallée de la Doller où elle occupait et dépassait Massevaux; une colonne, suivant la route de Colmar, se dirigeait vers Cernay ; à droite, deux régiments d'infanterie et la division de cavalerie se portaient sur Dannemarie et Altkirch.

Du col de Bussang, les chasseurs dévalaient

rapidement vers la vallée de la Thur, enlevaient au passage Urbès, faiblement tenu, et atteignaient Fellering. Les détails sur cette partie de l'opération sont peu connus encore; une lettre de mon fils, le lieutenant Maurice Ardouin-Dumazet, dont la section était en tête de la colonne, dit que, un petit étang barrant le passage, les chasseurs entrèrent dans l'eau jusqu'à mi-corps pour engager le tir. L'ennemi se borna à quelques salves et abandonna le village. Poursuivi jusqu'au delà de Wesserling, dont il ne protégea pas l'usine, il soutint un moment le combat, puis se replia sur Saint-Amarin. Mais il ne défendit pas la ville; celle-ci fut aussitôt occupée, au grand enthousiasme des habitants. A la suite du 15ᵉ chasseurs, les autres troupes de la division, descendues des cols d'Oderen et de Bussang, se dirigeaient vers Thann.

Pendant que les chasseurs débouchaient ainsi dans la plaine par le couloir de la Thur, le reste du corps d'armée et la cavalerie franchissaient la frontière en avant de Belfort. Une brigade, suivant la route de Strasbourg, pénétrait en Alsace par la vallée de la Doller d'un côté, par La Chapelle-sous-Rougemont et Soppe-le-Haut de l'autre. Soppe était enlevé après un combat vif, mais très rapide; l'ennemi, attaqué à la baïon-

nette par nos soldats qui avaient traversé à gué le Soultzbach, ne tint pas longtemps. Soppe-le-Bas fut bientôt enlevé par un des régiments se portant ensuite sur Burnhaupt-le-Haut et Burnhaupt-le-Bas, villages sur la route de Delle à Colmar. L'autre, ayant atteint Sentheim et Guewenheim, dans la vallée de la Doller, parvenait à la gare de Pont-d'Aspach, s'en emparait, remontait au nord pour occuper les deux villages d'Aspach : le Haut et le Bas, sur la petite Doller, effectuant la liaison avec les chasseurs parvenus à Vieux-Thann, au débouché de la Thur, au pied de ce massif de l'Hartmannswillerkopf, appelé à une si tragique célébrité.

A droite, les événements se déroulaient aussi rapidement, avec plus d'éclat, car ils aboutissaient à l'occupation de haute lutte de la ville d'Altkirch le soir même, à 7 heures. L'ennemi ne nous a pas disputé la route; le bourg important de Dannemarie, où se croisent les grandes chaussées de Colmar et de Bâle, ne paraît pas même avoir été défendu. Les Allemands avaient organisé la résistance d'Altkirch, rendue facile par la situation de la petite cité au sommet d'un monticule et par les hauteurs environnantes couvertes d'artillerie. Une brigade badoise gardait la position. Attaquée à la baïonnette dans un magni-

fique élan, elle ne tenait pas longtemps ; bientôt la cité délivrée faisait un enthousiaste accueil aux vainqueurs.

Il semble que l'on n'ait pas su profiter de la présence d'une forte cavalerie pour compléter le succès : un seul régiment de dragons fut envoyé à la poursuite. La nuit venue, il ne continuait pas ; l'ennemi, en retraite, put se replier sur Mulhouse. Nous avions eu une centaine de tués ou de blessés ; les pertes allemandes furent bien plus considérables.

La facilité de cette pénétration poussa le commandement à une avance imprudente. Trompé sur les forces dont pouvait disposer l'ennemi, apprenant que le général von Deimling avait précipitamment abandonné Thann, le chef de notre 7e corps fit reprendre la marche. Le 8 août, les chasseurs, débouchant par Vieux-Thann et Cernay, occupaient Reiningen, à 4 kilomètres de Mulhouse ; les troupes qui avaient enlevé Altkirch et celles qui avaient suivi la Largue puis l'Ill se dirigeaient sur la grande cité industrielle. A la surprise générale elles ne rencontraient aucune résistance. Dès 5 heures du soir elles étaient à l'entrée de la ville où elles pénétraient une heure après, au milieu d'une population enfiévrée de joie. Une brigade s'y installait ; le

général Bonneau, commandant du 7e corps, avait son quartier général à Niedermorschwiller, sur le chemin de Pont-d'Aspach.

Il est trop tôt encore pour porter un jugement sur ce qui suivit. On ne saurait méconnaître, cependant, l'imprudence de confier l'opération à un seul corps d'armée, et nous ne nous sommes pas assez méfiés de ce que cachait le rapide repli de l'ennemi. En réalité, dans ce Mulhouse en fête étaient restés bien des espions, bien des soldats allemands soigneusement cachés; une partie de la population, les immigrés, nous était hostile. Si nous avions esquissé quelques tranchées autour de la ville et installé de l'artillerie sur les hauteurs, les forces amenées n'étaient pas suffisantes pour résister à une contre-attaque un peu puissante que l'ennemi pouvait préparer hors de nos vues, grâce à l'immense rideau formé par la forêt de la Hart, refuge des troupes allemandes, où le chemin de fer de Fribourg pouvait rapidement conduire des renforts.

L'État-major ennemi n'avait pas perdu son temps; les innombrables espions qu'il possédait dans Mulhouse et dans tous les villages lui avaient permis de se rendre compte de la faiblesse de nos effectifs. Des mesures furent immé-

diatement prises pour nous enlever le terrain conquis. Le XIVe corps en entier (badois), deux divisions du XVe (Strasbourg) se mirent en route ; les divisions du XVe corps acheminées par voie ferrée de Strasbourg sur Colmar, les Badois amenés dans la Hart.

Ces mouvements étaient accomplis dès le 7 au soir. Le 8 au matin, les divisions du XVe corps débarquaient à Colmar et se mettaient en marche en direction de Cernay par Hattstatt et Rouffach. Le lendemain, avant le jour, elles se portaient vers Uffholtz et se heurtaient aux avant-postes français de Cernay. Le combat s'engagea immédiatement, très violent. Nous étions fort inférieurs en nombre et, semble-t-il, complètement surpris par cette offensive. Malgré une résistance énergique, nos soldats, trois bataillons et deux batteries, durent se replier sur Vieux-Thann.

Des renforts avaient été de suite expédiés, en vue de reprendre Cernay ; ils arrivaient au milieu de la nuit et se portaient sur Aspach-le-Bas et Aspach-le-Haut où ils rejoignaient le 45e bataillon de chasseurs, dédoublement du 15e. Au point du jour, on reprenait l'attaque; les Allemands étaient plus nombreux, ils disposaient d'une artillerie plus puissante; mais la nôtre, mieux conduite,

eut l'avantage et permit à l'infanterie de gagner du terrain, même de recouvrer Cernay.

Malheureusement, ce succès ne put être poursuivi; les événements qui se produisaient à Mulhouse menaçaient nos troupes d'un désastre, car elles étaient nettement inférieures en effectifs et cette infériorité allait croissant. A 4 heures du soir, le 9 août, le XIVe corps allemand débouchant de la Hart, à l'Ile Napoléon, où se réunissent les canaux du Rhône au Rhin et d'Huningue, nous rejetait vers les faubourgs mulhousiens; une contre-attaque vigoureusement conduite nous permettait de reprendre le terrain perdu, mais il fallut bientôt l'évacuer de nouveau. D'autres forces ennemies sortant de la Hart assaillaient Rixheim. Nous n'avions là que six compagnies; elles luttèrent héroïquement, reprirent le village, mais durent se replier sur Mulhouse.

Au milieu de la nuit une forte colonne allemande, venant d'Ensisheim, attaquait nos avant-postes de la rive gauche de l'Ill, au nord de Mulhouse, à Illzach, pendant qu'une autre, longeant la rive droite, attaquait Modenheim, puis les faubourgs de la ville. Un seul régiment devait résister à ces masses sans cesse accrues; il se replia par la route de Thann en traversant

Pfastatt et Lutterbach pour gagner Niedermorschwiller au sud de l'Ill.

L'ennemi, ne voulant pas engager un combat de rues, n'attaqua pas Mulhouse autour duquel on s'était furieusement battu. D'ailleurs, devant l'impossibilité de résister à une action aussi fortement conduite, notre commandement décida d'abandonner la ville et de ramener le corps d'armée vers la frontière. La traversée de Mulhouse fut douloureuse, terrible même. Des Allemands, militaires ou civils, cachés dans les maisons, tiraient par les fenêtres ou les soupiraux de cave, ajoutant à la confusion de ce repli par les rues d'une grande cité inconnue de nos soldats.

Hélas ! on ne se bornait pas à abandonner Mulhouse, nous reculions aussi dans la vallée de la Thur, tout en gardant les cols qui y donnent accès ; nous abandonnions Burnhaupt, Aspach, Massevaux, toute la vallée de la Doller ; la vallée de l'Ill, avec Altkirch, celle de la Largue étaient également évacuées. Nos bataillons, nos escadrons, nos batteries se voyaient, après quatre jours de succès, ramenés à la frontière. Heureusement, la garnison de Belfort, qui n'avait cependant pas terminé sa mobilisation, pouvait intervenir pour empêcher l'ennemi d'avancer.

Nous verrons plus loin quel fut le rôle du camp retranché dans la suite des opérations en Alsace. Nous devons dire maintenant ce qui s'était passé aux cols des Vosges, entre la Schlucht et le Donon.

Dans cette première offensive, les opérations ne prirent pas un grand développement; nos troupes du 21e corps eurent seulement à s'emparer des passages qui devaient, plus tard, nous permettre de descendre dans les vallées d'Alsace; peut-être aussi l'échec du mouvement vers Mulhouse et Huningue amena-t-il le commandement à attendre la venue de forces plus nombreuses avant de porter les troupes en avant. Mais tous les cols, ceux qu'empruntent les routes, ceux que suivent seulement des sentiers furent occupés, les premiers avec des éléments relativement considérables, les autres par des postes. Les renseignements sont rares encore sur ces événements; même on ne donna jamais aucune indication sur les rencontres qui durent avoir lieu en quelques points. Ainsi pour le refoulement de l'ennemi tenant le Ballon d'Alsace, ainsi pour la descente par le col de la Schlucht en direction de Munster. On n'a pas dit si les cols d'Oderen et de Bramont, donnant accès

dans la haute vallée de la Thur, furent disputés. De même pour le col du Louchpach par lequel on descend à Orbey, dans la vallée de la Weiss.

Par contre, quelques détails ont été fournis sur la prise des cols du Bonhomme, d'Urbeis et de Saales, où passent les routes conduisant à Colmar, à Schlestadt et à Strasbourg.

Il fallut cependant combattre sur tous les points, car une décision gouvernementale, difficile à excuser, avait imposé au commandement de n'établir nos avant-postes qu'à 10 kilomètres en arrière de la frontière, afin d'éviter des escarmouches pouvant être considérées comme des provocations de notre part. Les Allemands purent donc s'installer près des bornes et préparer des tranchées à la limite des deux pays, alors que nous ne prenions aucune précaution. Le 5 octobre, quand l'ordre parvint d'occuper les cols, on dut livrer des combats parfois durs. Mais partout nos soldats eurent l'avantage, grâce à leur ardeur et, aussi, grâce à la disposition de la chaîne, les pentes étant plus douces sur le versant lorrain, abruptes, parfois à pic — comme au Hohneck — sur le versant alsacien, ce qui ralentissait l'arrivée des troupes d'appui de l'ennemi.

Le col du Bonhomme, par lequel passe la route de Saint-Dié à Colmar, fut âprement

défendu le 8 août; l'ennemi, fortement retranché, ne céda le passage qu'après une résistance acharnée; le lendemain, il dirigea des contre-attaques violentes, toutes repoussées.

Plus vive encore fut la lutte au col de Sainte-Marie, par lequel on va de Saint-Dié à Schlestadt en passant par l'importante ville de Sainte-Marie-aux-Mines, d'où une autre route conduit à Ribeauvillé en traversant le contrefort du Brezouard. Les Allemands amenèrent rapidement des forces bien supérieures aux nôtres en reprenant l'offensive le 9, pour essayer de reconquérir le col. Le combat fut rude, dura toute la journée et finit à notre avantage; le soir, nous tenions les hauteurs dominant Sainte-Marie. De chaque côté les pertes avaient été lourdes.

Le col d'Urbeis, traversé par la route de Saint-Dié à Villé, fut également défendu avec vigueur, mais le combat n'atteignit pas un égal degré de violence; ce passage, moins encaissé, n'offrait pas les difficultés rencontrées au Bonhomme et à Sainte-Marie, l'artillerie put rapidement y parvenir et contribuer au refoulement de l'ennemi.

Au col de Saales, dépression large et bien dessinée, l'attaque eut lieu le 10; un de nos bataillons de chasseurs de Saint-Dié rencontra, dès le versant lorrain, un adversaire bien plus

nombreux, qui dut cependant reculer; mais il fallut quatre jours de chaude lutte et l'appui de l'artillerie pour le chasser des hauteurs dominant Saales; la prise de ces positions amena l'évacuation du bourg où nous entrions le 14. Ces affaires avaient été sanglantes, elles nous valurent un important matériel et la capture de près de 800 prisonniers. Le communiqué évaluait à cinq ou six fois les nôtres le chiffre des pertes allemandes. Aux deux cols du Bonhomme et de Sainte-Marie nous avions eu 600 hommes hors de combat.

La retraite de Mulhouse n'eut aucune influence sur les opérations dans cette partie du massif vosgien; les troupes continuèrent le mouvement de descente dans les vallées, d'autant plus que le commandement, ne voulant pas rester sous le coup de l'échec, avait décidé de reprendre l'attaque par Belfort et de se porter de nouveau au Rhin.

Cette nouvelle tentative s'annonça heureuse, elle aussi devait avorter par le contre-coup des événements douloureux survenus en Lorraine, à Sarrebourg, à Morhange et à Dieuze [1] et par ceux, plus graves encore, de Belgique.

(1) Dans la 62e série du *Voyage en France*, on trouvera le résumé des opérations en Lorraine annexée.

Le général Pau, rappelé du cadre de réserve, reçut la direction de la nouvelle offensive ; son armée comprenait, outre le 7e corps, la 66e division de réserve et la 8e division de cavalerie, la 44e division d'infanterie et un groupe de trois divisions de réserve. Cinq bataillons de chasseurs alpins devaient descendre dans les vallées. Ces troupes étaient en liaison avec les 1re et 2e armées opérant dans les Vosges du nord et en Lorraine.

Malgré un peu de lenteur due à la nécessité de remettre en mains le 7e corps si éprouvé dans les combats devant Mulhouse, le plan fut aussitôt mis à exécution. Pendant que les divisions de réserve venues du sud-est achevaient leur concentration à Belfort, les autres troupes se portaient en avant sans rencontrer sérieuse résistance. Thann était repris le 14 août ; les bataillons alpins, descendant par le col de la Schlucht, commençaient la marche vers Colmar en occupant, aux débouchés sur la plaine, Munster et Guebwiller; cette dernière ville était prise le 15.

A la droite des chasseurs vosgiens, qui avaient débouché de la vallée de la Thur et s'avançaient au nord par le pied des montagnes, deux divisions de réserve, ayant réoccupé Massevaux,

eurent pour direction Sentheim, le Pont-d'Aspach et, à l'est de Cernay, au delà du bois de Nonnenbruch [1], Wittelsheim. Le 7e corps, pénétrant en Alsace par la route nationale à Soppe-le-Bas, se portait vers Mulhouse en suivant le chemin de Heimsbrunn. Deux divisions de réserve avaient pour direction Dannemarie et Altkirch.

L'ennemi se repliait en hâte, abandonnant blessés, matériel et munitions. Il ne s'attendait évidemment pas à un retour offensif aussi prompt. Le 19 seulement, un combat sérieux s'engageait sur un large secteur, depuis les abords de Cernay jusqu'à Tagsdorf, village de la route d'Altkirch à Bâle. Le front passait par Lutterbach, où se détache, de la grande ligne de Strasbourg, celle de la Thur, Niedermorschwiller, Hochstatt et Zillisheim sur l'Ill et Obermorschwiller. La lutte fut particulièrement vive entre l'Ill et la Doller, de Niedermorschwiller à Dornach. Cette dernière ville, principal faubourg de Mulhouse, a pu donner son nom au combat [2]. Il fallut enlever maison par maison.

---

(1) Ces bois recouvrent les riches gisements de potasse découverts il y a peu de temps et qui commençaient à être mis en valeur quand éclata la guerre. Il y a là de superbes ressources pour l'industrie et l'agriculture françaises.

(2) Hanotaux, *Histoire illustrée de la guerre*.


Angersheim
Dürrenentzen
Urschenheim
Kuenheim
Wihr-en-Plaine
Widensohlen
Linge
TURCKHEIM
COLMAR
PF
Zimmerbach
Wintzenheim
Andolsheim
Sundhoffen
Wolfgantzen
Appenwihr
Reicha
Kerkopf
Hohroth
MUNSTER
Soultzbach
Logelnheim
NEU-BRISACH
Weckolsheim
Herrlisheim
Ste Croix en Plaine
le Rotenbach
Gueberschwihr
Niederherghein
Dessenheim
Pfaffenheim
Oberherghein
Osenbach
Rouffach
ROUFFACH
Soultzmatt
Biltzheim
Westhalten
Langenfelkopf
Lautenbach
Lautenbach-Zell
Orschwihr
Murbach
Pt. Ballon
Gd. Ballon
GUEBWILLER
Bergholtz
Bergholtz-Zell
Col d'Oderen
Oderen
Rimbach-Zell
Col de Bussang
Ranspach
Wesserling
ST AMARIN
Hartmannswiller
Bollwiller
Ensisheim
ENSISHEIM
Regisheim
Feldkirch
Hirtzfelden
Rogenhausen
Münchhausen
Moosch
Willer
Wattwiller
Uffholtz
Battenheim
Ruelisheim
Pulversheim
FORÊT

Échelle au 1/320.000e.

Les noms des localités marqués d'un ● indiquent les points où se livrèrent des combats.

Nos soldats s'élancèrent à la baïonnette sur l'artillerie ennemie et s'emparèrent de 24 pièces et 1.200 prisonniers. De part et d'autre les pertes furent grandes, mais surtout du côté allemand, où certains bataillons eurent tous leurs officiers tués, blessés ou pris. Dornach avait été enlevé à 2 heures; à 5 heures, les troupes du 7e corps pénétraient dans Mulhouse, bientôt suivies par la 44e division active et la 66e division de réserve qui avaient rejeté l'ennemi des deux rives de l'Ill en des combats poursuivis jusqu'aux abords de la ville, vers Brunstatt. Parmi les officiers tombés, le général Plessier, commandant de la 88e brigade, succomba à ses blessures.

Il se produisit alors un ralentissement dans l'action causé par les pénibles nouvelles des batailles de Lorraine, ralentissement que devait suivre un retrait volontaire non seulement des vainqueurs de Mulhouse, mais encore des troupes descendues des Vosges et qui avaient atteint les portes de Colmar.

Pendant que l'armée d'Alsace opérait ainsi au sud entre la Thur, l'Ill et le Rhin, cinq bataillons alpins avaient pour mission de se porter sur le chef-lieu du Haut-Rhin. Trois d'entre eux, s'élevant sur les hautes croupes qui séparent la Lauch de la Fecht et, par la route qui traverse

Soultzmatt, descendaient à Soultzbach, sur la Fecht. Deux autres bataillons avaient suivi le cours supérieur de la rivière ; l'un d'eux, le 30e, poussant rapidement au débouché sur la plaine, avait repoussé une brigade wurtembergeoise à Gunsbach, en face de Soultzbach. Dans la soirée du 20, nos alpins étaient maîtres du cours de la Fecht, jusqu'aux abords de Colmar, où les chasseurs vosgiens étaient également arrivés.

Les chasseurs eurent à supporter le 22 une violente attaque menée par une force allemande évaluée à 3 ou 4 régiments (1). Se dirigeant par le sud de Colmar sur Turckheim, elle se heurta à des éléments de la 81e brigade (vosgienne) que vinrent soutenir les alpins. L'ennemi se porta d'abord sur Logelbach où le 30e alpins soutint une furieuse attaque. Une partie des assaillants, tournant ce village industriel, allaient diriger le principal effort contre Ingersheim que défendait le 5e bataillon (vosgien). L'intervention des 12e et 28e alpins obligea les Allemands à se replier, ils évacuaient Logelbach et Colmar. Les chasseurs restaient maîtres du terrain et de la route du Bonhomme par laquelle ils devaient, au moment du repli, gagner la crête frontière.

---

(1) Lieutenant Louis Thomas, *Les Diables bleus*.

Durant ce temps, malgré la résistance acharnée de l'ennemi, des éléments des 21e et 14e corps avaient pu parvenir dans les vallées donnant accès vers Schlestadt et Molsheim. Villé, dans la vallée du Giessen, Schirmeck, dans celle de la Bruche, furent atteints, le Donon était fortement occupé. Mais l'ennemi, amenant rapidement des forces supérieures, nous reprenait ces deux localités. Des renforts accouraient pour protéger les cols; l'ordre venait de tenir à tout prix, du Donon à la Weiss, en conservant Sainte-Marie et la Poutroye. Hélas! les événements se précipitaient en Lorraine; la bataille de Sarrebourg perdue, le repli était ordonné sur tout le front à l'est. Nos troupes se retiraient sur les cols de Saales, de Sainte-Marie, du Bonhomme, et ne pouvaient même les conserver. On renonçait à Colmar dont, cependant, les faubourgs avaient été abordés, et à toute la plaine de l'Ill où nous avions pénétré. Une fois encore Mulhouse et Altkirch étaient évacués, nous revenions vers Belfort, en gardant cependant Thann et la vallée de la Thur.

L'armée d'Alsace avait vécu, la plus grande partie de ses éléments fut dirigée sur les champs de bataille de Lorraine et de la Marne. Il restait un « groupement de Belfort » aux ordres du

gouverneur de la place, le général Thévenet, qui entreprit une série de petites opérations grâce auxquelles l'ennemi, parvenu à la frontière, put être refoulé de nouveau loin des limites de la place jusqu'à hauteur d'Altkirch.

Il était à craindre que les Allemands ne tentassent contre les forts du camp retranché une attaque brusquée, aidée par un bombardement comparable à ceux qui avaient réduit Liége, Namur et Maubeuge. Le danger était d'autant plus grand, que les opérations en Alsace avaient fait ralentir les travaux de mise en état de la forteresse et que la garnison comptait une seule brigade active. Les douze bataillons de réserve de la 57e division avaient été repoussés par l'ennemi dans la vallée du Saint-Nicolas, ligne frontière. Quant aux bataillons territoriaux amenés à la mobilisation, leur bonne volonté ne compensait pas encore suffisamment leur manque de cohésion et d'instruction.

Devant la menace, le gouverneur résolut de ne pas attendre l'attaque et de porter au contraire la lutte chez l'ennemi, afin de préserver le plus longtemps possible les forts d'un bombardement. Il avait comme second un vieil Africain, très allant, le général Frédéric Bernard, qui, entrant dans ses vues, entreprit une série

de petites opérations ayant pour résultat de tromper l'ennemi sur l'importance des troupes dont disposait Belfort. La brigade active, entraînant la 57e division (réserve), fit montre d'une merveilleuse initiative, envoyant des détachements sur des points variés, souvent très éloignés les uns des autres. La réquisition de machines dans une des plus grandes fabriques de bicyclettes de France, voisine de Belfort, permit de constituer des corps de cyclistes qui, se portant rapidement d'un secteur à l'autre, accrurent le don d'ubiquité de la garnison.

Les Allemands, troublés, inquiets, croyant à la présence d'une armée dans la place, cédèrent peu à peu du terrain. Le gouverneur poursuivit sans relâche la tâche qu'il s'était assignée, malgré l'enlèvement de la brigade active rappelée sur un autre théâtre. Les réservistes s'étaient entraînés, ils constituaient des unités solides que l'on put engager dans des combats de grande envergure. A mesure qu'un village était enlevé ou que l'ennemi l'évacuait, il était mis en état de défense. Peu à peu la zone d'occupation s'élargissait, Dannemarie avait été repris, ainsi que Massevaux. Le front atteignait, sur la Doller, Pont-d'Aspach, où le chemin de fer venu de Cernay tourne brusquement à l'est pour aller

finir à Sewen, au pied du Ballon d'Alsace. Tout le cours du Soultzbach nous était acquis, ainsi que la vallée de la Largue, jusqu'auprès de la source, à la frontière suisse. Nos lignes étaient de nouveau portées aux abords d'Altkirch ; nous dominions la vallée de l'Ill par l'occupation des hauteurs à l'est de Largitzen.

Les résultats de cette tactique patiemment poursuivie de septembre au milieu de novembre étaient remarquables. S'il n'y eut point de véritable bataille, les engagements furent nombreux, les plus importants livrés à Hartmuhl, sur la Doller, près de Burnhaupt-le-Bas, à Michelbach et au Pont-d'Aspach, à Gildwiller sur le Soultzbach, à Largitzen et à Niederlarg dans la vallée de la Largue, à Waldighoffen dans la haute vallée de l'Ill.

Si je me suis un peu étendu sur ces petites mais fructueuses opérations de la garnison de Belfort, c'est qu'elles ne figurent pas dans les communiqués ; toute l'attention se portait alors vers les Flandres où se déroulait la bataille de l'Yser. Jusqu'à la fin de l'année les dépêches officielles ne parlèrent guère de l'Alsace. C'est en se rapportant aux récits d'un témoin (1) que l'on peut

(1) Lieutenant Thomas, *Les Diables bleus*.

signaler les combats de septembre dans la région d'Orbey. Le 2, les 12e et 28e bataillons de chasseurs qui occupaient le massif vosgien entre Fecht et Weiss, depuis Giragoutte sur le chaînon de Notre-Dame des Épis jusqu'à la Poutroye, avaient été attaqués. Deux compagnies assaillies dans ce bourg et à Hachimette durent se replier autour d'Orbey. L'ennemi, très supérieur en nombre, parvint à nous faire abandonner une partie du terrain, mais sans nous rejeter derrière la frontière. La résistance des chasseurs nous conserva la région de Pairis et le beau chemin qui va rejoindre à Stosswihr la route de la Schlucht.

Cette offensive se rattachait à des efforts pour nous enlever le col du Bonhomme et les passages des Hautes-Chaumes. En dépit de puissants moyens d'action, les Allemands ne purent atteindre cet objectif. Du 6 au 12 septembre ils dirigèrent contre les abords du Bonhomme un bombardement continu, employant même l'artillerie lourde ; le 7 et le 9, des assauts furent tentés, infructueux, contre le Rossberg (1.126 mètres), au nord du Bonhomme. Le 8, un deuil cruel atteignait les groupes alpins, le général Bataille qui venait au col du Bonhomme examiner la situation fut tué avec son officier d'ordonnance par un éclat d'obus.

La lutte dans ces hautes régions reprit avec quelque vigueur à la fin d'octobre. Le communiqué du 2 novembre signalait très brièvement une offensive qui nous avait rendus maîtres des croupes du Violu et de leurs abords dominant Sainte-Marie-aux-Mines ; les jours suivants, du 3 au 6, des contre-attaques allemandes étaient repoussées ainsi que des tentatives au sud-est de Thann. Le 18, on signalait le repli des bataillons de landwehr qui avaient perdu la moitié de leur effectif — 2.400 hommes, dit-on — dans les combats autour du col de Sainte-Marie pour la défense du Violu.

Le 2 décembre, le communiqué annonçait la reprise d'Aspach-le-Bas et d'Aspach-le-Haut ; deux jours après, la gare de Burnhaupt était enlevée et l'on progressait légèrement vers Altkirch ; le 10, la gare d'Aspach était prise. A partir de ce moment l'activité s'accroît : le 13, le pont de Brinighoffen, sur la Largue, au nord d'Altkirch, était occupé et l'on voyait apparaître dans les dépêches le massif de l'Hartmannswillerkopf par l'occupation de la cote 425 au-dessus de Steinbach. A ce moment l'ennemi entreprend des contre-attaques qui devaient se renouveler jusqu'à l'année suivante. D'abord repoussé, il prend pied à Steinbach par un mou-

vement parti d'Uffholz. La lutte devient de plus en plus âpre dans ces parages de Cernay, les contre-attaques allemandes se renouvellent sans cesse. Le jour de Noël nous arrivions à la lisière des bois qui bordent Steinbach ; la progression continuait les jours suivants et les combats se prolongeaient jusqu'à Aspach-le-Bas. Rencontres sanglantes, car nous relevions 200 cadavres allemands. Le 28, les chasseurs gagnaient un peu de terrain vers Uffholz et Steinbach où l'on infligeait de nouvelles et lourdes pertes à l'ennemi. Le 30, enfin, nous pénétrions à nouveau dans le village, mais il fallut enlever maison après maison, lutte farouche, terrible, qui ne nous donnait qu'une moitié du village ; ces assauts ne devaient prendre fin que dans la nuit du 3 au 4 janvier 1915 par la prise des dernières habitations.

Pendant que se poursuivait ce que l'on pourrait appeler la bataille de Cernay, la garnison de Belfort reprenait peu à peu, à l'ouest d'Altkirch, une partie du bois de Carspach et entretenait un duel d'artillerie dans lequel elle avait nettement l'avantage.

Dans les autres secteurs vosgiens, si les escarmouches étaient constantes, il n'y eut de combats importants que vers le col du Bonhomme. Le

2 décembre, une offensive hardie nous avait rendus maîtres, sur le territoire alsacien, du sommet dit la Tête de Faux, dressé à 1.226 mètres entre la frontière le lac Blanc, le val d'Orbey et la vallée de la Béchine, dans laquelle sont le Bonhomme et la Poutroye. La crête fut enlevée d'assaut par les chasseurs qui hissèrent au sommet le drapeau de la mairie de Plainfaing, emporté dans ce but. L'ennemi tenta à diverses reprises de reprendre cet observatoire ; le 25 décembre, à 1 heure du matin, alors qu'il croyait sans doute nos soldats moins sur leurs gardes à cause du Réveillon, il lançait une attaque extrêmement violente. Repoussés, les assaillants revenaient à la charge dans la matinée ; encore rejetés, ils apparaissaient une troisième fois, à 11h30 ; la baïonnette les refoula et l'artillerie acheva la déroute. Ce combat coûta plus de 500 morts à l'ennemi dont un commandant. Une nouvelle tentative, le 29, ne fut pas plus heureuse pour lui.

L'année 1914, en Alsace, finissait donc par ces succès locaux sur un étroit espace que l'on devait se disputer pendant de longs mois sans avantages décisifs.

1915

L'Hartmannswillerkopf. — Combat de Steinbach. — Le Sudelkopf. — Dans la vallée de la Fecht. — Le Reichackerkopf. — Autour de Metzeral : le Schnepfenrieth et le Sillakerwasen. — Glorieuse défense de l'Hirsenfirst. — Prise de Sondernach. — Le Linge, le Barrenkopf et le Schrätzmanele. — Au Violu et au Bonhomme. — Dans la vallée de la Largue.

Les grandes opérations ont pris fin en Alsace. Les seuls événements de guerre se déroulent dans la région restreinte comprise entre le cours supérieur de la Fecht, le débouché de la Thur dans la plaine et le confluent de la Largue et de l'Ill. Ces actions paraissent bien avoir été destinées à s'étendre; nous visions sans doute à l'occupation de Munster, de Guebwiller, de Cernay et d'Altkirch ainsi que des chaînons latéraux des Vosges qui s'allongent entre la Weiss, la Fecht, la Lauch et la Thur et de la région forestière de Nonnenbruch, parcourue par la Doller. Mais ces buts ne purent être atteints, la guerre devint guerre de montagne singulièrement âpre et sanglante dans laquelle trois noms surgissent, destinés à rester dans l'histoire : Hartmannswillerkopf, Fecht et Linge.

On ne saurait suivre ces combats dans l'ordre chronologique, il faut les ramener à chacun de ces sites où tant de vaillance fut en vain dépensée de part et d'autre.

L'Hartmannswillerkopf. — Ce nom apparaît dans le communiqué du 23 janvier, il allait y revenir constamment jusqu'à la fin d'avril, s'y montrer ensuite à de rares intervalles pour redevenir prépondérant à Noël.

Cette montagne ne paraissait pas appelée à une telle célébrité. Elle n'était connue que pour la vue superbe dont on jouit du sommet et, par les savants, pour les roches porphyriques vitrifiées qui couvrent l'étroit plateau terminal. On y voit les restes d'un camp préhistorique. C'est un éperon projeté par le chaînon dit Molkenrain, prolongement, au-dessus de Thann, du massif dont le ballon de Guebwiller, point culminant de l'Alsace, est la cime suprême. Moins élevé que le Molkenrain (1.125 mètres), il atteint 957 mètres, mais domine, abrupt, de près de 700, les abords du village auquel il doit son nom. Les vues sont immenses sur toute la plaine d'Alsace. Cet observatoire fut occupé par nous en 1914, mais trop faiblement. Sa valeur se révéla quand, après les combats furieux de Steinbach, engagés en dé-

cembre 1914, nous finîmes par conquérir entièrement le village, le 3 janvier. Le 7, les Allemands dirigeaient une contre-attaque infructueuse, Steinbach nous restait et nous poursuivions l'occupation du massif du Molkenrain. Dans la nuit du 19 au 20, un combat d'infanterie s'engageait entre le sommet principal et l'Hartmannswillerkopf, dans les bois qui revêtent la dépression ou col couverte de forêts de sapins, dite Silberloch, terrain ardu, difficile où toute avance était extrêmement pénible. Un poste au sommet de l'Hartmannswillerkopf résistait, mais l'ennemi multipliait ses assauts et la lutte devenait ardente. Le poste était entouré ; pour le dégager, des corps à corps terribles se produisaient, mais on ne put parvenir à sauver les défenseurs. Le soir du 21 le silence se faisait, laissant deviner que les vaillants avaient succombé. Cependant nos chasseurs ne désespéraient pas de reprendre la position, malgré de lourdes pertes ils se cramponnaient aux abords de l'étroite table terminale en bordant le réseau de fil de fer qui nous avait été opposé.

Sur les pentes, vers Cernay et Thann, la canonnade était continue ; sur les crêtes, les Allemands parvinrent à amener une artillerie de tranchée à laquelle nous dûmes opposer de semblables

moyens d'action. Un moment d'accalmie se produisit, à peine troublé par des rencontres de patrouilles de skieurs. Nous enlevions le 12 février une partie du Sudelkopf, sommet en direction du grand Ballon; quelques jours plus tard les hauteurs dominant la ferme Sudel étaient prises. Petits mais rudes combats, dans un terrain difficile, par la neige et le brouillard. Le 5 mars, une attaque nous donnait des tranchées et un fortin; les jours suivants nos progrès étaient légers mais continus, tranchée et blockhaus pris le 23; enfin, le 26, un assaut qui dura seulement 7 minutes nous rendait le sommet de l'Hartmannswillerkopf dont le nom difficile à prononcer s'était mué pour le troupier en Vieil Armand. Ce succès était obtenu au prix de pertes modérées; par contre, l'ennemi avait 700 hommes tués et laissait 6 officiers, 34 sous-officiers et 353 hommes non blessés entre nos mains.

Les escarmouches continuèrent; l'ennemi amenait des troupes d'élite car des prisonniers faits par nous appartenaient à la Garde. Par ces éléments de choix nos adversaires espéraient reprendre le sommet; ils crurent tenir le succès: le 26 avril au matin ils pénétraient dans la position; un retour offensif nous la rendait le soir même.

A partir de ce moment le Vieil Armand revient rarement dans les communiqués, jusqu'à l'automne. Toute l'action se porte dans la vallée de la Fecht et sur les montagnes de la rive gauche. Mais, le 15 octobre, une forte attaque ennemie se déclenchait sur 5 kilomètres de front, entre le Rehfelsen au sud et le Sudelkopf au nord. Les Allemands parvenaient à occuper les tranchées au sommet, ils échouèrent partout ailleurs malgré la violence du bombardement. Ils durent leur succès partiel à l'emploi des liquides enflammés. Dès le lendemain, d'ailleurs, ils étaient encore chassés de la cime.

Pendant plus de deux mois le calme régna, à peine troublé par quelques échanges d'obus. Le 21 décembre, c'est-à-dire au cœur de l'hiver, l'activité renaissait ; nous enlevions des ouvrages ennemis en un combat qui fut rude puisque nous fîmes 1.300 prisonniers ; le lendemain, l'ennemi reprenait pied dans une partie des tranchées ; le jour suivant nous les réoccupions. L'année prit fin par ces rencontres quotidiennes, sanglantes, où nous avions l'avantage, ayant enlevé des ouvrages ennemis jusqu'aux ruines de Hirtstein qui dominent Wattwiller.

Vallée de la Fecht. — Après la retraite qui

nous avait fait abandonner Guebwiller et Munster, nous étions restés en possession du col de la Schlucht et du sommet du Hohneck sur lequel ne cessait de s'acharner l'artillerie allemande, mais, en somme, la région demeurait assez tranquille; nous tenions les vallons supérieurs d'où descendent les divers ruisseaux appelés Fecht et qui, se réunissant, constituent, devant Munster, la rivière du même nom.

L'action dans ces parages parut se manifester d'abord non sur le versant de la Fecht mais dans la vallée de la Lauch, au-dessous du grand Ballon. Nous tenions également le cours supérieur de cette rivière de Guebwiller. Le 13 février, l'ennemi attaquait sur les deux rives; nos skieurs obligeaient les colonnes à ralentir leur allure et, le lendemain, effectuaient une belle contre-attaque sur les pentes couvertes de neige du Langenfeldkopf, sommet de 1.291 mètres dressé entre la Lauch et la Fecht, un des plus remarquables observatoires de cette région. Le combat s'étendait vers les bois de Remspach au-dessus de Sengeren. Il n'eut pas de suite, la croupe de Langenfeld retomba dans le calme.

Par contre, nous amenions une série de combats au long de la branche de la Fecht que remonte la route de la Schlucht. Nous occupions là Sult-

zeren et, dans un vallon adjacent, les abords de Stosswihr. Au sud de ce dernier village, nous tenions le Reichackerkopf qui domine, à 771 mètres, la réunion des Fecht à Munster et, à l'est, le Sattel, sommet de 892 mètres. L'ennemi commença, vers le 20 février, une série d'attaques contre ces positions. Pendant plusieurs jours, des combats parfois vifs eurent lieu ; le 22, nous perdions un des éperons du Reichackerkopf, échec compensé par l'enlèvement d'une partie de Stosswihr. Les rencontres furent violentes, l'ennemi avançait en formations denses qui lui coûtèrent de lourdes pertes, sans lui assurer d'avantages. Dans la nuit du 28 février au 1er mars, il tentait d'enlever Sultzeren et était repoussé.

Il revenait alors contre le Reichackerkopf dont nous avions enlevé les deux sommets. Le 6, une attaque venant du nord par Stosswihr, une autre du sud, par Mülbach, tentaient de reprendre les positions ; deux assauts successifs étaient repoussés. Pendant ce temps, préludant aux combats qui devaient se livrer pour le Linge, nos soldats occupaient le hameau d'Insel à un kilomètre au nord de Sultzeren et, dans la direction d'Orbey, une position au sud des Hautes-Huttes. Pendant plusieurs jours, les tentatives contre le

Reichackerkopf se renouvelaient, parfois très violentes ; celle du 21 mars réussissait à nous enlever les sommets, le petit était repris, le grand restait aux Allemands, malgré un retour offensif de nos chasseurs.

Le Reichackerkopf disparaît alors des communiqués ; la lutte change de terrain pour se porter entre les deux Fecht qui se réunissent à Metzeral, sur le beau chaînon dont le Schnepfenriethkopf est la cime maîtresse (1.258 mètres). Ce sommet, en voie d'aménagement comme but de tourisme quand la guerre éclata, offre des vues parmi les plus grandes et les plus belles des Vosges. Nous dirigeant du sud au nord, nous refoulions l'ennemi pendant 1.500 mètres vers ce belvédère le 14 avril et, le 17, nous parvenions à nous emparer du sommet.

Sur la rive opposée de la Fecht du Nord, une attaque nous donnait un éperon du Sillakerwasen (900 m.). Metzeral était ainsi dominé de deux côtés. A partir de ce moment, la lutte devenait incessante, les contre-attaques ennemies ne pouvaient enrayer nos progrès, pourtant difficiles. Le Bürgklof (850 m.) qu'un torrent sépare du Sillakerwasen, fut conquis le 18. Ce succès, hardiment poursuivi, nous livrait le lendemain le hameau d'Eselsbrucke au bord de la

Fecht; l'ennemi se repliait vers Metzeral en abandonnant un nombreux matériel. Une série de combats nous valaient de nouveaux gains, chèrement obtenus d'ailleurs. Le 22, nous tenions, vers Schiessloch, les deux rives de la Fecht et de son affluent le Wurmsa.

Jusqu'au 5 mai, aucun incident ne se produisit. A cette date, la prise d'un éperon du Sillakerwasen, coté 850 mètres, nous permit de chasser l'ennemi de Steinbruck, sur la Fecht; mais, dans la nuit, l'ennemi reprenait l'éperon sans nous déloger des bords de la rivière. Nous pouvions, les jours suivants, progresser vers Metzeral. Alors s'engageait un combat d'artillerie suivi d'une accalmie coïncidant avec les terribles batailles livrées en Artois. A la fin du mois seulement, quelques combats avaient lieu au Schnepfenrieth, engagés par les Allemands, qui étaient repoussés.

Au milieu de juin, les rencontres recommençaient dans la région du Schnepfenrieth et sur le massif séparant la Fecht de la Lauch, en même temps que nous reprenions l'avance vers Metzeral.

Ici se place une des actions les plus brillantes de cette partie de la lutte, la défense d'une position près de l'Hirsenfirst, dans le massif du Petit

Ballon, par la 6e compagnie du 7e bataillon de chasseurs, accrue de deux sections de la 4e compagnie, fait d'armes qui valut à ces Alpins de recevoir officiellement le titre de Compagnie de Sidi-Brahim. Le 15 juin, après avoir enlevé des tranchées qu'elle occupa, elle fut cernée par un retour offensif de l'ennemi. Nous avions seulement 137 hommes dont 24 blessés et 5 officiers dont 1 blessé. Toute la journée du 15, les Allemands tentèrent d'enlever ces vaillants : ils ne réussirent qu'à couvrir de leurs cadavres les abords du terrain. Le 16, la lutte continua ; grâce aux signaux, grâce à des appels en provençal que l'ennemi ne pouvait comprendre, — le 7e alpins est recruté à Nice, — les assiégés se tinrent en communication avec le bataillon. Par deux fois, celui-ci tenta de débloquer ses camarades : en dépit de la vigueur de l'attaque le cordon ne put être forcé.

Sauf une boîte de conserve pour cinq, pas de vivres, mais une source put être conservée à proximité. Une mitrailleuse allemande enlevée fut utilisée. Les munitions s'épuisant, on fit rouler des blocs sur les assiégeants. Pourtant la délivrance se préparait. L'artillerie jette le trouble chez les Allemands ; de 10 heures à 18 heures, le canon ennemi crible la position où, heureusement, on

avait pu organiser de bons abris. A 18 heures, une compagnie de secours débouche, dans un admirable élan, en trombe, dit le compte rendu, et délivre enfin ces vaillants. Grâce à l'excellence de l'organisation, ils n'avaient eu que deux tués et trois blessés, alors que l'ennemi subissait de lourdes pertes.

Pendant cette défense glorieuse, Metzeral était abordé ; les 16 et 17 juin, la prise des hameaux de Steinbruck et d'Altenhof nous amenait aux abords du bourg. Après l'enlèvement du Braunkopf qui le domine, les Allemands, se voyant obligés d'évacuer Metzeral, l'incendiaient. Dans ces combats pénibles et sanglants, nous faisions de nombreux prisonniers et enlevions un important matériel, mais ce fut au prix de terribles efforts et d'un héroïsme surhumain.

Notre artillerie rendait dès lors intenable la vallée jusqu'à Munster. Lambeau par lambeau, nos soldats gagnaient du terrain, faisant toujours des prisonniers. L'action s'étendait sur les croupes ouest du Petit Ballon (Kahlen Wasen) où l'Hirsenfirst (1.270 mètres) était enfin conquis par nous. Le 19 juin, Metzeral, détruit par l'incendie, était investi ; la défense demeurait acharnée, de furieux corps à corps se produisaient. Le 21, après la prise du cimetière — la veille —

et de la gare, le bourg était enlevé par un terrible assaut et nous arrivions à Meierhof, près de Mühlbach.

Ces succès nous ouvraient la vallée de la Fecht de Sondernach dans laquelle, les jours suivants, nous pénétrions en luttant sans cesse ; Sondernach était enlevé le 23. Tous ces combats, très sanglants, nous avaient valu en huit jours la prise de 25 officiers, 53 sous-officiers et 638 hommes. La semaine suivante, le 24, nous avions à repousser deux assauts au Reichackerkopf et, dans la nuit du 28 au 29, une attaque devant Metzeral. Le 30, nouvelle tentative plus violente encore, sans autres résultats que de coûter de lourdes pertes aux assaillants.

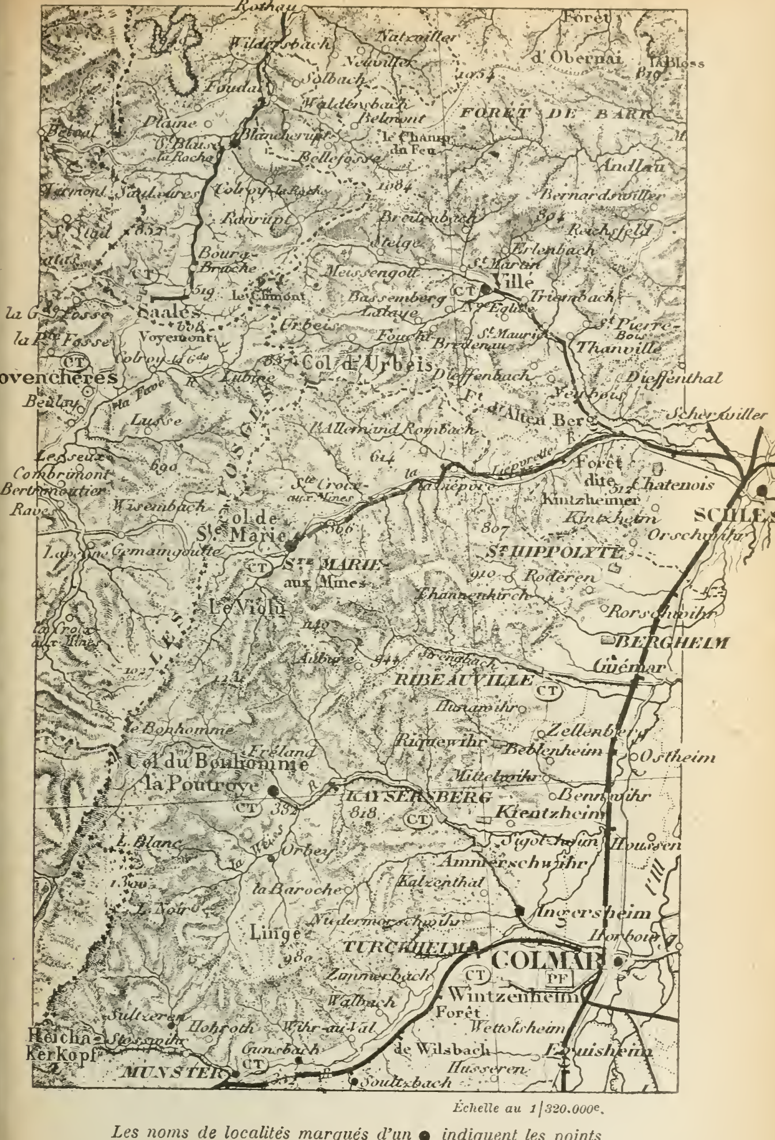
Le 1er juillet, l'effort de l'ennemi changeait de but, il s'en prenait à nos positions entre Fecht et Lauch, du Langenfeldkopf à l'Hirsenfirst ; un bombardement violent précédait deux attaques qui échouèrent. Pendant le reste du mois, une canonnade intermittente fut soutenue ; le 12, elle préparait une tentative de passage de la Fecht de Sondernach, près du village, laquelle échouait. Le 22, une surprise nous enlevait des tranchées à l'est de Metzeral : nous les reprenions aussitôt. L'effort allemand, renouvelé le lendemain, n'était pas plus heureux, de même

que plusieurs tentatives contre nos lignes du Reichackerkopf.

A partir de cette date, les Allemands s'attaquent surtout au massif du Lingekopf. Nous résumerons tout à l'heure les événements qui s'y déroulèrent.

Dans la région des Fecht, tout se borna à quelques duels d'artillerie, à des rencontres de patrouilles. Une de ces affaires, le 28 juillet, fut assez chaude; nous détruisîmes une tranchée, malgré une contre-attaque, au Reichackerkopf.

Le Linge. — Pendant deux mois, juillet et août, les communiqués n'ont pas cessé d'entretenir le public de combats qui se livrèrent pour la possession du Linge, massif dressé au nord de la Fecht, entre Munster et Orbey et dont le sommet principal est à égale distance de ces deux localités, reliées par une route passant à Stosswihr, Sultzeren et les Hautes-Huttes. Nous tenions cette voie depuis Stosswihr, c'est-à-dire dès les abords de Munster; elle avait pour nous une importance capitale, car elle assurait les relations en territoire alsacien entre les cols de la Schlucht et du Bonhomme. Mais elle est sous la domination de la haute croupe du Linge d'où l'ennemi aurait pu nous interdire



Échelle au 1/320.000e.

Les noms de localités marqués d'un ● indiquent les points où se livrèrent des combats.

toute circulation. Le commandement résolut de s'emparer de la montagne, ce qui avait en outre l'avantage d'empêcher l'ennemi d'utiliser la route des crêtes qui, par les Trois-Épis, mène à Turckheim et Colmar.

Il fallut une longue et minutieuse préparation accomplie avec quelque mystère ; une route de douze kilomètres fut construite pour relier les Hautes-Chaumes du versant de la Meurthe à la route d'Orbey. Bien défilée, bordée de camps et de magasins, la chaussée est une œuvre superbe et hardie par laquelle on put alimenter, à cette altitûde de 1.000 mètres, les troupes opérant dans une région difficile. Le massif, fort abrupt, s'élève à 650 mètres au-dessus de la Fecht, en une muraille ayant près de trois kilomètres d'étendue ; nous l'abordions non de front, mais sur sa face latérale.

Les Allemands avaient de longue date aménagé les trois principales croupes. Au sud le Barrenkopf, au centre le Schrätzmanele, point culminant (1.006 mètres), au nord le Lingekopf proprement dit (963 mètres). A l'abri des bois qui empêchaient toutes vues, ils avaient créé une véritable forteresse.

Le 20 juillet, pendant dix heures, eut lieu une préparation d'artillerie, après laquelle les trou-

pes françaises s'élancèrent à l'assaut. Le Linge et le Barren furent enlevés malgré tranchées et réseaux de fils barbelés, mais du Schrätzmanele, qui avait résisté, l'ennemi dirigea un tel feu de mitrailleuses sur les positions conquises qu'il fallut se replier. Notre artillerie reprit le bombardement avec une puissance nouvelle et, le 22, une attaque parvint à conduire nos colonnes d'assaut sur le Linge et le Barren ; les Allemands les reprirent partiellement.

La lutte se poursuivit, farouche, pendant de longs jours. Le 26, nous reprenions pied sur la crête et enlevions la dépression dite Collet du Linge ; le 27, nous occupions un instant le Schrätzmanele. Ce fut une terrible bataille, aux constantes fluctuations où nos soldats firent montre d'une exaltation sublime. De jour, de nuit on ne cessa pas de se battre. Malgré une résistance facilitée par l'afflux constant de renforts ennemis qu'amenait une voie ferrée tracée sur les crêtes et prolongeant le chemin de fer des Trois-Épis, nous progressions, bien lentement il est vrai.

Le 4 août, l'ennemi tenta de nous rejeter ; par le plus violent bombardement que l'on ait encore vu dans ces montagnes il chercha à écraser nos travaux. Durant 48 heures, 40.000 obus bouleversèrent tranchées et voies d'accès. Les nôtres

résistaient avec une ténacité superbe, malgré de douloureuses pertes. Sous la protection de leurs canons, les Allemands purent gagner quelque terrain ; le 7 et le 8, ils déployaient une ardeur nouvelle mais ils furent contenus et, le 9, ils s'arrêtaient, reconnaissant leur échec.

De notre côté le désir de réoccuper le massif anima tout le monde ; le 17, nous enlevions une partie du Schrätzmanele, le 22, un nouvel effort nous donnait ce sommet ; le lendemain, le Barrenkopf et le Collet du Linge étaient partiellement conquis. Le massif était à nous. Il avait fallu un mois de luttes terribles pour chasser l'ennemi, qui n'avait pas consacré moins de sept brigades à la défense de cet observatoire d'où l'on commande Munster, le val d'Orbey, Colmar et la plaine d'Alsace.

Les Allemands tentèrent encore de nous chasser de ces positions. Le 31 août, notamment, ils couvrirent le massif d'obus asphyxiants avant de lancer un assaut ; celui-ci fut repoussé ; un autre dans la nuit n'eut pas meilleure fortune. La tentative fut renouvelée le 6 septembre à l'aide de grosses bombes ; le 9, par obus suffocants et gaz enflammés qui nous firent abandonner une tranchée. L'ennemi dut se contenter de ce maigre succès.

Jusqu'au 12 octobre il se tint tranquille ; ce jour-là il dirigea un bombardement violent et prolongé après lequel un assaut fut tenté contre le Lingekopf et le Schrätzmanele, l'assaillant ne put même se maintenir dans des tranchées qu'il avait envahies. Revenu à la charge, le soir, dans les mêmes conditions de préparation et d'assaut, il fut encore repoussé. Le 18, combat à la grenade. Le calme se fit alors jusqu'à la fin de l'année, troublé seulement par une canonnade les 11 et 12 décembre.

Le Violu et le Bonhomme. — En dehors des événements de l'Hartmannswillerkopf, de la Fecht et du Linge, il y eut peu d'incidents entre le col de la Schlucht et le col de Sainte-Marie. Le 15 août, nous bombardions la gare de Sainte-Marie, ce fut le seul fait de guerre sur ce versant car il y eut de nombreux combats, à l'ouest, sur le territoire du département des Vosges. En octobre et novembre apparut le nom du Violu, croupe qui domine le col au sud et que partage la frontière. Ce point, à l'altitude de 995 mètres, se dresse au-dessus de la Petite-Lièpvre, hameau des bords de la Lièpvrette et à 4 kilomètres à vol d'oiseau de la ville de Sainte-Marie. Nous y étions installés, l'ennemi jusqu'à la fin de la

guerre n'a pas cessé de nous inquiéter par des coups de main effectués à grands intervalles de temps. Le 1er octobre, une démonstration allemande sans effet avait lieu; deux jours après, l'ennemi essayait de projeter des liquides enflammés dans nos tranchées mais ne pouvait atteindre celles-ci, nos sapeurs répondaient en bouleversant ses travaux par un camouflet. Le 19, autre affaire de sape, réussie par nous. Le 30, canonnade. Le 5 novembre, lutte d'engins de tranchée. A cela se bornèrent les escarmouches au-dessus de Sainte-Marie.

Dans la région du Bonhomme, au nord-ouest d'Orbey, en un point que l'on ne précisa pas, un bataillon ennemi ayant attaqué nos positions le 18 avril, avait été repoussé laissant de nombreux morts sur le terrain et nous abandonnant 40 prisonniers.

De la Thur à la Largue. — Le calme fut presque complet, toute l'année, des deux côtés de la Doller et de l'Ill, sauf dans les premiers jours de janvier. Burnhaupt-le-Haut était enlevé le 7, et nous gagnions du terrain dans la direction du Pont-d'Aspach. Près d'Altkirch, nous avancions vers Carspach. Dès le lendemain, l'ennemi reprenait Burnhaupt dont nous approchions de nou-

veau (Burnhaupt-le-Bas) le 2 février, en même temps que nous gagnions un peu de terrain au sud d'Ammertzwiller. Après une infructueuse attaque allemande au sud d'Altkirch, le calme régna jusqu'au 11 juillet ; les Allemands tentèrent ce jour-là d'enlever nos tranchées voisines d'Ammertzwiller, ils furent repoussés. Le 17 août, nous faisions des prisonniers entre ce village et Burnhaupt-le-Bas. Depuis lors, tout se borna à quelques coups de fusil ou à des expéditions d'avions.

1916

Le Violu. — Le col du Bonhomme. — Combats près de Metzeral. — Dans la vallée de la Largue. — Combats de Seppois et de Largitzen.

Le calme a été presque complet dans la Haute-Alsace. Du moins ne vit-on aucun événement comparable à ceux qui avaient agité la région des Vosges entre la Thur et la Weiss pendant l'année précédente. Nous résumerons ces rares incidents en les situant par zone, du sud au nord.

La raison de cette tranquillité relative est que tout l'effort des armées se porta à Verdun et sur la Somme, les adversaires ne pouvaient détourner les effectifs de ces champs de bataille où des millions d'hommes se heurtaient.

Le col de Sainte-Marie ou, plutôt, ses abords sur le versant ouest, a été le théâtre de quelques rencontres assez vives mais sans lendemain. Le 29 juin, au sud du col, c'est-à-dire dans le voisinage du Violu, l'ennemi, après un violent bombardement, tentait d'aborder nos tranchées. Il

revenait à la charge le 28 juillet par deux assauts successifs, le premier lui avait donné quelques éléments avancés, il en fut chassé à la baïonnette ; le second fut brisé par nos feux de barrage. Autres tentatives aussi vaines le 23 septembre et le 10 décembre.

Près du *col du Bonhomme,* le 15 juin, l'ennemi échouait dans un coup de main. Le 29 décembre s'engageait une canonnade qu'aucune attaque ne suivit.

Les Fecht. — Les incidents furent plus nombreux entre les cols du Bonhomme et de Bussang, mais aucun ne se développa. Dans le massif du Linge, la tranquillité ne fut troublée que par un échange de projectiles de tranchées au Barrenkopf, le 3 octobre. Par contre, dans le bassin de Munster il y eut quelques petites actions ; le 9 janvier, le bombardement par nos canons de Stocka, sorte de faubourg de Metzeral, éprouva fort l'ennemi qui évacuait le hameau. Notre feu provoquait des incendies dans les installations allemandes de Stosswihr, contre lesquelles, le 14 mars, nous dirigions un coup de main qui nous permettait de ramener des prisonniers. Quelques jours plus tard, le 23, nos batteries

de Metzeral bombardaient Muhlbach et cette activité persistait pour devenir plus vive le 8, mais l'apaisement se faisait. On se lançait grenades et bombes de tranchées le 4 octobre au Barrenkopf et au Reichackerkopf.

Le 6 décembre, un coup de main à l'est de la Fecht, près de Metzeral, nous valait quelques prisonniers.

Du débouché de *la Thur à la Largue* il y eut un peu plus d'animation, mais l'Hartmannswillerkopf resta relativement calme. Le 9 janvier, les Allemands réussissaient à nous faire abandonner un petit col situé entre ce sommet et l'Hirzstein, au-dessus de Wattwiller. Le 6 mars, un échange d'obus eut lieu avec les batteries ennemies de Wattwiller. Le 22 août, au sud de l'Hartmannswillerkopf, nous repoussions à la grenade une incursion ennemie.

Quelque agitation se manifesta parfois dans la plaine. Près de Carspach, c'est-à-dire d'Altkirch, le 14 mars, nous cueillions des prisonniers. Dans les mois suivants des incidents se produisaient entre la Doller et la Largue ; le 27 mai, le nord-est de Balschwiller, au confluent de cette dernière rivière et du Soulzbach, était attaqué par deux fois, nos feux arrêtaient l'ennemi. Le

17 juin, nous repoussions une autre tentative au sud-ouest de Carspach. Le 24 juillet, nos tranchées de Balschwiller étaient de nouveau menacées; après un bombardement l'ennemi prenait pied dans quelques-unes, d'où il était aussitôt rejeté. Le 9 août, nouvelle attaque allemande, aussi infructueuse, dans la même région, où, le 10 octobre, nos tranchées du Schönholz, bombardées avec violence, étaient un instant envahies, mais une contre-attaque nous les rendait.

Les parages à l'ouest d'Altkirch, la vallée de la Largue, avaient été très troublés du 13 février au 13 mars; on pouvait croire un instant que de sérieux événements se préparaient en ce voisinage de la frontière suisse, tant furent suivies les rencontres.

La première eut lieu le 13 février, après un bombardement réciproque par tir à longue portée des Allemands sur Belfort, des Français sur les établissements militaires de Dornach près de Mulhouse. Le village de Seppois, sur la Largue, fut attaqué par les Allemands dans la matinée, notre feu enraya la marche de l'ennemi.

Seppois comprend deux villages : le Bas, en aval, le Haut, en amont, sous le confluent des deux branches de la rivière. Ils sont traversés par la route de Montbéliard à Bâle, d'où se dé-

tache, dans Seppois-le-Haut, une route menant à Colmar par Altkirch. La jonction est à 2.500 mètres de la frontière du territoire de Belfort, à quatre kilomètres de la frontière suisse à Pfeterrhausen (Pfeterrhouse ou Pérouse). La branche orientale de la rivière, dite petite Largue, est remontée par un chemin allant rejoindre la route de Porrentruy à Bâle par Ferrette.

Ce nœud de grandes chaussées, cette jonction de vallées est donc précieux à tenir, nous l'occupions ainsi que tout le cours inférieur de la Largue jusqu'à Balschwiller. On comprend l'intérêt de l'ennemi à nous en déloger. Après la canonnade infructueuse du 16 au matin, il revint à la charge dans la soirée. Un bombardement prolongé s'abattit sur nos positions et fut suivi d'une attaque d'infanterie qui nous enleva 200 mètres de tranchées, un retour offensif nous en rendit la plus grande part. Les Allemands reprirent alors la lutte d'artillerie qui devint bientôt ardente et continue sur toute la région. Le 18, l'ennemi, abordant nos positions au nord de Largitzen, village situé à 3 kilomètres de Seppois, sur la route d'Altkirch, prenait pied un instant dans les tranchées d'où il était expulsé peu après. L'artillerie poursuivait le duel. Le 21, deux attaques allemandes échouèrent à l'est de Seppois,

c'est-à-dire aux abords de la route de Bâle. Le 23, l'effort allemand se portait, avec le même insuccès, dans les bois entre Carspach et Largitzen. L'apaisement se faisait, troublé par nous le 29 février où nous reprenions les derniers éléments de tranchées perdus à l'est de Seppois. L'artillerie continuait son feu. Le 3 mars, nos fantassins délogeaient les Allemands de quelques-unes de leurs tranchées de Seppois et d'éléments d'ouvrages sur la Grande Largue ; le 8, reprise d'autres tronçons d'ouvrages, toujours vers la route de Bâle. La dernière affaire dans cette région eut lieu le 13 mars, entre la Grande et la Petite Largue, les Allemands échouèrent dans une tentative pour reprendre les tranchées que nous leur avions enlevées.

En somme, l'année n'avait été marquée par aucun événement bien sérieux sur ce front.

1917

A l'Hartmannswillerkopf. — Sur la Doller. — Dans la vallée de la Largue. — Devant Altkirch.

L'Alsace fut plus encore épargnée par la lutte. Les batailles de Champagne et du Chemin des Dames appelèrent loin des Vosges les troupes qui semblaient destinées à se heurter entre les montagnes et le Rhin. Le canon tonna beaucoup, cependant, mais en des duels bien rarement suivis de combats d'infanterie. Au col de Sainte-Marie, tout se borna à des incursions dans les tranchées allemandes le 26 février, le 22 avril et le 10 mai. Dans le massif du Linge, un coup de main au Barrenkopf nous permettait de faire une dizaine de prisonniers le 18 février. Le 15 mai, les Allemands tentaient une surprise et échouaient.

Dans le bassin de la Fecht, menus incidents au Reichackerkopf, où des patrouilles se rencontraient le 30 janvier. A l'Hartmannswillerkopf les événements furent rares et de médiocre intérêt. Le 25 janvier, l'ennemi dirigeait un bom-

bardement assez vif, trois jours plus tard il tentait d'aborder une tranchée et fut repoussé. Le 19 février, au pied de la montagne, à Wattwiller, nous réussissions un petit coup de main. En décembre seulement quelque activité se manifesta sur la montagne et les pentes inférieures vers Cernay et Thann ; du 14 à la fin du mois, la canonnade fut presque quotidienne, parfois violente, mais l'ennemi n'esquissait d'attaque que le 21 ; un bombardement intense protégeant sa marche, il put pénétrer dans les éléments avancés de notre première ligne ; nos soldats, revenus à la baïonnette, rejetaient les assaillants. Un autre assaut à l'ouest de Cernay n'avait pas été plus heureux.

Comme l'année précédente, la région au nord-ouest et au sud-ouest d'Altkirch fut la plus agitée. Au début de janvier, à la suite de la destruction par notre feu d'un dépôt de matériel à Illfurth, une canonnade s'engageait jusqu'au 20, sans amener d'intervention d'infanterie. A cette date, des patrouilles se heurtaient près de Burnhaupt. Le même jour, une forte reconnaissance allemande était repoussée dans les environs de Carspach. Le 26, l'ennemi, après avoir bombardé nos tranchées près de Largitzen, tentait de les enlever, il ne pouvait même les aborder. Le 5 février, c'était à notre tour de tenter un coup de main,

des reconnaissances pénétrant dans les travaux allemands près d'Aspach, dans la banlieue nord d'Altkirch, les bouleversaient et détruisaient les abris. Le 17, autre tentative, également réussie, à Ammertzwiller, au sud de Burnhaupt. En mars, le 19, escarmouche semblable vers Carspach. Et le calme se rétablit. Le 7 novembre seulement il est un instant troublé, nous attaquons les lignes allemandes au Schönholz, près d'Altkirch, et ramenons 60 prisonniers.

1918

Sous Altkirch. — Dans la vallée de la Largue. — Les Allemands repoussés à Metzeral. — Au Violu. — La délivrance.

Plus calme encore fut la période finale de la guerre en Alsace. En dépit des rumeurs qui coururent à différents moments au sujet d'une grande offensive préparée vers le Rhin, nos troupes se sont bornées à quelques petites reconnaissances. Le commandement restait fidèle au désir de ne pas exposer l'Alsace et la Lorraine aux ruines dont nos provinces du Nord étaient victimes. Les Allemands, qui préparaient leur ultime offensive vers Cambrai, les monts de Flandre, Amiens, l'Oise et la Marne, ne pouvaient eux-mêmes employer des forces à essayer de nous enlever les cantons de Haute-Alsace que nous tenions. Cependant on leur prêtait l'intention de tenter l'aventure; au milieu de janvier de grandes concentrations de troupes ennemies étaient signalées en Haute-Alsace. Il était permis d'y voir une feinte pour nous tromper sur les préparatifs d'attaque entre l'Escaut et l'Yser.

Jusqu'alors, sauf un coup de main que nous repoussions le 3 en face d'Aspach, près d'Altkirch, il n'y avait eu qu'une canonnade assez vive de la Thur à la Doller; elle se poursuivit, signalée surtout le 28 janvier à l'Hartmannswillerkopf. A ce moment l'activité parut se ranimer : le 29, on annonçait un coup de main à Seppois-le-Haut, nous pénétrions dans les lignes allemandes, bouleversions des tranchées et faisions des prisonniers. Le même jour, au Schönholz, un coup de main ennemi était repoussé.

Février ne fut troublé que par un duel d'artillerie presque constant. Le 16, cependant, une tentative des Allemands contre Metzeral donnait lieu à un violent combat à la suite duquel les assaillants se retiraient. Le 23, nous parvenions dans des travaux qui faisaient face à nos lignes de Pont-d'Aspach et Aspach-le-Bas, en détruisions une partie et ramenions des prisonniers.

A partir de ce moment on signale parfois de vives actions d'artillerie, notamment dans les premiers jours de mars, mais pas le moindre coup de main. L'Alsace était aussi calme que le front d'Artois et de Picardie était bouleversé. Alors la bataille faisait rage des abords d'Arras à l'Oise vers la Fère ; le général Foch, placé à la tête de toutes les armées alliées, mettait tout

son génie à repousser l'irruption pour laquelle l'Allemagne avait réuni l'ensemble de ses forces, accrues des armées ramenées de Russie. Il n'y eut à relever que de petits coups de main. Le 1er mai, au Violu, nous atteignions les tranchées ennemies; le 28, nous repoussions une attaque sur le canal du Rhône au Rhin, c'est-à-dire près d'Altkirch. Les mois suivants ces escarmouches sont plus rares encore, les communiqués n'en donnent pas l'emplacement. Quelques-unes sont le fait des Américains qui, à partir du 25 août, sont signalés dans des dépêches comme ayant relevé nos troupes. Le seul fait de guerre un peu sérieux eut lieu le 7 septembre. Nos alliés, au cours d'un raid, infligèrent de lourdes pertes à l'ennemi. Les communiqués demeurent très vagues; le 23 octobre, on annonce des rencontres de patrouilles « dans les Vosges »; le 27, une dépêche dit que les Allemands ont été repoussés par trois fois aux abords de Thann.

Et ce fut tout, Thann aurait entendu les derniers coups de feu en Alsace. Le 17 novembre, les troupes françaises entraient à Mulhouse; le 18, elles étaient reçues avec un enthousiasme délirant par Colmar.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Les noms de lieux qui ont une orthographe française et une orthographe allemande sont désignés d'abord par la forme française ; le terme allemand est, à la suite, en caractères italiques.

Quand la forme allemande s'écarte de la forme française au point de ne pas pouvoir prendre place immédiatement dans le même ordre alphabétique, le mot allemand se retrouve dans l'ordre imposé par l'alphabet. Ainsi *Strassburg* reste à côté de Strasbourg, mais *Gebweiler* est à plusieurs lignes au-dessus de Guebwiller.

Pour faciliter les recherches, les noms des départements français et des provinces d'Alsace-Lorraine sont désignés par des lettres majuscules.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France ou d'Alsace-Lorraine, régions naturelles et colonies, sont en caractère gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries, les cultures, les passages consacrés à des personnages célèbres sont désignés par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Les numéros des noms de lieux, pour la partie consacrée à la guerre, sont précédés d'un astérisque.

A

B

C

D

E

H

M

N

O

P

S

T

U

Y

Z

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

I — Le Mundat de Rouffach

II — D'Ensisheim a Colmar

III — Neuf-Brisach et le Ried

IV — Turckheim et les Trois-Épis

V — Au Petit Ballon (Kahlewasen)

VI — L'Alsace romane

VII — Le val d'Orbey et les Hautes-Chaumes

VIII — A travers le vignoble

IX — Sainte-Marie-aux-Mines et sa vallée

La guerre dans la Haute-Alsace (1914-1918)

1914

1915

1916

IMP. BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG — AOUT 1919

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

NANCY - PARIS - STRASBOURG

Préceptes et Jugements du Maréchal Foch. *Extraits de ses Œuvres.* Précédés d'une Étude sur la vie militaire du Maréchal, par le commandant A. GRASSET. 1919. Volume in-12, avec 1 portrait et 4 cartes . . . . *Net.* 6 fr.

Une Visite à l'Armée anglaise, par Maurice BARRÈS, de l'Académie Française. 1915. Volume in-16 jésus de 120 pages . . . . 1 fr. 25

La France en guerre, par Rudyard KIPLING. Traduit de l'anglais par Claude et Joël RITT. 7e édition. 1916. Vol. in-16 jésus, avec 2 photogr. . . 1 fr. 50

Parmi les Ruines (*De la Marne au Grand Couronné*), par Gomez CARRILLO. Traduit de l'espagnol par J.-N. CHAMPEAUX. 4e mille. 1915. Volume in-12 de 387 pages, broché . . . . 3 fr. 50

Le Sourire sous la Mitraille. *De la Picardie aux Vosges,* par E. Gomez CARRILLO. Traduction de Gabriel LEDOS, revue par l'auteur. 1916. Volume in-12. . . . . 3 fr. 50

Au Cœur de la Tragédie. *Les Anglais sur le front,* par E. Gomez CARRILLO. Traduction de Gabriel LEDOS. 1917. Volume in-12. . . . . 3 fr. 50

Verdun à la veille de la Guerre et Verdun en 1917, par Edmond PIONNIER et Ernest BEAUGUITTE. 1917. Volume grand in-8, avec 43 dessins de KONARSKI et 9 photographies de Verdun bombardé. . . . . . 3 fr. 50

La Prise de Carency. *Par le pic et par la mine,* par le capitaine THOBIE. 1918. Volume grand in-8, avec 87 gravures et 3 planches. . . . . 10 fr.

Souvenirs de Parisiennes en temps de guerre, recueillis par Mme Camille CLERMONT. 1918. Volume in-12 . . . . 3 fr. 50

Lettres pour le Filleul de l'Arrière, par Paul ABRAM. Préface de Paul MARGUERITTE. 1917. Volume in-16 jésus. . . . . 3 fr.

Tambour, professeur de Civisme, par H. ROSNET. Préface d'Édouard PETIT, inspecteur général de l'Instruction publique. 1917. Volume in-16 jésus . . . . 1 fr. 60

Carnets de Route de Combattants allemands. Traduction intégrale, introduction et notes par Jacques DE DAMPIERRE, archiviste-paléographe. — I. *Un officier saxon. — Un sous-officier posnanien. — Un réserviste saxon.* (Publication autorisée par le ministère de la Guerre.) 1916. Volume in-12, avec 16 illustrations et fac-similés photographiques. . . . . 3 fr. 50

Jusqu'au Rhin. *Les Terres meurtries et les Terres promises,* par A. DE POUVOURVILLE. 7e édition. 1919. Volume in-12, avec 32 cartes . . . . 3 fr. 50

Êtes-vous neutres devant le Crime ? par *Un Pacifiste logique,* par Paul-Hyacinthe LOYSON. Avec une lettre de Émile VERHAEREN. 1916. Volume grand in-8, couverture illustrée par Louis RAEMAEKERS . . . . 3 fr. 50

GUIDES ILLUSTRÉS MICHELIN POUR LA VISITE DES CHAMPS DE BATAILLE

CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE

Volumes in-8, avec de nombreuses vues photographiques, des portraits et des cartes et plans en noir et en couleurs, cartonnés.

I. — L'Ourcq. *Meaux. — Senlis. — Chantilly* . . . . 3 fr. 50

II. — Les Marais de Saint-Gond. *Coulommiers. — Provins. — Sézanne.* 3 fr. 50

III. — La Trouée de Revigny. *Châlons. — Vitry-le-François. — Bar-le-Duc.* 3 fr. 50

Tous les prix des ouvrages annoncés sur ces deux pages, sauf ceux marqués **net**, *sont à augmenter de la majoration temporaire : de 30 % pour les volumes à 3 fr. 50 et de 20 % pour les autres volumes. (Décision du Syndicat des Éditeurs.)*

LA GUERRE — LES RÉCITS DES TÉMOINS

En Allemagne, précédé de **Du Fond de la Tranchée**. *Impressions d'un combattant et d'un évadé,* par Géo VALLIS. 2e édit. 1919. Vol. in-12. **3 fr. 50**

L'Évasion. *Récit de deux Prisonniers français évadés du camp d'Hammelbourg,* par D. BAUD-BOVY. Préface de Maurice MILLIOUD, directeur de la « Bibliothèque Universelle ». 1917. Vol. in-12, avec 15 illustrations . **3 fr. 50**

Les Captifs, par le capitaine R. CHRISTIAN-FROGÉ. 1919. Volume in-12, avec 8 photographies hors texte . . . . **3 fr. 50**

Notes d'une Internée française en Allemagne, par Céline FALLET. 1918. Volume in-8, avec 12 gravures hors texte. . . . . **3 fr.**

Le Retour des Innocents, par Henri BORDEAUX. 1918. In-16 jésus, avec 5 dessins d'après nature par A. DICK-DUMAS. *Net* . . . . **50 c.**

Saint-Dié sous la Botte. *Une mission imposée par les Allemands en 1914,* par Ernest COLIN, adjoint au maire de Saint-Dié. Préface de Emile HINZELIN. 1919. Volume in-12 . . . . **3 fr.**

Trois ans de Front. *Belgique. Aisne et Champagne. Verdun. Argonne. Lorraine.* Notes et impressions d'un Artilleur, par J.-L. Gaston PASTRE. 1918. Volume in-12 . . . . **3 fr. 50**

Quelques Images de la Guerre. Woëvre-Verdun, par le lieutenant E. HERSCHER. Préface de Gustave GEFFROY. 1917. Volume in-12, avec 55 dessins de l'auteur, dont 20 planches hors texte . . . . **3 fr. 50**

La Cote 304. *Souvenirs d'un Officier de Zouaves,* par André DOLLÉ. 1917. Volume in-12, avec illustrations . . . . **3 fr. 50**

Au Ciel de Verdun. *Notes d'un Aviateur,* par Bernard LAFONT. 1918. Volume in-12 . . . . **3 fr. 50**

Vingt Jours de Guerre aux Temps héroïques. *Carnet de route d'un commandant de compagnie (Août 1914),* par le commandant A. GRASSET. 1919. Volume in-12, avec une carte et un croquis . . . . **3 fr. 50**

Un Soldat de France. *Lettres d'un médecin auxiliaire, 31 juillet 1914-14 avril 1917.* Préface de M. Émile BOUTROUX, de l'Académie Française. 1919. Volume in-12. . . . . **3 fr.**

Petites Images du temps de guerre, par André WARNOD. 1918. Volume in-12, avec 43 dessins de l'auteur . . . . **3 fr. 50**

Six mois en Lorraine, par M. GABÉ DE CHAMPVERT, engagé volontaire. 1919. Volume in-12 . . . . **2 fr. 75**

La Vérité sur le Siège de Maubeuge, par le commandant Paul CASSOU, du 4e zouaves. 1919. Volume in-12, avec une carte . . . . **3 fr.**

La 56e Division au feu. *Souvenirs de son commandant,* par le général F. DE DARTEIN. 1919. Volume in-12, avec 4 portraits et 6 cartes. *Net.* **4 fr.**

Le Premier « As » : Pégoud, par Paul BONNEFON. Préface du colonel aviateur GIROD. 1918. Volume in-12, avec 10 photographies. . . . . . . **3 fr. 50**

Quelques Héros. *Récits authentiques de la Grande Guerre,* par le capitaine DELVERT. Lettre-préface de Marcel PRÉVOST, de l'Académie Française. 5e édition. 1918. Volume in-12, avec 16 gravures hors texte . . . **3 fr. 50**

Histoire d'une Compagnie. *Main de Massiges. — Verdun (Novembre 1915-Juin 1916). Journal de Marche,* par le capitaine DELVERT. Préface de Ernest LAVISSE, de l'Académie Française. 1918. Volume in-12 . . . **3 fr. 50**

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS
NANCY - PARIS - STRASBOURG



Description complète de la France, en 70 volumes, dont 67, consacrés à la Province et 6 à l'Alsace-Lorraine, ont paru ou sont sous presse ; les autres, consacrés à Paris, sont en préparation.

(Quatorze volumes décrivent les départements envahis.)

Volumes in-12 de 300 à 500 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, 4 *fr.* 50. — *Élégamment relié,* 6 *fr.*

La Guerre n'a pas enrayé le succès du **Voyage en France.**

La Patrie devenant plus chère à ses enfants, ceux-ci ont voulu la mieux connaître, et c'est aux livres de M. Ardouin-Dumazet, qu'ils ont recouru. Aucun ouvrage ne saurait leur être comparé, pour l'étendue, l'ampleur, la variété et la vérité des descriptions. C'est un véritable monument élevé à la France, œuvre de trente ans de patientes explorations, œuvre profondément personnelle accomplie sans défaillance, par un écrivain qui s'est imposé de parler seulement de ce qu'il a vu. Et il voulut tout voir.

Le **Voyage en France** sera d'autant plus précieux désormais qu'il évoque, au milieu des ruines de nos départements de l'Est et du Nord ravagés par la barbarie germanique, ce que furent ces pays si vivants et si riches. Les volumes consacrés à ces régions sont et seront conservés dans leur forme primitive pour rappeler ce qu'étaient ces régions avant l'effroyable cataclysme. L'auteur s'est borné, au fur et à mesure des rééditions, à donner un court historique des événements qui se sont déroulés dans la partie de territoire à laquelle le

volume est consacré. C'est ainsi que les principaux actes de la bataille de la Marne sont dès maintenant rappelés dans la 42e série (le Valois) et la 43e (la Brie).

Il en est de même pour les événements de guerre en Alsace et en Lorraine. L'étendue de ces pages nouvelles a amené le dédoublement des trois séries qui furent consacrées aux **Provinces perdues**, titre sous lequel parurent, en 1907, les volumes sur la Haute-Alsace, la Basse-Alsace et la Lorraine messine, que M. Ardouin-Dumazet avait pieusement voulu faire entrer dans le *Voyage en France*. Ces pays sont revenus à la Patrie française, ils conservent leur place dans l'ensemble. mais sous un autre titre : **Les Provinces délivrées**, et sont désormais répartis en six volumes : 48e et 60e, 49e et 61e, 50e et 62e.

Ce n'est pas la seule modification qu'ait subie notre publication. Celle-ci ressemble bien peu à ce qu'elle était au début et a dépassé pour l'étendue toutes les prévisions. Les premiers livres, en effet, étaient simplement la reproduction d'études publiées dans le journal le *Temps* et conçues sur un thème imposé par ce journal ; il s'agissait de faire un tableau de l'état économique du pays vers 1890. M. Ardouin-Dumazet, rompant avec le moule habituel, tenta de faire avant tout œuvre littéraire ; il tissa en quelque sorte les notions économiques et sociales dans des descriptions pleines de couleur et de vie, avec un sens remarquable des paysages et des intérieurs.

Cette forme nouvelle fut une révélation ; les lecteurs du grand journal parisien n'ont pas oublié le succès qu'ils firent à cette rubrique « **Voyage en France** ». La maison Berger-Levrault eut l'idée de recueillir ces études éparses et de les réunir en volumes. Sous cette présentation, le succès ne fut pas moins vif : trois éditions successives des premières séries ont été épuisées.

Les raisons qui avaient amené le directeur du *Temps* à confier ces études à M. Ardouin-Dumazet — approches du renouvellement des traités de commerce — ayant cessé, la publication fut interrompue. Les éditeurs songèrent alors à la faire poursuivre, sur un plan moins étroit que celui imposé par les nécessités du journal. Au lieu de s'appliquer à quelques régions types, le **Voyage en France** devait être désormais un tableau complet de notre pays. Les 3e et 4e séries, consacrées aux îles de l'Océan, donnaient déjà une physionomie tout autre à l'œuvre ; la méthode fut poursuivie à partir des 9e et 10e séries. Dès lors, l'ouvrage prit une large envergure ; l'écrivain eut le courage et la probité de reprendre les séries jugées incomplètes. Il a refait, à vingt ans d'intervalle, l'exploration méthodique des contrées déjà parcourues ; pèlerin passionné, il les a visitées en itinéraires plus serrés et a rapporté de ces visites une abondante moisson nouvelle. Ainsi, la Bretagne, qui comprenait, au début, une partie de la 3e série et les 4e et 5e, a été dotée de trois nouveaux volumes, 51, 52 et 53 qui furent presque aussitôt réédités. Les deux premières séries ont été refondues, donnant matière à une 56e nouvelle. Les livres sur la région lyonnaise et les Alpes ont été accrus déjà d'un 57e, et

des pages en préparation augmenteront d'un volume les séries consacrées à la zone frontière de la Suisse et de l'Italie à la Méditerranée. Ce sera le 66e.

La Provence littorale (13e série) a fourni les éléments d'une 55e série comprenant uniquement les Maures, l'Esterel et les rivages des Alpes maritimes, dont le succès a été s'il se peut plus éclatant. Et nos départements du Nord eux-mêmes, à qui manque parfois l'intérêt pittoresque, ont procuré la matière de trois beaux livres au lieu des deux primitifs : un 58e comprend l'Artois, le Boulonnais et les autres petits pays qui constituèrent le Pas-de-Calais.

Depuis longtemps l'auteur projetait d'accroître les pages consacrées à la Normandie (6e série). Le travail est achevé. Une 51e série était prévue, cela n'a pas suffi, il fallut encore un volume devenu le 63e de la collection. (Ces trois séries sont en composition.)

En dehors de ces livres nouveaux, beaucoup d'autres ont été considérablement accrus; ainsi la 27e série (Bourbonnais et Haute-Marche); la 26e (Berri), la 28e (Limousin) et les rééditions en préparation : 11e, 34e, 36e, 37e, 12e, 11e comportent tant de pages nouvelles qu'elles constituent en grande partie des œuvres inédites que voudront posséder les lecteurs des séries primitives. La carte jointe à cette notice indique par un grisaille tous les volumes ainsi refondus.

Pareil dédoublement avait été envisagé pour la Lorraine. Le brusque épanouissement du bassin minier de Briey et les progrès de l'industrie dans les Vosges ayant amené M. Ardouin-Dumazet à reprendre la 22e série pour la compléter, les nouveaux chapitres furent si étendus que le volume dut être divisé à son tour. Une nouvelle 22e série est uniquement consacrée au département de Meurthe-et-Moselle et à la partie de la Meuse qui comprend la Woëvre et l'ancien Luxembourg français; elle a reçu pour titre : ***Lorraine Centrale (Plateau Lorrain).***

Au département des Vosges et à la partie vosgienne de l'arrondissement de Lunéville, en Meurthe-et-Moselle, est consacrée une 59e série sous le titre ***Les Vosges.*** Ces deux volumes étaient écrits sur place dans les deux mois qui précédèrent la guerre. Par une sorte de prescience, l'auteur venait de parcourir à nouveau tous ces pays auxquels le grand drame allait donner une sanglante illustration.

La Guerre avait entravé la composition des trois derniers volumes, consacrés à la banlieue immédiate de Paris. Ces trois séries 64e, 65e et 66e sont actuellement sous presse. Elles achèvent cette vaste description de la France que compléteront plusieurs volumes en préparation sur Paris.

Si M. Ardouin-Dumazet, tout entier à son œuvre, n'a pas cherché à la faire connaître par la grande publicité, les distinctions ne lui ont pas manqué. A deux reprises le **Voyage en France** a été couronné par l'Académie française. La Société des Gens de Lettres lui a accordé le prix du Président de la République à la première attribution de cette récompense. Le Touring-Club ayant à décerner pour la première fois, en 1904, un prix destiné à favoriser les voyages en France, le

lui accorda. *Nul, disait le rapporteur, ne remplit mieux que lui les conditions indiquées par les fondateurs, et le véritable monument qu'il a élevé à notre pays le met en quelque sorte hors de pair.*

La Société nationale, aujourd'hui Académie d'Agriculture, donna, en 1904, sa médaille d'or au **Voyage en France**; le rapport s'exprimait ainsi :

Comme Arthur Young, en 1789, M. Ardouin-Dumazet sait voir et sait bien décrire ce qu'il a vu. En sa compagnie, on éprouve un plaisir extrême à parcourir toutes les provinces de la France.

L'œuvre de M. Ardouin-Dumazet est une géographie nationale, vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues que de la méthode d'exposition; c'est une œuvre moderne qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps; le style est alerte, plein de couleur.

La Société de géographie commerciale de Paris, attribuant sa médaille de France à M. Ardouin-Dumazet, expliquait ainsi son choix :

Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France? Posez cette question devant **M. Ardouin-Dumazet**! *Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son* **Voyage en France**, *œuvre encore inachevée, sans doute; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre? Aucun de nous ne l'a pensé.*

L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

La plume est alerte, sans prétention; pas de phraséologie; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France, depuis le célèbre voyage d'Arthur Young, à la fin du dix-huitième siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.

Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de

géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la « médaille de France ».

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France**, la *Société de géographie de Paris* l'avait dit en lui attribuant le prix Félix-Fournier.

M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Le supplément du *Nouveau Larousse illustré*, dans les colonnes consacrées à la France, disait du **Voyage en France** :

Il constitue un tableau magistral du sol français, de ses beautés naturelles, de ses richesses et du développement de son industrie. Ce n'est ni un guide à travers la France, ni un livre de pure géographie, mais un ouvrage d'une lecture attrayante, intéressant pour les lettrés.

Parmi les autres distinctions accordées au **Voyage en France** il faut signaler encore la médaille de la Société de géographie de Marseille pour les séries 12 et 13, « constituant le meilleur ouvrage sur la Provence ».

Voici les sommaires des 66 volumes parus, sous presse ou en préparation :

1[re] Série : MORVAN, VAL DE LOIRE ET SOLOGNE (5[e] édition très accrue). Le flottage en Morvan — à travers le Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — les Vaux d'Yonne — les Vaux de la Nièvre et Guérigny — le Nivernais pastoral : les Amognes — le Nivernais pastoral : le Bazois — la vallée inférieure de l'Aron — le val de Loire et Nevers — du Donziois au Val de Loire — la Puisaye — Briare et Gien — le Gâtinais orléanais — en Gâtinais français — le safran en Gâtinais — Orléans — le Val de Loire orléanais — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne. — 420 pages et 20 cartes.

2e Série : **BEAUCE, PERCHE ET MAINE** (3e édition très accrue). — Les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — la Beauce dunoise — le Perche-Gouët — le Perche aux bons chevaux — le Percheron en Amérique — le grand Perche — la foire aux chevaux de Longny — le Saosnois — le Mans et la haute Sarthe — la Sarthe et les Alpes mancelles — la Champagne mancelle — du Belinois à la Braye — de la Charnie aux Coëvrons — le Désert du Maine — Laval et Port-du-Salut — Mayenne et la Rivière — chez les Chouans — les mines d'or dans la Mayenne — de la Mayenne à l'Ernée — le petit Maine et le Passais — la Mayenne angevine — en Craonnais. — 400 pages avec 25 cartes.

Voir aussi la 56e série : Les Châteaux de la Loire.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'*Académie française, *dès leur apparition; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

3e Série : **BRETAGNE I : LES ILES DE L'ATLANTIQUE** (3e édition complétée). — *D'Arcachon* (*ile aux Oiseaux*) *à Belle-Isle.* — L'île aux Oiseaux — la presqu'île d'Arvert et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — le nord de l'île d'Oleron — la côte sauvage d'Oleron — au sud d'Oleron — après vingt ans — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — le Fier d'Ars — le chemin de fer de l'île de Ré — l'île d'Yeu — dans la Fouras d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer — le Palais — à travers Belle-Isle. — 318 pages avec 13 cartes et 4 cartes hors texte.

4e Série : **BRETAGNE II : LES ILES DE L'ATLANTIQUE** (3e édition). — *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — la charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest — Brest et le « Borda » — la pointe de Penmarc'h. — 376 pages avec 27 cartes.

5e Série : **BRETAGNE III** (4e édition accrue et transformée). — *Haute-Bretagne intérieure.* — Rennes — l'université agricole de Rennes — Vitré et le Vendelais — Fougères et le Désert — le Couesnon et le pays de Coglès — de l'Ille à la Rance — entre la Rance et le Meu — autour de Châteaubriant — de l'Erdre à la Vilaine — la forêt de Brocéliande — les lacs de l'Erdre — Grand-Jouan et la Meilleraye — d'Ancenis à Clisson — le lac de Grand-Lieu — du Sillon de Bretagne aux landes de Lanvaux — autour des landes de Lanvaux — en Porhoët — en Penthièvre — du Turnet-Gouët en Porhoët — aux sources de l'Oust et du Gouët — le Méné. — 422 pages avec 21 cartes et une carte hors texte.

Le littoral est décrit dans les séries 51 et 52 ; la Basse-Bretagne dans la 53e série.

6e Série : **NORMANDIE I : PARTIE OCCIDENTALE** (Dédoublement de la 6e série primitive très accrue). *Avranchin, Cotentin, Bessin, Bocage.*

— En Avranchin — une ville de chaudronniers — la Suisse normande — des Vaux-de-Vire aux landes de Lessay — la côte de la Déroute — le Penesme et le duché de Coigny — du Penesme au val de Saire — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — de l'Hiémois à l'Houlme — région industrielle de Flers — du Passais au Bocage — bocage Normand.

En préparation sous sa forme nouvelle. Les éditions primitives de la 6e série, dont il reste quelques exemplaires, comprennent toute la Normandie.

La **NORMANDIE CENTRALE** (54e série) et la **NORMANDIE ORIENTALE (HAUTE-NORMANDIE)** [63e série] figurent plus loin à leur ordre.

7e Série : **LA RÉGION LYONNAISE** (3e édition très accrue). — Le Mont-d'Or lyonnais — entrée à Lyon par la Saône — le paysage lyonnais — rôle social de Lyon — la presqu'île lyonnaise — la rive droite de la Saône — la Croix-Rousse — les Brotteaux et la Guillotière — Lyon industriel et commercial — le camp retranché de Lyon — des Balmes viennoises à la Bourbre — la plaine du Dauphiné — Vienne — de la Côte-Rôtie au Mont Pilat — l'Yzeron et le Garon — les monts du Lyonnais : I. De Givors à Chazeilles — les monts du Lyonnais : II. Entre l'Yzeron et la Brévenne — la vallée de la Brévenne — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Amplepuis — Thizy et Cours — la haute vallée d'Azergues — autour du Saint-Rigaud — la plus belle lieue de France — le Bas-Beaujolais viticole — le Haut-Beaujolais viticole — Beaujeu, Belleville et la foire de Montmerle — Ars et Trévoux — en Dombes — de Bourg en Valbonne. — 582 pages avec 30 cartes.

8e Série : **RÉGION DU HAUT-RHONE : LE RHONE, DU LÉMAN A LA MER** (3e édition très accrue). — La Hollande en Dauphiné — l'isle de Crémieu — le Rhône en Bas-Bugey — l'Albarine et la cluse des Hôpitaux — du Bugey en Revermont — la cluse de Nantua — une ruche industrielle : Oyonnax — la Bienne et Saint-Claude — la Valserine et la perte du Rhône — le pays de Gex — le Valromey — les lacs du Bas-Bugey — de Pierre-Châtel au Mont-du-Chat — le Guiers et le lac d'Aiguebelette — Chambéry et Aix-les-Bains — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — la vallée de Thônes et la vallée des Dornes — de Semine en Bornes — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le « sault » du Rhône — le Rhône de Lyon à Valence — le Rhône de Valence à la Mer — en Camargue : les Saintes-Maries-de-la-Mer — en Camargue : le vignoble et les troupeaux. — 505 pages avec 34 cartes.

9e Série : **GRAISIVAUDAN ET OISANS** (3e édition refondue). — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône aux Terres-Froides — la Bièvre et la Valloire — Voiron — le Massif de la Grande-Chartreuse — Grenoble — l'industrie grenobloise — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — les gorges de la Romanche — en Oisans — en Graisivaudan (rive gauche) — d'Allevard en Graisivaudan occidental — le Bas-Graisivaudan — la grande Noyerai — les Quatre-

Montagnes — Saint-Marcellin et le Royannais — Saint-Antoine et le plateau de Chambaran — de Chambaran au Plateau Viennois. — 396 pages avec 25 cartes.

Voir aussi la 57e série : Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.

10e Série : **LES ALPES, DU LÉMAN A LA DURANCE.** — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au Mont-Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 26 cartes.

Ce volume sera complété et dédoublé pour fournir en partie le texte de la 66e série

11e Série : **FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN.** — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

Une partie de ce volume est passée à la 57e série. Les passages détachés seront remplacés dans une future réédition par de nouveaux et importants chapitres sur les Cévennes.

12e Série : **ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES.** — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

Ce volume, qui doit recevoir d'importantes additions, sera ultérieurement augmenté et divisé en deux parties : 12e série Alpes de Provence ; 67e Alpes Cottiennes et Alpes Maritimes.

13e Série : **LA PROVENCE MARITIME** (2e édition de l'ancienne 13e série dédoublée par la 55e série : Côte-d'Azur). — I. *Région marseillaise.* — Aux bouches du Rhône — la petite mer de Berre — les bourdigues de Caronte — la côte occidentale de la petite mer — le massif de l'Estaque — le canal de Marseille au Rhône — de Roquefavour au

Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux Cabanons — de la Ciotat aux Calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles — les Isles d'Or : Bagau, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — du Grapeau à la Sainte-Baume — de la Sainte-Baume à l'Huveaune. — 419 pages avec 27 cartes.

La Côte d'Azur est décrite dans la 55e série.

Ces deux volumes (12 et 13) et la 55e série ont obtenu la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

14e Série : **LA CORSE** (3e édition). — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e Série : **LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE.** — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — la Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Série : **DE VENDÉE EN BEAUCE.** — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'école de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

Cette série doit être profondément modifiée par suite du passage de plusieurs chapitres aux 56e, 2e et 54e séries. D'autres chapitres remplaceront ceux qui furent ainsi distraits des éditions primitives.

17e Série : LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE. — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

Annexe : LE VERMANDOIS ET LA BATAILLE DE LA SOMME.

La prochaine réédition de ce volume aura pour seul titre Vexin, Basse-Picardie, les chapitres sur la Normandie passant à la 63e série.

18e Série : LA FLANDRE. — Le vieux Lille — le nouveau Lille — l'industrie lilloise — mœurs lilloises — Roubaix et Tourcoing — Roubaix et ses satellites — Tourcoing et le Ferrain — les villes industrielles de la Lys — le val de Lys — petits pays de la Flandre wallonne — la Flandre guerrière — Bailleul et ses dentellières — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les wateringues. — 372 pages avec 21 cartes.

19e Série : HAINAUT ET CAMBRÉSIS. — Douai et l'Escrebieux — de la Scarpe a Orchies — l'agriculture dans le Nord — de la Scarpe à l'Escaut — Valenciennes — le pays noir d'Anzin — en Ostrevent — Cambrai et le Cambrésis — la plus grande sucrerie du monde — la source de l'Escaut — Caudry et le canton de Clary — la vallée de la Selle — la forêt de Mormal — la vallée de la Sambre — aux champs de Malplaquet — le rayon industriel de Maubeuge — de la Sambre à la Solre — de la Solre à l'Elpe-Majeure — les fagnes de Sains — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 390 pages avec 29 cartes.

Voir aussi la 58e série : Boulonnais et Artois.

20e Série : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la Montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — de l'Argonne en Champagne Pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21e Série : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne Pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — De Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres

— du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 4/.9 pages avec 27 cartes.

22e SÉRIE : **LORRAINE CENTRALE**. — Le Luxembourg français — entre la Chiers et l'Orne lorraine — Longuyon et Longwy — à travers le bassin de Longwy — le Jarnisy et le bassin de Briey — la découverte du bassin de Briey — à travers le bassin de Briey : région de la Mance — à travers le bassin de Briey : régions de l'Orne et de Landres — la Woëvre — l'agriculture en Woëvre — du Rupt de Mad à la Moselle — la métallurgie et le bassin minier de Nancy — Nancy — les industries nancéiennes — retours à Nancy (1904-1914) — l'école forestière — Toul et le pays de Haye — de Toul à Thiaucourt ; le vignoble lorrain — le Vermois, le Saulnois et Lunéville — le Xaintois — de Roville à Gerbéviller. — 349 pages avec 18 cartes et 2 cartes hors texte.

Les réimpressions de ces 6 séries (17 à 22) auront chacune un supplément consacré aux événements de guerre survenus de 1914 à 1918 sur le territoire décrit.

23e SÉRIE : **PLAINE COMTOISE ET JURA**. — Les vanniers de Fays-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne-Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e SÉRIE : **HAUTE-BOURGOGNE**. — Dijon — dans les houblonnières — les pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte Nuits et Cîteaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val-d'Amour — le Bon-Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charolais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e SÉRIE : **BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS**. — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — de l'Oreuse à l'Orvanne — le pays d'Othe — le Tholon et l'Ouanne. — 367 pages avec 24 cartes.

CARTE D'ENSEMBLE DES VOLUMES

DU

Voyage en France

VOLUMES PARUS

1. **Morvan, Val de Loire et Sologne.**
2. **Beauce, Perche et Maine.**
3. **Bretagne : I. Les Iles de l'Atlantique. I.** *De la Loire à Belle-Isle.*
4. **Bretagne : II. Les Iles de l'Atlantique : II.** *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. **Bretagne : III. Haute-Bretagne intérieure.**
6. **Normandie : I.** *Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Hte Normandie, Pays de Caux.*
7. **La Région lyonnaise.**
8. **La Région du Haut-Rhône :** *Le Rhône, du Léman à la mer.*
9. **Dauphiné : Graisivaudan et Oisans.**
10. **Les Alpes, du Léman à la Durance.**
11. **Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.**
12. **Alpes de Provence et Alpes-Maritimes.**
13. **Provence maritime : I.** *Région marseillaise.*
14. **La Corse.**
15. **Les Charentes et la Plaine Poitevine.**
16. **De Vendée en Beauce.**
17. **Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.**
18. **Nord : I.** *Flandre.*
19. **Nord : II.** *Hainaut et Cambrésis.*
20. **Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.**
21. **Haute-Champagne, Basse-Lorraine.**
22. **Plateau lorrain et Vosges.**
23. **Plaine Comtoise et Jura.**
24. **Haute-Bourgogne.**
25. **Basse-Bourgogne et Senonais.**
26. **Berry et Poitou oriental.**
27. **Bourbonnais et Haute-Marche.**
28. **Limousin.**
29. **Bordelais et Périgord.**
30. **Gascogne.**
31. **Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.**
32. **Haut-Quercy et Haute-Auvergne.**
33. **Basse-Auvergne.**
34. **Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.**
35. **Rouergue et Albigeois.**
36. **Cévennes méridionales.**
37. **Golfe du Lion.**
38. **Le Haut-Languedoc.**
39. **Pyrénées orientales.**
40. **Pyrénées centrales.**
41. **Pyrénées occidentales.**

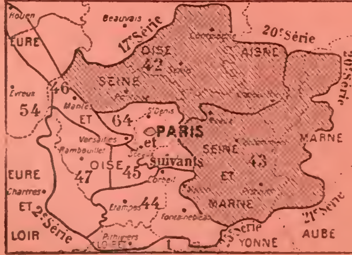
RÉGION PARISIENNE

42. — I. *Nord-Est :* **Le Valois.**
43. — II. *Est :* **La Brie.**
44. — III. *Sud :* **Gâtinais français et Haute-Beauce.**
45. — IV. *Sud-Ouest :* **Versailles et le Hurepoix.**
46. — V. *Nord-Ouest :* **La Seine de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.**
47. — VI. *Ouest :* **L'Yveline et le Mantois.**

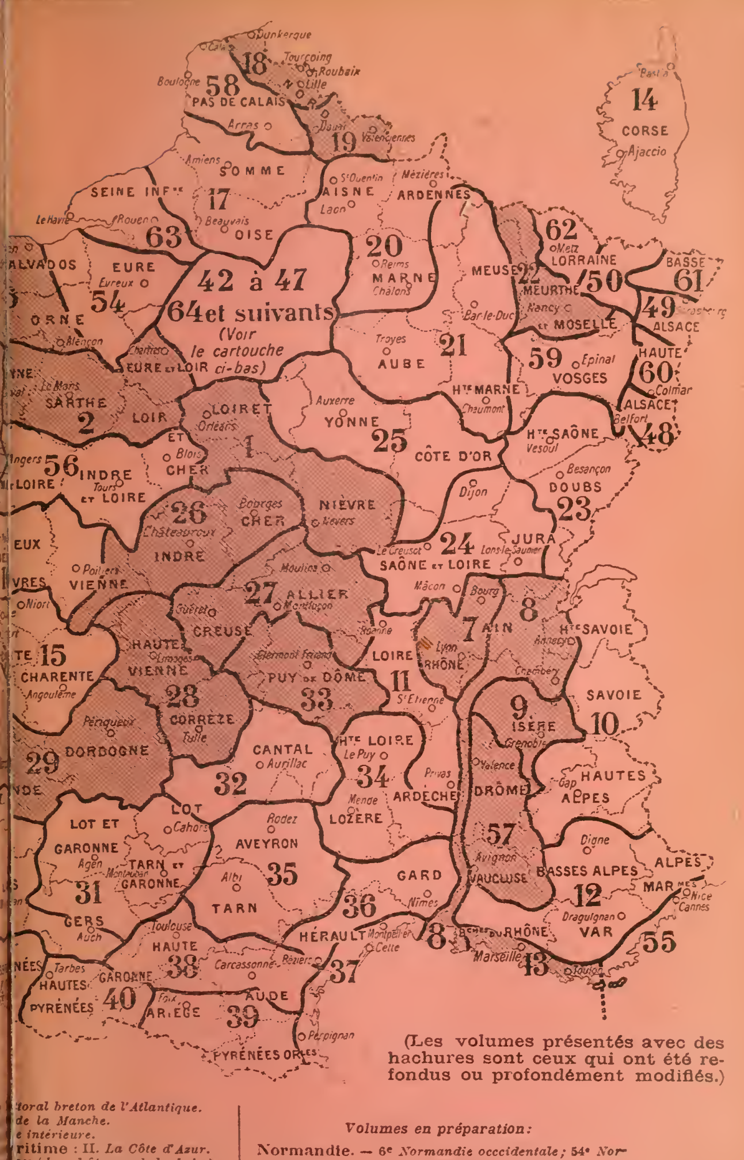
LES PROVINCES DÉLIVRÉES :

48 et 60. — **Haute-Alsace.**
49 et 61. — **Basse-Alsace.**
50 et 62. — **Lorraine.**

Région Parisienne



51. **Bretagne :**
52. — V. *Iles et*
53. — VI. *Basse-*
55. **La Prover**
56. **Touraine**
57. **Bas-Daupl**
58. **Nord : III.**
59. **Les Vosge**



(Les volumes présentés avec des hachures sont ceux qui ont été refondus ou profondément modifiés.)

toral breton de l'Atlantique.
de la Manche.
e intérieure.
ritime : II. *La Côte d'Azur.*
ou (*Les châteaux de la Loire*).
omtat-Venaissin.
nais et Artois.

Volumes en préparation:

Normandie. — 6e *Normandie occcidentale ;* 54e *Normandie centrale ;* 63e *Normandie orientale.*
64, 65 et 66. Banlieue de Paris.
67. Alpes cottiennes et Alpes maritimes.
68 à 70 et suivants : Paris.

26ᵉ Série : **BERRY ET POITOU ORIENTAL** (2ᵉ édition complétée). — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — Au centre mathématique de la France — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée de Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse — la chataigneraie berrichonne — 391 pages avec 28 cartes.

27ᵉ Série : **BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE** (2ᵉ édition complétée). — Du Nivernais en Bourbonnais — autour de Moulins — la Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — les monts de la Madeleine — Vichy et Cusset — la Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — Souvigny, les côtes Matras et la Sioule — de la Sioule à la Bouble — les houillères de Commentry — la forêt du Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — Guéret et les deux Creuse — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 383 pages avec 29 cartes.

28ᵉ Série : **LIMOUSIN** (2ᵉ édition très accrue). — La Basse-Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines — autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — entre Poitou et Périgord — la Chine du Limousin — la haute vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — les châteaux d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle — les chemins de fer électriques de la Haute-Vienne — Vézère, Corrèze et Dordogne — la Dordogne et la Luzège. — 426 pages avec 24 cartes.

29ᵉ Série : **BORDELAIS ET PÉRIGORD** (2ᵉ édition complétée). — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre-Deux-Mers — les Graves de la Garonne — la Double — autour de Bergerac — Entre la Dronne et la Nizonne — Périgueux et le Périgord Blanc — truffes et trufficulture — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais et Brantôme — Nos aïeux préhistoriques — en Sarladais — le Périgord noir. — 423 pages avec 31 cartes.

30ᵉ Série : **GASCOGNE**. — Le Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan

et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Marenne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31e Série : **AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY.** — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — 352 pages avec 22 cartes.

32e Série : **HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE.** — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César à Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Ségala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — 328 pages avec 21 cartes.

33e Série : **BASSE-AUVERGNE** (2e édition complétée). — Combrailles d'Auvergne et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — de Montferrand au puy de Dôme — dans les monts Dômes — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — les couteliers de Thiers — en Livradois — du Livradois en Forez — du Cher à la Sioule. — 377 pages avec 26 cartes.

34e Série : **VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN.** — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan du Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual. — 397 pages avec 27 cartes.

La prochaine réédition sera profondément remaniée.

35e Série : **ROUERGUE ET ALBIGEOIS.** — La Basse-Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Sèverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et

ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré. — 359 pages avec 22 cartes.

36e Série : **CÉVENNES MÉRIDIONALES.** — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Satendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois. — 331 pages avec 26 cartes.

Une nouvelle édition accroîtra considérablement ce volume.

37e Série : **GOLFE DU LION.** — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Biterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls. — 355 pages avec 24 cartes.

38e Série : **LE HAUT-LANGUEDOC.** — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauraguais — Carcassonne et le Carcassés — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays Toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan. — 331 pages avec 20 cartes.

39e Série : **PYRÉNÉES ORIENTALES.** — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Livia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel. — 343 pages avec 25 cartes.

40e Série : **PYRÉNÉES CENTRALES.** — Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie. — 345 pages avec 23 cartes.

41e Série : **PYRÉNÉES OCCIDENTALES.** — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de

Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la Basse-Navarre — une pointe dans le Val-Carlos — le bas Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre. — 351 pages avec 27 cartes.

RÉGION PARISIENNE :

42e Série : I. NORD-EST : LE VALOIS (2e édition complétée). — La Marne en Orxois — le pays d'Orxois — entrée en Valois — la forêt de Villers-Cotterêts — autour de Crépy-en-Valois — autour de Pierrefonds — en forêt de Compiègne — la vallée de l'Authonne — Compiègne et la navigation de l'Oise — la lieue archéologique — le pays des Sylvanectes — le désert d'Ermenonville — le Multien — la Gergogne et la Thérouanne — en Goële — Chantilly et ses forêts — Mortefontaine et les étangs de la Thève — les entraîneurs du Servois — l'Oise entre Creil et Pontoise — la petite France — la forêt de Carnelle. — 395 pages avec 21 cartes.

Annexe : LE VALOIS ET LA BATAILLE DE LA MARNE.

43e Série : II. EST : LA BRIE (2e édition complétée). — Au cœur du plateau briard — le Montois — la Bassée — la falaise de Brie — Provins et la Voulzie — la Brie Pouilleuse — le champ de bataille de Champaubert — de Brie en Tardenois — les meules à moulin : agonie d'une grande industrie — microbes et corsets — méandres de Marne — les fromages de la Brie — la Brie meldoise — entre Meaux et Pomponne — la Brie forestière — le grand Morin des peintres — moutons de Brie — les papeteries du grand Morin — la vallée de l'Aubetin — Melun et le Châtelet. — 418 pages avec 23 cartes.

Annexe : LA BRIE ET LA BATAILLE DE LA MARNE.

44e Série : III. SUD : GATINAIS FRANÇAIS ET HAUTE-BEAUCE. — Le Bocage gâtinais — la vallée de l'Orvanne — Nemours et le Loing — navigation sur la Seine — la Seine de la Cave à Corbeil — Fontainebleau — l'École d'application de l'artillerie et du génie — la forêt de Fontainebleau — la forêt vers Barbizon — Marlotte et les gorges de Franchard — les espaliers de Thomery — la Seine et la Forêt — le pays de Bière — le Gâtinais Beauceron — de l'École à l'Essonne — la Seine de Corbeil à Choisy-le-Roi — l'industrie à Essonnes — de l'Essonne à la Juine — l'Étampois — la Juine et la Chalouette — en remontant la Juine — la Beauce pituéraise — trois bourgades beauceronnes. — 428 pages avec 19 cartes.

45e Série : IV. SUD-OUEST : VERSAILLES ET LE HUREPOIX. — La vallée des Roses — la forêt de Sénart — autour de Longjumeau — au bord de la Bièvre — le Josas — Versailles, la ville — rôle social et

économique de Versailles — Versailles, le château et le parc — Versailles militaire et Saint-Cyr — Port-Royal-des-Champs — l'École d'aérostation de Chalais — la vallée des Fraises — Marcoussis et Montlhéry — de l'Yvette à l'Orge — de l'Orge à la Juine — la capitale du Hurepoix — Chevreuse et les Vaux de Cernay — la vallée de la Remarde — vallée de la Renarde. — 359 pages avec 15 cartes.

46e Série : V. **NORD-OUEST : LA SEINE DE PARIS A LA MER. PARISIS ET VEXIN FRANÇAIS.** — La vallée de Montmorency — le pays des poiriers — les collines du Parisis — la boucle d'Argenteuil — la plaine du Parisis — descente de la Seine, de Paris à fin d'Oise — la Seine de fin d'Oise à l'Eure — à Rouen par la Seine — sur la Seine maritime, de Rouen à Duclair — la Seine maritime, de Duclair à Villequier — l'estuaire de la Seine — vergers de Gaillon et de Vernon — Chevrie et Madrie — les abricotiers de l'Hautie — à travers l'Hautie — en Vexin français — le pays d'Arthies — de l'Arthies au pays de Madrie. — 366 pages avec 17 cartes.

47e Série : VI. **OUEST : L'YVELINE ET LE MANTOIS.** — Rambouillet et ses enfants de troupe — en forêt Yveline, les étangs de Saint-Hubert — en Yveline, Montfort-l'Amaury — les parfums et les volailles de Houdan — Épernon et la vallée de la Guesle — en Beauce chartraine — un chemin de fer militaire — la vallée de la Voise — en Drouais — l'École de Grignon — la vallée de la Maudre — de la Vaucouleurs à Meulan — les luthiers de Mantes — le Mantois — Poissy et le Pincerais — la forêt de Laye — la forêt de Marly — le royaume du pot-au-feu. — 351 pages avec 15 cartes.

LES PROVINCES DÉLIVRÉES :

48e Série : **HAUTE-ALSACE. I.** — La trouée de Belfort et la vallée de la Largue — le Jura alsacien — le Rhin — Mulhouse — le coton à Mulhouse — industries mulhousiennes — les œuvres sociales de Mulhouse — Altkirch et l'Ill — l'Ochsenfeld et la Doller — vallée de la Thur — la vallée de Saint-Amarin — Soultz et Guebwiller — le ballon de Guebwiller — 272 pages avec 12 cartes.

La 48e série, 2e partie : Haute-Alsace, II, devient la 60e série.

49e Série : **BASSE-ALSACE. I.** — Du Haut-Kœnigsbourg à Schlestadt — la Mésopotamie d'Alsace — Strasbourg — Strasbourg : la Cathédrale, la Vie économique — autour de Strasbourg — la Vallée de la Bruche — Schirmeck et le Donon — le Ban-de-la-Roche — le Champ-du-Feu et les Schlitteurs — du val de Villé à Barr — Sainte-Odile — de l'Ehn à la Mossig — le Kochersberg. — 272 pages avec 13 cartes.

La 49e série, 2e partie : Basse-Alsace, II, devient la 61e série.

50e Série : **LORRAINE DÉLIVRÉE. I.** — *Les Petites Vosges et la Sarre.* — Le pays de Dabo — de la Zorn à la Sarre — les forêts d'Abreschwiller — la Sarre blanche — la Sarre rouge — Sarrebourg et Fénétrange

— Phalsbourg — les Verreries des Petites Vosges — les forges de Mouterhouse — la pisciculture dans la Zinsel — le pays de Bitche — Sarreguemines — Sarralbe, l'Albe et la Rode — de la Sarre au Warndt — Forbach et Stiring-Wendel — le champ de bataille de Spicheren — la première amputation de la Lorraine, le Sargau — Sarrelouis toujours française — Sarrebruck et les pays de la Sarre. 316 pages avec 19 cartes.

La 50e série, 2e partie : Lorraine délivrée, devient la 62e série.

51e **Série : BRETAGNE IV.** — *Littoral breton de l'Atlantique.* — Nantes — le rôle économique de Nantes — la Loire maritime — la côte de Retz et Pornic — la baie de Bourgneuf — de Saint-Nazaire au pays de Guérande — le trait de Penbé et la Vilaine — l'estuaire de la Vilaine — l'estuaire de Pénerf, Vannes et le Morbihan — Auray et Carnac — l'estuaire d'Etel et la mer de Graves — Hennebont et Lorient — la Laïta et la rivière Belon — de l'Aven à l'Odet — les côtes de Cornouaille — le raz de Sein et la baie de Douarnenez — au Menez-Hom — Brest et sa rade — de l'Elorn à la presqu'île de Crozon — de l'Atlantique à la Manche. — 406 pages avec 32 cartes.
Voir les 3e, 4e et 5e séries.

52e **Série : BRETAGNE V.** — *Iles et littoral de la Manche.* — L'Aber-Benoît et l'Aber-Vrac'h — la grève de Goulven — Saint-Pol-de-Léon et l'île de Siec — Roscoff et l'île de Batz — Morlaix et son archipel — Primel et Saint-Jean-du-Doigt — Locquirec, la Lieue de Grève et le Guer — Lannion et les Sept-Iles — l'île Grande (Enès-Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — Tréguier, Paimpol — l'île de Bréhat — le Trieux et le Gouët — entre Saint-Brieuc et Paimpol — les côtes de Penthièvre — Saint-Jacut, l'île des Ehbiens et Saint-Cast — la baie de la Frénaye et le cap Fréhel — la côte d'Émeraude et la Rance — Saint-Malo et le clos Poulet — les marais de Dol — la baie du mont Saint-Michel — Granville, les Chausey et les Minquier. — 457 pages avec 31 cartes.
Voir les 3e, 4e et 5e séries.

53e **Série : BRETAGNE VI.** — *Basse-Bretagne intérieure.* — La Basse-Bretagne — Quimper et la Cornouaille — le Vannetais — Pontivy et le Blavet — le Scorff — l'Isole et l'Ellé — La Montagne Noire — le berceau de la Tour d'Auvergne — les rochers d'Huelgoat — le Goëllo — le Trégorrois — le Haut-Léon — le Bas-Léon — dans la montagne d'Arrée — le Yeun Elez — la forêt de Quénécan — entre Aulne et Blavet — le toit de la Bretagne. — 400 pages avec 26 cartes.
Voir les 3e, 4e et 5e séries.

54e **Série : NORMANDIE II.** — *Normandie centrale.* — Caen et les mines du Calvados — la campagne de Caen — Falaise et la foire de Ginbray — la haute vallée de l'Orne — la campagne d'Alençon — Camembert et Vimoutiers — Orbiquet, Touques et Vie — A travers le pays d'Auge — la vallée d'Auge — le littoral du Calvados — le Lieuvin —

la Touques et la Colonne — Trouville et Honfleur — la Risle et le pays de Vièvre — le pays d'Ouche — les aiguilles de Laigle — Évreux et le Saint-André — Thimerais et Drouais — du Perche aux terres françaises — campagne de Neubourg. — (*Sous presse.*)

Les autres volumes sur la Normandie sont les 6e et 63e

55e SÉRIE : LA PROVENCE MARITIME. — II. *La Côte d'Azur.* — Le littoral des Maures — dans les forêts des Maures — de Collobrières au Golfe — traversée nocturne des Maures — Saint-Tropez et le Golfe — du Golfe à l'Esterel — Saint-Raphaël et la corniche du Touring-Club — du Trayas au mont Vinaigre — le Mal-Infernet et le cap Roux — le golfe de la Napoule et Cannes — les îles de Lérins et le golfe Jouan — la presqu'île d'Antibes — les œillets d'Antibes, les jarres du Biot — Cagnes, le Malvan et Vence — Nice — Nice-Cosmopolis — l'industrie et le commerce à Nice — Villefranche et le cap Ferrat — la Petite-Afrique et la Corniche — la principauté de Monaco — Beausoleil, le cap Martin, Roquebrune et Menton — Nice, camp retranché — la Roya française. — 427 pages avec 18 cartes.

Voir la 13e série pour la Provence maritime. I. Région marseillaise.

Ce volume (avec les séries 12 et 13) a obtenu en 1910 la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

56e SÉRIE : TOURAINE ET ANJOU (**Les Châteaux de la Loire**) — La Loire d'Orléans à Chambord — Blois et la Sologne blésoise — de Blois à Châteaurenauld — en Vendômois — la Gastine de Ronsard — Chaumont et Amboise — Tours et sa banlieue — du Mettray à la Brenne — entre Cher et Indre (la Champeigne) — le plateau de Sainte-Maure — Richelieu, Chinon et le Chinonais — le pays de Rabelais — de l'Indre au Varennes — la Loire de Tours à Saumur — de la vallée d'Anjou en Gâtine — les vaux du Loir et la Flèche — Sablé et Solesmes — navigation sur la Mayenne — le pays Segréen — Angers — les ardoisières d'Angers — du Loir à la vallée d'Anjou — le Louet et le Layon — Saumur — l'École de cavalerie de Saumur — à travers le Saumurois — de Cholet au Bocage vendéen — les Mauges — l'Eldorado des Mauges — sur la Loire d'Angers à Nantes. — 577 pages avec 34 cartes.

Voir les 1re et 2e séries.

57e SÉRIE : BAS-DAUPHINÉ, COMTAT-VENAISSIN. — La vallée de la Gallaure — Tain et l'Ermitage — de l'Herbasse à la Bayance — Valence — Romans et le Royonnais — entre Valence et Crest — en Diois — le Vercors — la haute vallée de la Drôme — Montélimar et la Valdaine — Dieulefit et la vallée de Saou — en Tricastin — l'enclave de Valréas — dans les oliviers de Nyons — dans les Baronnies — les dentelles de Gigondas — l'ancienne principauté d'Orange — en Avignon — les campagnes de Carpentras — au mont Ventoux — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon — le Coulon, Apt et le Luberon — la Valmasque — dans les monts de Vaucluse — 470 pages avec 32 cartes.

Voir les 9e et 11e séries.

58e Série : **BOULONNAIS ET ARTOIS.** — En Morinie — Langle, Bredenarde et Païs reconquis — Calais — l'industrie des tulles — le Blanc-Nez et le Gris-Nez — Boulogne — l'industrie boulonnaise, les plumes — le littoral boulonnais — de la Canche à l'Authie — de l'Authie à la Canche — du Haut-Boulonnais à Montreuil — en Ternois — le cheval boulonnais — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — Avre, Saint-Venant et Lillers — Béthune et les houillères du Pas-de-Calais — à travers le pays noir — l'armée au pays noir — le pays d'Arras — à travers le plateau artésien — la Sensée et Bapaume. — 358 pages avec 27 cartes.

Voir les 18e et 19e séries.

59e Série : **LES VOSGES.** — La Moselle de Charmes à Épinal — Épinal et l'industrie des Vosges — Les images d'Épinal — Épinal et les Vosges en 1914 — luthiers et dentellières — du Xaintois à la Meuse — les Faucilles et leurs stations thermales — dans la Vôge — le Val d'Ajol et Plombières — la Vologne — Rambervillers et Baccarat — les petites Vosges — la principauté de Salm-Salm — le bassin de Saint-Dié — la Vologne et ses lacs — Gérardmer et son lac — Remiremont et la Moselotte — la Haute Moselle — le ballon de Servance — au ballon d'Alsace. — 359 pages avec 25 cartes.

60e Série (suite de la 48e série). **HAUTE-ALSACE. II.** — Le Mundat de Rouffach — d'Ensisheim à Colmar — Neuf-Brisach à Colmar — Neuf-Brisach et le Ried — Turckheim et les Trois-Épis — au Petit Ballon (Kahlewasser) — l'Alsace romane — le val d'Orbey et les Hautes-Chaumes — à travers le vignoble — Sainte-Marie-aux-Mines et sa vallée — la guerre dans la Haute-Alsace (1914-1918). — 284 pages avec 12 cartes.

61e Série (suite de la 49e série). **BASSE-ALSACE. II.** — Un coin de France au delà du Rhin — les houblonnières de Haguenau — autour de la Forêt-Sainte — les lignes de Wissembourg — l'Alsace bavaroise — Reichshoffen, Frœschwiller et Wœrth — autour de Niederbronn — l'ancien comté de Hanau — autour de Saverne — entre la Sarre et l'Eichel — les chapeliers de Saar-Union — la guerre en Basse-Alsace. — 256 pages avec 17 cartes.

62e Série (suite de la 50e série). **LORRAINE DÉLIVRÉE. II.** — *La Moselle.* — Metz — à travers Metz. — l'industrie messine — les champs de bataille sous Metz — Gravelotte et Rezonville — au long de la Moselle — Thionville — le pays du fer — de l'Alzette à la Fench — aux confins du Luxembourg — entre Moselle et Nied — la Nied française — la Nied allemande — le Saulnois — la côte de Delme — les marais salés de Marsal — autour de Morhange — les grands étangs de Lorraine — l'étang de Lindre — des étangs à l'Albe. — (*Sous presse.*)

En préparation :

63e Série : **NORMANDIE. III.** — *Haute-Normandie.* — De la Risle au marais Vernier — le Roumois — les draps d'Elbeuf — trainglots et enfants de troupe — en Vexin français — l'Andelle et la forêt de Lyons — Rouen — le royaume d'Yvetot — le mascaret — d'Yvetot au Havre — le Havre — les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de Valleuse en Valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — Autour de la forêt d'Eawy. — (*Sous presse.*)

64e Série : **BANLIEUE DE PARIS.** — 1re partie. — La Seine entre l'Orge et la Marne — les lilas de Vitry — aux bords de l'Yères — de la Brie forestière à la Marne — de Bercy à la boucle de Marne — les boucles de Marne — à travers quatre lieues de maisons — la forêt de Bondy et l'Aulnoye — Vincennes — le bois de Vincennes et Fontenay-sous-Bois — les pêchers de Montreuil — les collines de Romainville. — (*Sous presse.*)

65e Série : **BANLIEUE DE PARIS.** — 2e partie. — Pantin, ses usines, son tabac — Aubervilliers et la plaine Saint-Denis — Saint-Denis en France — la basilique de Saint-Denis et la Légion d'honneur — Saint-Denis grande ville industrielle — entre la Seine et le Rouillon — autour du lac d'Enghien — Montmorency — les deux Saint-Ouen — de Clichy à la presqu'île de Gennevilliers — dans les champs de Gennevilliers — Asnières et les garennes de Colombes — la plaine des Sablons (Levallois-Perret, Neuilly.) — [*Sous presse.*]

66e Série : **BANLIEUE DE PARIS.** — 3e partie. — Des muguets de Neuilly aux roses de Puteaux — autour du mont Valérien — autour de la Malmaison — Saint-Cloud et Ville-d'Avray — la vallée de Sèvres et les bois de Meudon — la manufacture de Sèvres — les blanchisseries de Boulogne — d'Issy-les-Moulinaux à Vanves — de Vanves au plateau de Châtillon — Rosati, félibres et robinsons — le val d'Aulnay — le plateau de Rungis — aux bords de la Bièvre. — (*Sous presse.*)

67e Série : **ALPES COTTIENNES ET ALPES MARITIMES.** — Volume en préparation tiré de chapitres des séries 10 et 12 accrus de nombreux chapitres nouveaux.

68e à 70e Séries : **PARIS** (*en préparation*).

Juillet 1919. *Les Éditeurs,*

BERGER-LEVRAULT

Répartition des volumes par Départements

DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS	DÉSIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT	DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS	DÉSIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT
Ain	7, 8, 24.	Maine-et-Loire	56.
Aisne	19, 20, 42, 43.	Manche	6, 52.
Allier	27.	Marne	20, 21, 43.
Alpes (Basses-)	10, 12, 67.	Marne (Haute-)	21, 22.
Alpes (Hautes-)	10, 67.	Mayenne	2.
Alpes-Maritimes	12, 55. 67.	Meurthe-et-Moselle	22, 59.
Ardèche	8, 11, 34.	Meuse	21, 22.
Ardennes	20, 21.	Morbihan	3, 4. 5, 51, 53.
Ariège	38, 39, 40.	Moselle (ancienne), *voir* Lorraine annexée.	
Aube	21, 25.	Nièvre	1.
Aude	37, 38, 39.	Nord	18, 19.
Aveyron	32, 35.	Oise	17, 20, 42.
Bouches-du-Rhône	8, 12, 13.	Orne	2, 6 (puis 54).
Calvados	6, 46, 54.	Pas-de-Calais	58.
Cantal	32.	Puy-de-Dôme	7, 33.
Charente	15.	Pyrénées (Basses-)	41.
Charente-Inférieure	3, 15, 29.	Pyrénées (Hautes-)	30, 40.
Cher	1, 26, 27.	Pyrénées-Orientales	37, 39.
Corrèze	28, 33.	Rhin (Bas-) [ancien], *voir* Basse-Alsace.	
Corse	14.	Rhin (Haut-) [Belfort]	22, 23.
Côte-d'Or	24, 25.	Rhin (Haut-) [ancien], *voir* Haute-Alsace.	
Côtes-du-Nord	5, 52, 53.	Rhône	7.
Creuse	27, 28, 33.	Saône (Haute-)	23.
Dordogne	29.	Saône-et-Loire	24, 25.
Doubs	23.	Sarthe	2, 56.
Drôme	8, 57.	Savoie	8, 10.
Eure	6, 17, 46, 54, 63.	Savoie (Haute-)	8, 10.
Eure-et-Loir	2, 6, 16, 44. 47.	Seine	47, 59 et suivants.
Finistère	4, 51, 52, 53.	Seine-Inférieure	6, 17, 46 (puis 63).
Gard	8, 11, 12, 36, 37.	Seine-et-Marne	1, 21, 25, 42, 43, 44, 45.
Garonne (Haute-)	15, 38, 40.	Seine-et-Oise	42, 44, 45, 46, 47.
Gers	30, 31.	Sèvres (Deux-)	15, 16.
Gironde	3, 29, 30.	Somme	17, 58.
Hérault	35, 36, 37, 38.	Tarn	35, 38.
Ille-et-Vilaine	5, 51, 52.	Tarn-et-Garonne	31.
Indre	26.	Var	12, 13, 55.
Indre-et-Loire	56.	Vaucluse	57.
Isère	7, 8, 9, 10.	Vendée	3, 16.
Jura	8, 23, 24.	Vienne	16, 26.
Landes	30.	Vienne (Haute-)	28.
Loir-et-Cher	1, 2, 26, 56.	Vosges	59.
Loire	7, 11, 24.	Yonne	25.
Loire (Haute-)	11, 32, 33, 34.	Basse-Alsace	49, 61.
Loire-Inférieure	3, 5, 51.	Haute-Alsace	48, 60.
Loiret	1, 2, 44, 56.	Lorraine délivrée	50, 62.
Lot	31, 32.		
Lot-et-Garonne	31.		
Lozère	32, 34, 36.		

Répartition des volumes par Provinces

DÉSIGNATION DES PROVINCES	DÉSIGNATION des volumes concernant LA PROVINCE
Alsace	23, 48, 49, 60, 61.
Angoumois	15.
Anjou	2, 56.
Artois	58.
Aunis	3, 15.
Auvergne	7, 32, 33.
Barrois	21.
Basques (Pays)	41.
Béarn	41, 30.
Berri	1, 26, 27.
Boulonnais et Calaisis	58.
Bourbonnais	7, 27, 33.
Bourgogne	8, 24, 25.
Bresse et Bugey	7, 8, 23.
Bretagne	3, 4, 5, 51, 52, 53.
Cambrésis	19.
Champagne	20, 21, 25, 43.
Comtat-Venaissin	57.
Corse	14.
Dauphiné	7, 8, 9, 10, 11, 57.
Flandre	18.
Foix (Comté de)	38, 40.
Forez	7, 11, 27.
Franche-Comté	8, 23, 24.
Gascogne	30, 31, 38, 40.
Gex (pays de)	8, 23.
Guyenne	29, 30, 31, 32, 35.
Hainaut	19.
Ile-de-France	17, 42 à 47, 59 et suivants.
Languedoc	8, 11, 12, 31, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40.
Limousin	28.
Lorraine	21, 22, 50, 59, 62.
Lyonnais	7.
Maine	2.
Marche	27, 28.
Nice (comté de)	12, 13, 55, 67.
Nivernais	1
Normandie	6, 17, 46, 54, 63.
Orléanais	1, 44, 47.
Perche	2, 6.
Picardie	17, 19, 20, 42.
Poitou	3, 15, 16, 26.
Provence	8, 10, 12, 13, 55, 57, 67.
Roussillon	37, 39.
Saintonge	3, 15, 29.
Savoie	8, 10.
Trois-Évêchés (Toul-Verdun) de Lorraine	21, 22.
Touraine	56.

Par grandes Régions naturelles

Alpes	8, 9, 10, 11, 12, 57.
Bassin de Paris	17, 20, 21, 25, 42 à 47, 58 et suiv.
Beauce	2, 12, 16, 44, 45, 47.
Cévennes	7, 11, 34, 36, 37.
Jura	8, 23, 24.
Landes	29, 30, 31.
Littoral et îles de l'Océan	2, 3, 4, 15, 16, 29, 30, 41, 52, 53.
Littoral et îles de la Manche	6, 17, 18, 46, 52, 54, 58, 63.
Littoral et îles de la Méditerranée	8, 13, 14, 37, 55.
Massif central	28, 32, 33, 34, 35.
Pyrénées	37, 39, 40, 41.
Sologne	1, 25.
Vosges	22, 23, 48, 49, 50, 59, 60, 61, 62.

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

Ouvrages illustrés par ZISLIN et HANSI

L'ALBUM ZISLIN

DESSINS SATIRIQUES DE GUERRE

PRÉFACE PAR HENRI GALLI

Collection in-4 de 64 planches dont 36 en couleurs. En portefeuille artistique en percaline gaufrée . . . . **24 fr.**

20 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse . **100 fr.**

Ces compositions satiriques du célèbre caricaturiste alsacien sont autant de coups de trique vigoureusement assénés aux persécuteurs de l'Alsace, que leur Kultur a faits les invertis de la civilisation et le rebut de l'humanité.

SOURIRES D'ALSACE

Par H. ZISLIN

Préface de PAUL DÉROULÈDE

Édition définitive. 1919. Avec 282 illustrations et 4 planches en couleurs. Volume in-16 jésus, couverture illustrée en couleurs . . . . **15 fr.**

Relié en percaline gaufrée or, tête rouge . . . . **18 fr.**

20 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse. . . . **50 fr.**

Les *Sourires d'Alsace* offrent un choix typique des illustrations du journal *Dur's Elsass,* paru à Mulhouse de 1907 à 1914. C'est l'histoire, en images satiriques, des dernières années du régime allemand en Alsace, jusqu'au jour même qui précédait la déclaration de guerre. La première édition des *Sourires d'Alsace,* publiée par les *Marches de l'Est* à Paris, en 1913, était épuisée en peu de temps. Cette nouvelle édition, amplifiée d'un tiers et continuant le commentaire illustré des événements jusqu'en août 1914, contient entre autres toutes les images du spirituel artiste consacrées à l'affaire de Saverne.

Le Gendarme Schneidig et ses mésaventures en Alsace, par A. Geis. Traduit de l'alsacien et accompagné d'une préface par Jules Froelich. 1919. Volume in-18 raisin, avec 50 dessins par Zislin. . . . . **3 fr. 50**

D'r Gendarm Schneidig. *Sine Läwes- Liewes- un Lidensgschichte im Elsass,* par Albert Geis. 6e mille. 1919. Volume in-12, avec 50 dessins par H. Zislin . . . . **2 fr. 40**

Le Délire pangermanique. *Documents authentiques,* traduits, annotés et commentés par Jules Froelich. 1918. Volume in-12, avec 28 dessins de Zislin. . . . . **4 fr. 50**

Le Pangermaniste en Alsace, par Jules Froelich. 12e mille. Édition définitive. 1919. Volume in-12, avec 16 dessins par Hansi. . . . . **1 fr.**

Les prix des ouvrages annoncés dans ce volume, sauf ceux marqués net, *sont à augmenter de la majoration temporaire de 30 % pour les volumes à 3 fr. 50 et de 20 % pour les autres volumes. (Déc. du Syndicat des Éditeurs.)*

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

CARTE D'ENSEMBLE DES VOLUMES

DU

Voyage en France

VOLUMES PARUS

1. Morvan, Val de Loire et Sologne.
2. Beauce, Perche et Maine.
3. Bretagne : I. Les Iles de l'Atlantique : I. *De la Loire à Belle-Isle.*
4. Bretagne : II. Les Iles de l'Atlantique : II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Bretagne : III. Haute-Bretagne intérieure.
6. Normandie : I. *Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Hte Normandie, Pays de Caux.*
7. La Région lyonnaise.
8. La Région du Haut-Rhône : *Le Rhône, du Léman à la mer.*
9. Dauphiné : Graisivaudan et Oisans.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes-Maritimes.
13. Provence maritime : I. *Région marseillaise.*
14. La Corse.
15. Les Charentes et la Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18. Nord : I. *Flandre.*
19. Nord : II. *Hainaut et Cambrésis.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy et Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Le Haut-Languedoc.
39. Pyrénées orientales.
40. Pyrénées centrales.
41. Pyrénées occidentales.

RÉGION PARISIENNE

42. — I. *Nord-Est :* Le Valois.
43. — II. *Est :* La Brie.
44. — III. *Sud :* Gâtinais français et Haute-Beauce.
45. — IV. *Sud-Ouest :* Versailles et le Hurepoix.
46. — V. *Nord-Ouest :* La Seine de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.
47. — VI. *Ouest :* L'Yveline et le Mantois.

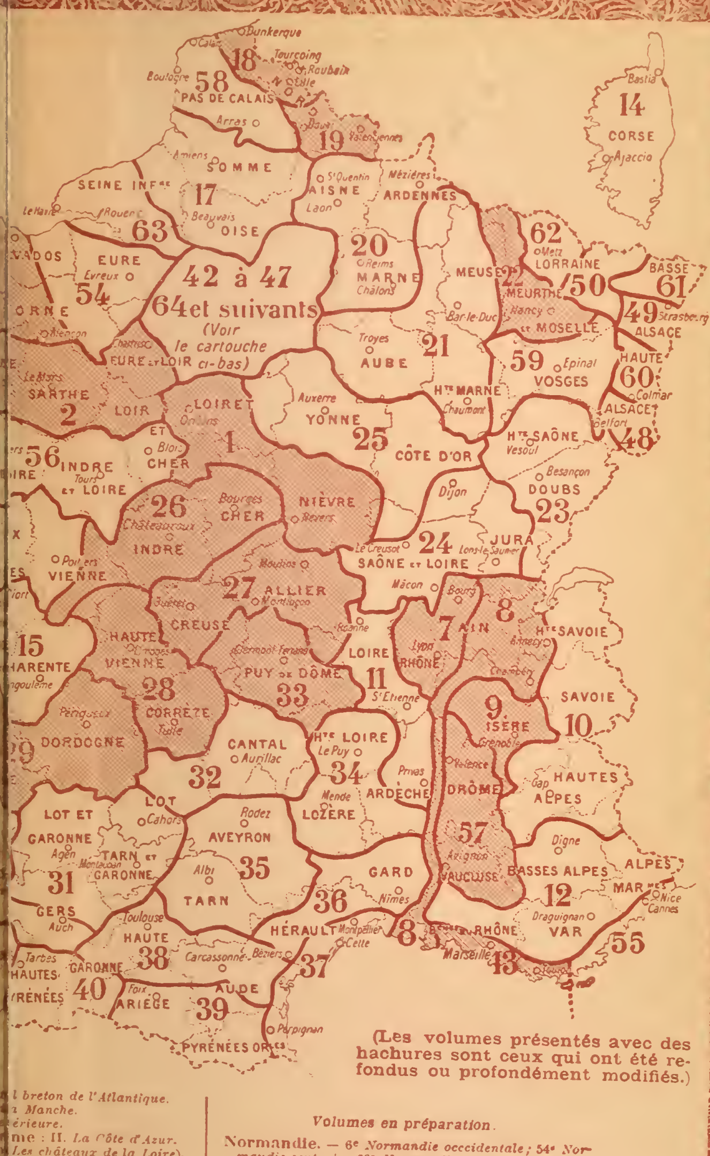
LES PROVINCES PERDUES

48. — Haute-Alsace.
49. — Basse-Alsace.
50. — Lorraine.

Région Parisienne



51. Bretagne : IV.
52. — V. *Iles et littor*
53. — VI. *Basse-Breta*
55. La Provence m
56. Touraine et A
57. Bas-Dauphiné,
58. Nord : III. *Boul*
59. Les Vosges



(Les volumes présentés avec des hachures sont ceux qui ont été refondus ou profondément modifiés.)

...l breton de l'Atlantique.
...a Manche.
...érieure.
...me : II. *La Côte d'Azur.*
...Les châteaux de la Loire).
...at-Venaissin.
...et Artois.

Volumes en préparation.

Normandie. — 6e *Normandie occidentale* ; 54e *Normandie centrale* ; 63e *Normandie orientale.*
64, 65 et 66. Banlieue de Paris.
67. Alpes cottiennes et Alpes maritimes.
68 à 70 et suivants : Paris.